65e année, No 15 Montréal, 22 août 1953

Le Samedi

MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS 10 cents

a-c.
PER
S-400
CON

Pour un cadeau qui sera apprécié, adressez-vous à votre bijoutier

Une fois, deux fois, peut-être, dans la vie…

Un anniversaire important, une graduation . . . voilà l'occasion de donner une montre de qualité. Chaque fois, naturellement, ce sera une montre à ancre empierrée—certainement une montre suisse. Pour obtenir *à coup sûr* les *meilleures* montres suisses à ancre empierrée, consultez votre bijoutier.

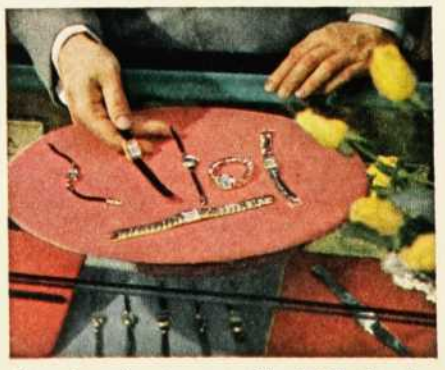
Les Fabricants Suisses d'Horlogerie

SEUL VOTRE BIJOUTIER PEUT VOUS GUIDER DANS LE CHOIX D'UNE BONNE MONTRE SUISSE

FÉDÉRATION SUISSE FABRICANTS D'HORLOGERIE

LA MESURE DU TEMPS—UN ART PROPRE AUX Suisses

Seul un expert peut vous expliquer la différence entre les montres, et comment 300 ans de perfection artisanale ont rendu la montre suisse supérieure aux points de vue du style, de la précision et de la durée.



Les plus récentes merveilles de l'horlogerie suisse vous sont offertes *par votre bijoutier*, qui vous conseillera l'achat de la montre idéale pour chacun, pour chaque usage, et vous offrira le plus vaste choix.

Pour l'entretien, votre bijoutier, après vous avoir vendu une bonne montre suisse, l'entretiendra facilement et à bon compte. La plupart des bijoutiers portent d'ailleurs eux-mêmes de bonnes montres suisses!

Le Courrier de Geneviève

Chère Geneviève,

J'ai un petit garçon de cinq ans, apparemment doux et docile, et qui pourtant n'exécute rien de ce qu'il a promis de faire. Croyez-vous qu'il soit totalement dépourvu de mémoire?

Je vous en prie rassurez-moi,

SABINE.

Chère Madame,

Votre lettre m'a fait sourire. Vous êtes sans doute une toute jeune maman qui n'a pas eu l'expérience des organisations charitables et autres, dans lesquelles les personnes méthodiques et dévouées font le travail que d'autres avaient promis d'accomplir et que, tout comme votre enfant, elles ont oublié.

Rien de plus facile que de vous rassurer au sujet de ce dernier. Un enfant de l'âge du vôtre n'a pas encore une notion bien claire du temps. Il ne distingue pas entre le passé, le présent et l'avenir. Cette distinction ne sera claire pour lui qu'à neuf ou dix ans. Le problème de la durée est aussi pour lui plein de mystère. Attendre au lendemain doit lui sembler bien long. C'est ce qui explique l'impatience des petits, impatience qui se manifeste quelquefois par des cris et des trépignements de colère.

Mais ce n'est sûrement pas le cas du vôtre puisque vous m'écrivez qu'il est d'un naturel doux et docile. Je crois plutôt qu'il a une tendance – dont vous devez vous efforcer de le corriger – à remettre à plus tard ce que vous lui dites de faire, et cela en toute bonne foi. Le temps passe sans qu'il y prenne garde, et l'ordre n'a pas encore été exécuté...

Le meilleur moyen de le guérir de ce travers, qui d'ailleurs n'a rien d'anormal, est de vous armer de patience et de lui répéter, sans vous fâcher mais avec fermeté, ce que vous attendez de lui. Pour lui faciliter l'obéissance, ne lui demandez, pour le moment, que des actes qu'il doit accomplir sur-le-champ. Il est encore trop petit pour lui faire des recommandations relatives au lendemain, ni même à plus tard dans la journée. En le suivant de près, vous l'aiderez à développer sa mémoire et aussi sa faculté d'attention.

Bien à vous,

GENEVIEVE.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637★

GEORGES POIRIER *Président*
GEORGES POIRIER, fils *Vice-président*
JEAN CHAUVIN *Directeur*
CHARLES SAURIOL *Chef de la publicité*

GERARD VIOT ..... *Secrétaire de la rédaction*
ODILON RIENDEAU ..... *Chef du tirage*

ABONNEMENTS: LE SAMEDI

Canada		*Etats-Unis*	
1 an	$3.50	1 an	$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO : 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

L'étrange histoire du lapin caché et du prince allergique...

A l'Institut Pasteur de Paris, on raconte souvent l'histoire du Prince Oriental qui visita ce fameux centre médical. Comme on avait prévenu que le Prince était allergique aux lapins, le tour d'inspection avait été organisé soigneusement de façon à éviter toutes les pièces où on gardait de ces animaux.

Cependant, un des employés de l'Institut ne croyait pas que les lapins pouvaient affecter le Prince. Ainsi donc, l'un des animaux fut dissimulé dans une des pièces où l'inspection devait être faite. Or, chose étrange, dès qu'il pénétra dans cette pièce, le Prince eut une violente attaque d'allergie.

Comment la science médicale explique-t-elle donc ce désordre étrange désigné sous le nom d'allergie ?

Les médecins enseignent que l'allergie n'est pas une maladie, mais une *sensitivité* très prononcée à l'endroit de certaines substances, par exemple: les pollens, les poussières, les pellicules d'animaux, les rembourrures de coton, les aliments et les médicaments pour ne mentionner que quelques-unes de ces substances. La personne qui souffre d'allergie est tout simplement incapable de supporter les émanations de ces substances. Lorsque ces substances sont respirées, absorbées, touchées, ou manipulées d'une façon quelconque, elles provoquent une réaction qui peut avoir la nature d'une éruption cutanée, d'un dérangement d'estomac, d'une migraine, et le plus souvent, de l'asthme ou de la fièvre des foins.

On a fait de grands progrès dans le soulagement, non seulement de ceux qui souffrent de la fièvre des foins, mais aussi des victimes d'autres genres d'allergie. C'est ainsi que, de nos jours, il existe des moyens de reconnaître les causes les plus cachées de l'allergie, et, dans bien des cas, d'immuniser les victimes contre les substances délétères.

On découvre la cause de l'allergie ou on produit l'immunisation en donnant des doses répétées de substances capables de révéler une allergie. Aussi, ce genre de traitement, *si on le continue aussi longtemps que le prescrit le médecin*, peut faire disparaître l'allergie, dans une large mesure, sinon complètement, dans 85 pour 100 des cas. Il va sans dire que certaines personnes sont débarrassées à jamais de leur allergie, si elles se contentent d'éviter le contact avec les objets qui les affectent, par exemple: un oreiller rempli d'ouate, un chien ou un chat.

Bien que les troubles allergiques soient rarement funestes, les médecins les considèrent comme des affections graves. C'est que leurs effets produisent une certaine angoisse et que, dans les cas sérieux, ils peuvent causer un malaise de nature à empêcher le travail, le sommeil, de même que supprimer l'appétit et la capacité de se délasser. En conséquence, la santé physique et mentale peut en souffrir.

Un traitement précoce et à point, sans compter la collaboration constante entre le patient et le médecin, sont la clé d'un traitement efficace de toute allergie grave. Il en est ainsi parce qu'un très grand nombre de facteurs entrent en jeu. Parmi ceux-ci, mentionnons les expertises de diagnostic précis, les médicaments capables d'apporter un soulagement immédiat, l'action des émotions du patient sur le début et sur la gravité des affections allergiques.

Bien qu'il n'existe pas encore de "traitement infaillible" pour les différents genres d'allergie, les patients qui suivent avec soin les conseils de leur médecin peuvent, fréquemment, éprouver un grand soulagement.

COPYRIGHT CANADA, 1953 — METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)
Siège Social: New-York
Direction Générale au Canada: Ottawa

Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada:
Ottawa 4, Canada

Veuillez m'envoyer un exemplaire de votre brochure 83-S intitulée "Allergique à quoi"

Nom .....
Adresse .....
Localité ..... Prov. .....

DEMANDEZ *le Fils Favori de l'Écosse...*

JOHNNIE WALKER

BORN 1820—
STILL GOING STRONG

UN VRAI BON "SCOTCH"

Distillé Mélangé et Embouteillé en Écosse

Vendu en différents formats

JOHN WALKER & SONS LTD., DISTILLATEURS DE WHISKY ÉCOSSAIS, KILMARNOCK, ÉCOSSE

12-2F

La feue reine Marie, grand'mère de la princesse Margaret Rose, symbolisa toute sa vie la grandeur et la vraie noblesse de la monarchie.

Carol de Roumanie disparu, le monde compte encore dix Ex-Souverains et cinq Prétendants au Trône "Sérieux"

Un souverain en exil de moins depuis la disparition de Carol de Roumanie. Mais que les âmes romantiques se consolent : il en reste encore.

Le monde compte à l'heure actuelle dix ex-monarques dont l'une, Wilhelmine de Hollande, a abdiqué d'ailleurs de plein gré et vit, redevenue simple princesse, entourée du respect et de l'affection de son peuple.

Léopold III demeure également dans son pays et garde même le titre de « roi » ; ce qui ne change cependant rien à sa qualité d'ex-souverain. De même on se souvient que le roi Tallal de Jordanie qu'on a fait abdiquer pour raisons de santé est rentré l'année dernière dans son pays. Par contre le petit Fouad, fils de Farouk et de Narriman, vit en exil, tout en gardant (provisoirement) son titre de roi.

En dehors de ces quatre cas, un peu particuliers, Umberto II d'Italie, Michel de Roumanie, le duc de Windsor, Pierre II de Yougoslavie, Zog d'Albanie, Siméon de Bulgarie, et enfin Farouk d'Egypte, sont des authentiques rois en exil.

Nous pouvons ajouter à cette liste, d'une part, trois ex-régents, le prince Paul de Yougoslavie, Charles de Belgique, et l'amiral Horthy de Hongrie, et cinq prétendants au trône : Don Juan d'Espagne, Otto de Habsbourg, le prince Ferdinand-Guillaume, fils de l'ex-Kronprinz, le vieux Rupprecht de Bavière... et le comte de Paris (pour ne parler que des prétendants « sérieux ») qui cependant n'ont encore jamais régné.

La doyenne des ex-souverains est l'ex-reine Wilhelmine qui approche des quatre-vingts ans, suivie de Zog d'Albanie et du duc de Windsor, tous les deux quasi sexagénaires... Le cadet est Simeon de Bulgarie, qui n'est pas encore majeur.

Ceux qui sont morts en exil

La liste des ex-monarques morts en exil s'allonge d'année en année. Ont disparus depuis l'autre guerre : l'ex-bey de Tunisie Moncef, le Kaiser, un ex-sultan de Turquie, l'ex-empereur Charles d'Autriche, Ferdinand de Bulgarie (qui a vécu trente ans en exil) Victor Emmanuel III d'Italie, Alphonse XIII d'Espagne, Constantin de Grèce, le duc de Guise, Nikita de Monténégro, plusieurs ex-souverains et princes régnants allemands, enfin Carol de Roumanie... et j'en oublie certainement.

Le métier d'exilé couronné (ou prétendant à la couronne) n'est pas de tout repos en 1953. Parmi les ex-monarques, seuls le duc de Windsor, Farouk et naturellement Wilhelmine et Léopold III mènent une vie absolument sans soucis ; les autres doivent réduire de plus en plus leur train de vie, tandis que certains, comme Pierre II de Yougoslavie, vivent — sinon de jour en jour, mais de mois en mois.

D'autant qu'à l'exception faite du seul Don Juan d'Espagne, leurs chances de monter ou de remonter un jour sur le trône sont extrêmement minces, pour ne pas dire inexistantes.

André Murville.

DANS L'INTIMITE DE NOS VEDETTES

AIMÉ MAJOR

par LUCETTE ROBERT

Hiver comme été, Aimé se délasse en nageant régulièrement dans la piscine du Y. M. C. A.

Aimé Major est au moins le troisième comédien que j'interviewe, à être passé des Beaux-Arts à la Marine (ou l'Aviation) pour commencer ensuite une carrière d'artiste. Un psychologue expliquerait sans doute brillamment la signification de ce cycle où chaque étape représente une aventure, une évasion, et même le choix d'une arme qui frappe davantage l'imagination que l'Infanterie. L'inédit est aujourd'hui sous les traits de chaque rôle qui représente un homme nouveau, une créature créée de son cerveau et de son talent.

Né à Montréal, ce chanteur doublé d'un comédien fit ses études à la High School Luke Callaghan, de la paroisse Saint-Michel. Etudes bilingues qui lui sont utiles au théâtre et qui lui valurent récemment l'offre d'un rôle au Mountain Playhouse ; offre qu'il dut décliner pour d'autres engagements au Festival de Montréal. Bien que sa voix n'eût pas encore le registre qu'elle a aujourd'hui, on la remarqua très vite dans les choeurs de l'école, et il devint soliste au bout d'une semaine. Il était depuis un an à l'Ecole des Beaux-Arts quand la guerre interrompit des études qui l'auraient conduit vers la décoration intérieure, et il entra dans l'Aviation où il rêvait de devenir mitrailleur (air gunner) mais où il resta mécanicien pendant trois ans et neuf mois. Travaillant aux patrouilles chargées de dépister les sous-marins, il vit du pays : St-Thomas, Yarmouth, Terre-Neuve, et admet que ces années aidèrent à sa formation morale (par la discipline) et intellectuelle (par les heures consacrées à la lecture). Mais il ne connut pas à cette époque le théâtre ou le concert — ni même les revues d'amateurs ; il mettra bientôt les bouchées doubles en s'inscrivant, aussitôt démobilisé, aux cours d'art dramatique du Conservatoire Lassalle et aux leçons de chant chez Roger Larivière et Albert Corneillier.

De baryton martin sa voix est devenue baryton et il remporte le Premier Prix du concours « Les Talents de chez-nous », dont le réalisateur est M. Georges Dufresne. Le lauréat est invité à chanter au Gala des Artistes où le remarquent Noël Gauvin et Roger Daveluy. Résultat : un engagement de treize semaines pendant la saison 1948 avec Neil Chotem au piano d'accompagnement et trois instrumentistes. Le traitement de grande vedette, quoi ! Il débute, la même année, aux Variétés Lyriques dans « Le voyage en Chine » de Labiche, et se fera entendre ensuite dans « La Margoton du Bataillon », dans « Le pays du sourire » et dans « Il faut marier Maman ».

Aimé Major, cependant, est attiré davantage par le théâtre que par le chant et il se joint aux Compagnons avec qui il restera jusqu'à la dissolution de la troupe l'an dernier. Il a le physique du jeune premier ; il en a le charme et la voix, et il affirme un talent certain dès ses premiers rôles. Il sera de la distribution de « Roméo et Juliette », « Les gueux au Paradis », « Le bal des voleurs », « Le malade imaginaire », « La première légion » et « La Passion ». Le meilleur souvenir qui en reste au comédien est celui des tournées d'été avec leurs expériences théâtrales et humaines ; la chaude réception des habitants du Lac St-Jean, par exemple, et l'hospitalité des maisons et des coeurs ouverts.

— Dans quelles salles jouiez-vous ? Avec quels moyens de fortune ? Dans quels décors ?

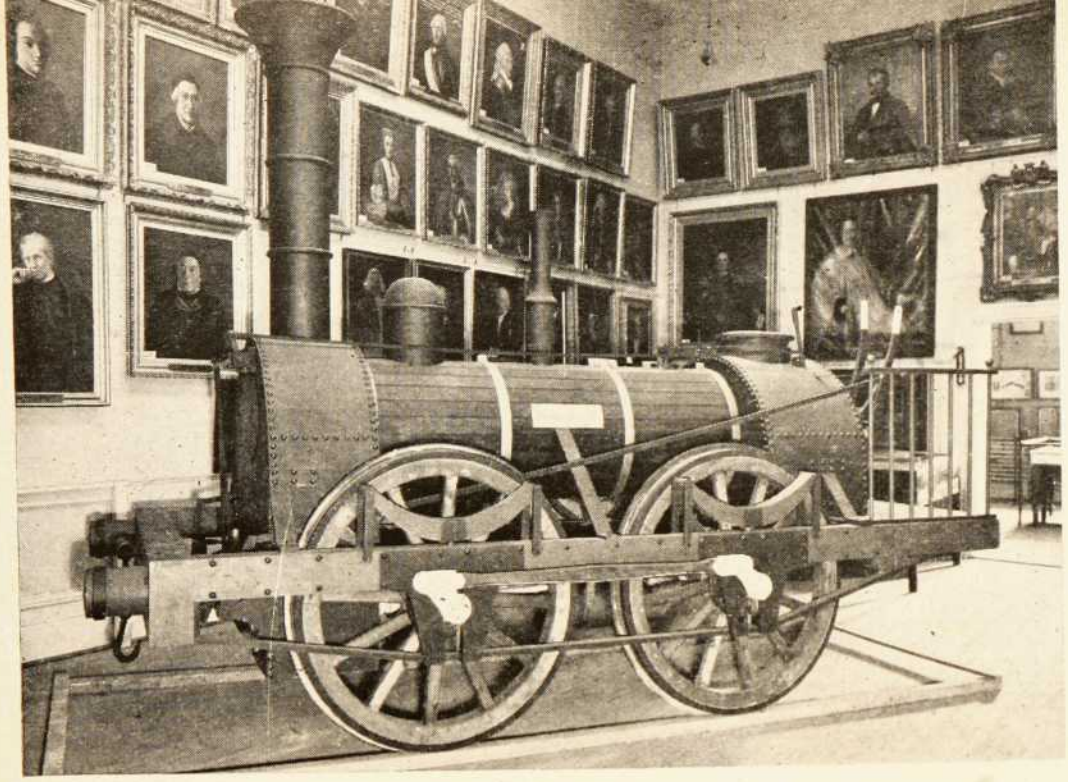
— Il y avait toujours une salle paroissiale ou un théâtre de collège. Nos décors et costumes représentaient plus d'ingéniosité que de frais. Ainsi, nous avons joué « Notre petite ville » de Thornton Wilder, avec nos vêtements de chaque jour et les actes mimés étaient accompagnés de bruits dans la coulisse. Ainsi, un bruit de siphon jaillissait de derrière la scène au moment où l'un de nous mélangeait le « ice-cream soda » d'une fontaine de « drug store ». Cette pièce était au répertoire avec « Le malade imaginaire » dans laquelle jouait Guy Hoffman.

Et le chant, me direz-vous ? Aimé Major acceptait tout de même des contrats, comme celui de Heinz, « Chanson '57' » et un répertoire de chansons françaises et canadiennes pour le Service International, sur le réseau français. En dépit de ces contrats, l'amour du théâtre le ramena au studio A. A. Marist où je le rencontrai à une répétition de « Crime et Châtiment ». Il y répétait les trois chansons qu'il fit entendre au 2e acte, dans un cabaret où Roskolnikov était venu noyer ses remords. C'est « Troïka », « Les acacias blancs » et « Sarafane rouge ».

La télévision semble le médium rêvé pour Aimé Major. Il est invité au programme de variétés « On chante dans ma ville » par Pierre Pétel comme par Johnny Bigras. Il fait partie d'une émission régulière « Jeunes années » où il a le rôle de Jacques, étudiant en médecine ; programme du dimanche soir. Et il eut un des plus beaux succès du printemps avec Janine Sutto dans « L'héritière » de James, adaptation Andréanne Lafond. En 1951, il débutait au cinéma dans un film en couleurs « Etienne Brûlé » dont Paul Dupuis était l'étoile. Ce célibataire de moins de trente ans partage ses loisirs entre [*Lire la suite page* 32]

Rentré chez lui, il a encore un hobby de choix : la peinture à laquelle il consacre de longues heures.

(Photos Alain, Le Samedi)

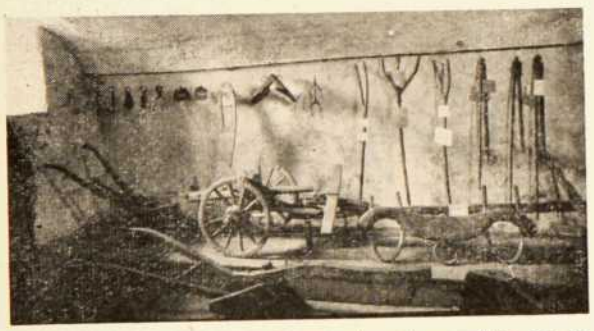


Au premier plan de la Galerie des Portraits, une des tou'es premières locomotives en :ervice au Canada. On sait que le premier train reliait La Prairie à St-Jean (près Montréal), en 1836. Cet'e machine se trouve maintenant dans le sous-sol du musée. Au mur, on d:stingue entre autres : en bas à gauche : L'abbé Verreau (1828-1901), suivi de Jacques Viger premier maire de Montréal ; au cen re, tout au fond de la pièce, M. Olivier, fondateur de St-Sulpice et, au dessus, les hommes d'état Lafon'aine et Baldwin. A gauche, les Vaudreuil et la famille de Montigny.

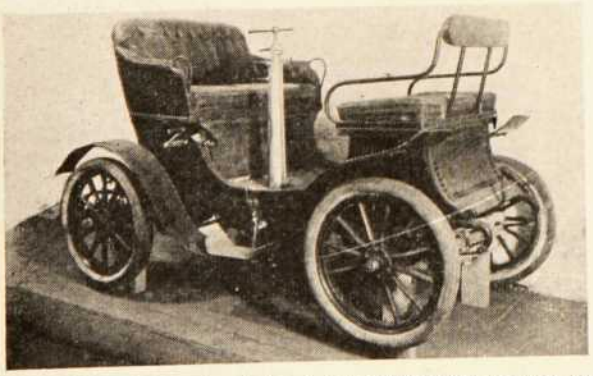
Une passionnante promenade dans l'histoire canadienne. Une richesse que nous sommes trop enclins à négliger car nous n'en connaissons plus le prix.

LE CHÂTEAU DE RAMEZAY

par RÉMY LAURENT

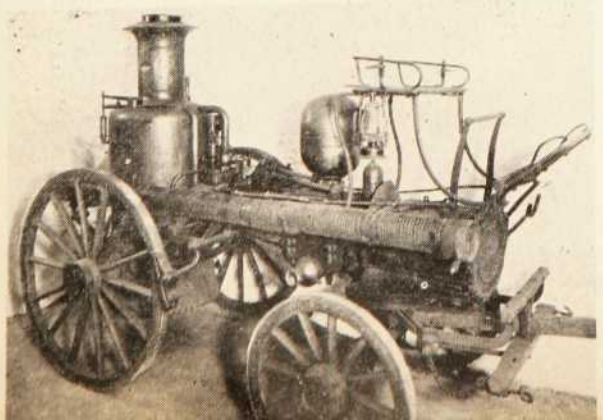


Dans une des salles voûtées du sous-sol sont rassemblés des instruments aratoires très primitifs autrefois uti'isés au Canada par les premiers colons. Ce sont d'anciennes charrues, des fourches de boi:, des jougs pour attelages bovins, etc. Notons qu'il est encore des pays où ce genre d'outils est considéré comme précieux.



La première voiture automobile qui fut conduite dans les rues de Montréal où elle fit sensa ion en 1898. Son propriétaire obtint le premier et unique permis qui fut délivré par la ville et, plus tard, le premier remis par la province. Cet'e auto est la troisième achetée par M. U. H. Dandurand ; les deux premières fonctionnaient a la vapeur. Il s'agit d'une de Dion Bouton et Cie, fabriquée en France.

Une pompe à incendie en service en 1876 à Montréal. C'est le modèle à vapeur, lors très perfectionné, de Shand Mason, de Londre..



AUJOURD'HUI noyé dans un quartier besogneux, écrasé par des immeubles sans caractère et cependant à l'image de notre époque, le château de Ramezay, monument historique classé, reste comme un témoin de l'âge héroïque du Canada.

Le passant, si nous supposons qu'il a les connaissances historiques suffisantes, doit fournir un gros effort pour le replacer dans son cadre originel d'une splendeur évanouie. De dimensions modestes, le château n'en était pas moins fièrement campé sur un promontoire, bien dégagé, avec vue sur le Saint-Laurent. Ceint de parterres fleuris, marqué au bon goût français en honneur au Grand Siècle du Roi-Soleil, résidence du Gouverneur, il voyait affluer des visiteurs de marque. Ceux-ci apportaient avec eux comme une bouffée de Versailles, des costumes chamarrés, des objets de luxe, des chevaux fougueux. C'était le rendez-vous des élégantes. On s'y amusait follement.

Là se joua plusieurs fois le destin du Canada. On y organisa la lutte contre les Indiens. On s'y allia à ces derniers contre l'envahisseur anglais. Plus tard, après la reddition, c'est là que s'installèrent les Américains qui prétendaient nous enrôler dans un soulèvement général contre l'Angleterre.

Le château de Ramezay ?

C'est presque deux siècles et demi de notre histoire ; ce sont les noms de William Grant, de nos gouverneurs anglais entre 1765 et 1849, de Montgomery, de Benjamin Franklin, de Benedict Arnold, de Lord Metcalfe, dernier à y résider. Puis, quand les gouverneurs abandonnèrent Montréal, le château de Ramezay abrita tristement les cours de Justice, l'Ecole Normale, les facultés de Droit et de Médecine lors rattachées à l'Université Laval de Québec, avant de devenir un musée par les soins de la Société d'Archéologie et de Numismatique, en 1895.

Le château de Ramezay est aussi le témoin, avec quelques autres constructions se faisant de plus en plus rares, d'une belle époque où les bas quartiers de la ville étaient tout ce qu'il y avait de chic. Les anciens s'en souviennent. Pour nos enfants, c'est de l'histoire ancienne.

Dans cette antique demeure, si bien entretenue, la Société d'Archéologie et de Numismatique a bien travaillé. Les souvenirs d'antan y furent accumulés et ordonnés. De simples objets utilitaires y voisinent avec des oeuvres d'art. Les portraits ne sont pas tous, et loin de là, l'oeuvre de grands maîtres, mais ce n'est pas de l'art pur que nous venons chercher au musée Ramezay. Il déroule devant nous un émouvant film d'histoire. Les portraits de ceux qui ont contribué à l'histoire canadienne sont là. On y voit comment nos ancêtres dressèrent les premières cartes du pays au prix d'efforts innombrables, comment ils cultivèrent notre sol au moyen de charrues primitives. On y évoque leur vie.

Là, on réalise surtout ce que dut être pour les Canadiens-français l'abandon de la mère-patrie. Sous le régime français il n'y avait pas de coupure entre le peuple et ses chefs. Tous se serraient les coudes pour une activité commune. Ils recevaient des nouvelles, suivaient la mode de Paris, se faisaient envoyer des artistes, des objets de luxe et bénéficiaient du progrès. On sent quel souffle dynamique anima le pays à cette belle époque. Puis, toujours au château de Ramezay, on comprend quel déchirement ce dut être lors de la cession, quand volontairement nos ancêtres renoncèrent à la soumission et entreprirent la lutte pour la survivance. Leur vigueur morale était sans cesse éprouvée par les privations matérielles. La mode et le progrès venaient de Londres et ils se refusèrent à en profiter. Nous voyons alors de pauvres objets confectionnés avec les moyens du bord par un peuple privé de ses cadres.

•

Les temps ont tellement changé que l'homme d'aujourd'hui, prenant part au gigantesque développement que notre pays accomplit dans l'union des races, réalise difficilement ce que fut cette triste période, ce plongeon dans la nuit pour une vraie renaissance canadienne-française.

Un pèlerinage au Musée de Ramezay peut alors nous aider mais il y faut un guide compétent pour animer les objets livrés à notre contemplation, si bien ordonnés soient-ils. Il faut qu'on explique à nos enfants ce qu'était la vie de nos ancêtres, comme ils étaient éblouis par l'arrivée des bateaux qui

Le Château de Ramezay tel qu'il s'offre aujourd'hui à la vue du visiteur. On doit déplorer la grossièreté des pancartes dont il est orné et le ton des peintures qui ne respectent pas, loin de là, la conception originale de la gentilhommière. *(Photos Edgar Gariépy, de Montréal)*

venaient de France chargés de beaux personnages, d'objets précieux ou utiles. Il faut leur dire comment les nouveaux venus eurent à découvrir le Canada et à s'y adapter ; pourquoi certaines méthodes qu'ils importaient de France étaient impropres et devaient être transformées. Qu'ils sachent comment peu à peu nos ancêtres se construisirent une vie propre tout en faisant face aux ennemis qui les assaillaient de toutes parts et en luttant contre l'hiver impitoyable.

Les objets qui sont là créent l'ambiance.

Mais il n'y a personne pour les expliquer !

Dans tous les musées du monde on a remarqué l'incompétence générale des guides. Rien n'est plus tristement ennuyeux qu'un fonctionnaire qui débite d'un ton monocorde un boniment qu'il a dû apprendre par coeur car il n'y comprend rien. Même les professeurs de nos écoles qui accompagnent leurs élèves n'ont pas toujours les connaissances encyclopédiques nécessaires. On ne saurait d'ailleurs l'exiger d'eux.

Voilà pourquoi les Hollandais, suivis par les Français, les Américains et beaucoup d'autres ont entrepris de sonoriser leurs musées et leurs monuments. C'est ce que nous suggérons pour le château de Ramezay. Le visiteur qui pénétrerait dans le hall s'entendrait dire l'histoire du château par un haut-parleur. On lui créerait l'ambiance par une évocation du paysage à travers les siècles, on ferait revivre pour lui les élégantes d'antan avec leurs crinolines et les grands hommes qui visitèrent le château. Le tout serait accompagné d'une musique appropriée. Une fois dans les salles d'exposition, le visiteur ainsi préparé en apprendrait l'histoire et serait guidé. Chaque tableau serait prétexte à une anecdote. Chaque objet serait décrit. On en connaîtrait l'emploi, s'il fut importé de France, d'Angleterre, s'il nous vient des Indiens ou a été créé par les premiers colons. Rien ne serait négligé. Les enregistrements une fois réalisés, en une étroite collaboration des rédacteurs et des techniciens en acoustique, pourraient servir indéfiniment. Il pourrait être soit bilingue soit composé séparément dans les deux langues, ce qui serait plus agréable aux enfants des écoles et à nos touristes américains qui, cette fois, en auraient pour leur 50 sous.

Ainsi le commentaire pourrait-il respecter l'histoire, ce que ne fait pas toujours le professeur désireux de répondre à toutes les questions d'élèves trop curieux, quitte à improviser s'il ne sait pas.

Il y a tant de choses assemblées dans ce musée exigu que la simple visite, catalogue en main, avec lecture des inscriptions, devient vite fastidieuse et donne le torticolis. Un raconteur améliorerait bien cet état de choses.

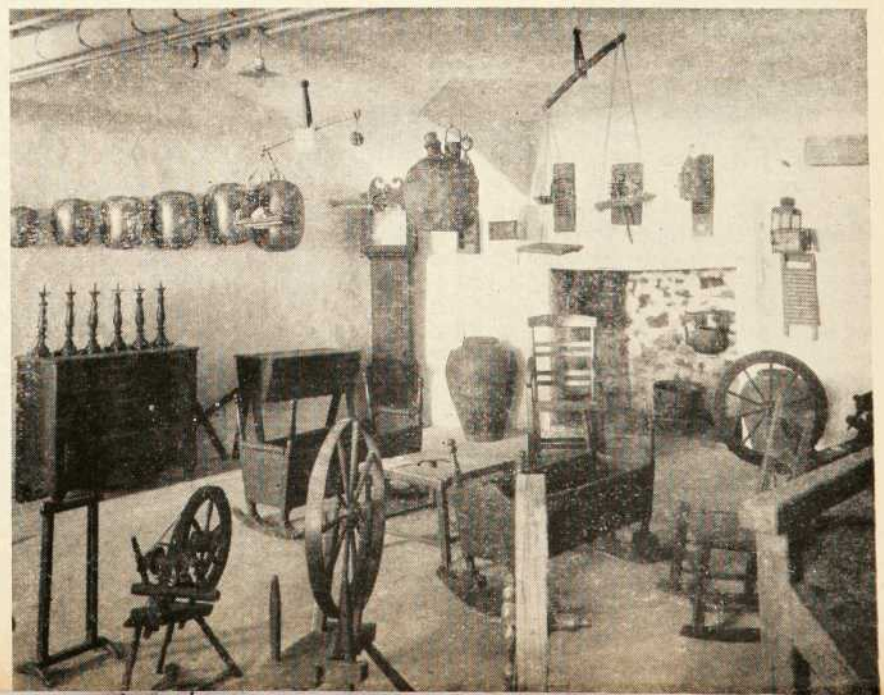
On pourrait nous objecter qu'un tel projet est trop onéreux ?

En dehors du fait que cette initiative ne manquerait pas de multiplier le nombre des entrées et se payerait d'elle-même, nous devons suggérer ce qui suit :

Gérés depuis des années par des personnes bénévoles, nos musées peuvent se vanter d'avoir toujours reçu de généreux concours. Il semble facile dès lors de réunir un comité d'historiens, d'archéologues et de numismates pour mettre le texte au point. Nul doute qu'un poste de radio accepte d'en faire le montage et la mise en disques. Il ne resterait plus qu'à faire l'acquisition du matériel de diffusion. Pourquoi ne ferait-on pas appel pour cela à ceux qui y sont directement intéressés : l'Office du Tourisme, la Ville de Montréal — en particulier l'organisation du Festival dont le musée pourrait être une attraction supplémentaire — le Ministère du Bien-Etre Social et de la Jeunesse, etc.

[*Lire la suite page* 32]

Une des salles d'exposition de la cave (anciennement la cuisine comportant encore un four à pain en parfait état) présente des objets et meubles autrefois en service dans toute maison canadienne-française, qu'il s'agisse du rouet, de l'antique berceau, de la balance ou des instruments de cuisine.



Roman d'amour

Le RENDEZ-VOUS

par ANNIE PIERRE HOT

Ce 24 décembre, Janine Duval, jeune blondinette de vingt ans, venait à peine d'achever sa toilette — car il était tout juste huit heures et demie — lorsque la bonne entra dans sa chambre, portant un grand carton.

— C'est la robe de Mademoiselle, dit-elle.

— Veine ! s'exclama la jeune fille, j'avais peur de ne pas l'avoir pour ce soir. Qui donc l'apporte si tôt ?

— C'est Mlle Lucette.

— Lucette ! oh ! mais faites-la entrer.

Lucette Lemarchand, vendeuse chez Emilie, la couturière en renom, était Bretonne et du même pays que la mère de Janine. Les parents de cette dernière, M. et Mme Sylvain, habitaient toujours leur propriété de « La Châtaigneraie », à deux kilomètres de Bazouges-la-Pérouse, petite bourgade de l'Ille-et-Vilaine, où, chaque été, ils avaient le plaisir d'accueillir leurs enfants et surtout leur petite-fille qu'ils adoraient.

La mère de Lucette, couturière à la journée, venait régulièrement à « La Châtaigneraie », et c'est ainsi que la petite vendeuse, de trois ans plus âgée que Janine, avait connu celle-ci. Sans souci de leurs situations respectives, elles étaient devenues deux amies inséparables.

Aussi bien, quand Lucette manifesta le désir d'aller travailler à Paris, Mme Duval se chargea de la caser et la fit entrer en apprentissage chez Emilie, sa couturière attitrée.

Très travailleuse, très intelligente aussi, Lucette, en trois ans, gravit plusieurs échelons, étant fort appréciée de sa patronne.

Naturellement, les meilleurs rapports subsistaient entre elle et la famille Duval. Aussi les deux jeunes filles avaient-elles conservé l'une pour l'autre leur amitié d'enfants.

Sans être réellement jolie, Lucette avait quelque chose d'attirant. Le regard direct, spirituel. La bouche petite avec, aux commissures, deux plis moqueurs en parenthèses, semblait toujours prête à décocher quelque boutade. Elle dispensait autour de soi, comme une manne inépuisable, la bonne humeur et la joie de vivre. Aussi Janine Duval, plutôt encline aux idées noires, aimait-elle rencontrer son amie d'antan.

— Tu es chic d'être venue toi-même, ma petite Luce !

— Je devais t'apporter ta robe dès hier soir mais, comme je rentrais, la concierge m'a offert d'aller voir *Werther* à l'Opéra-Comique, avec sa fille et son fiancé. Un locataire empêché lui avait donné ses places. Tu parles si j'ai accepté !

— Et tu as bien fait. Dois-je essayer ce chef-d'oeuvre ?

Aux jeux de l'amour nul ne se lasse.

Vous lirez avec intérêt cette charmante histoire de deux coeurs irrésistiblement attirés l'un vers l'autre.

Dessin de JEAN MILLET

— C'est préférable. Je verrai une dernière fois si tout va bien.

Janine ôta rapidement son saut-de-lit, cependant que Lucette sortait du carton une robe de taffetas bleu marine très simple, mais de coupe irréprochable. Des amours de petites poches galonnées et disposées avec art, selon le goût du jour, donnaient un cachet particulier à la toilette, dont le corsage s'éclairait d'un gilet de soie rose pâle.

Tout en la revêtant, Janine demanda :

— Alors, tu t'es bien amusée ?

— J'ai même fait une touche.

— Oh ! fit Janine, choquée de l'expression triviale.

— Si tu préfères, j'ai foudroyé d'un direct au coeur un pauvre type en mal de spleen ! corrigea Lucette en riant aux éclats.

Et Janine l'imita.

— Quel heureux caractère tu as ! Je t'envie parfois.

— Bah ! Je m'arrange pour prendre la vie par le bon bout.

Janine s'en fut se planter devant la glace et sourit à l'image qui s'y reflétait. Comme Lucette, elle était plutôt grande, la taille bien prise laissant deviner des formes parfaites. Blonde, le teint clair, de jolis yeux bleus, elle ne pouvait passer inaperçue, encore qu'elle n'en eût pas conscience. Janine manquait de cette confiance en soi que Lucette possédait à revendre.

— Que dit l'oracle ? demanda-t-elle.

— Je te trouve absolument ravissante. J'ai idée que cette robe va te porter bonheur. Ce soir tu vas tourner toutes les têtes ou, ce qui serait mieux, une seule pour le bon motif...

— Cela ne m'intéresse pas, dit Janine soudain rêveuse.

Surprise, Lucette la dévisagea, puis, ayant réfléchi un instant, elle rétorqua :

— Voyons, Janine, tu ne vas tout de même pas me faire croire que tu penses toujours à cette histoire qui date du déluge ?

L'interpellée soupira, le visage tout de suite rembruni.

— Hélas ! je voudrais bien, je t'assure, me libérer de ce souvenir obsédant... bien que...

— Tu aimes ce garçon ?

— Je ne sais pas si c'est de l'amour... vraiment, mais parfois, je regrette mon attitude d'alors... Il était si gentil, si tendre !... Qu'aurais-tu fait à ma place, ma petite Luce ?... Dis-le moi franchement ?

Lucette parut soudain embarrassée. Elle connaissait bien, en effet, le mauvais souvenir qui faisait son oeuvre dans le coeur de son amie. Elle en avait

reçu confidence quand Janine, déçue, était revenue finir ses vacances à « La Châtaigneraie ».

L'année précédente, Janine passait à la Baule le début de la saison d'été avec ses parents. Ce fut là qu'elle fit la connaissance d'un jeune angevin, qui tout de suite se montra très empressé. Or, elle venait à peine d'atteindre sa dix-huitième année, et n'avait jamais été courtisée. Dès les premiers jours, son coeur écouta et répondit.

Aussi, lorsque le 22 août, veille de son départ pour Bazouges, le jeune homme lui demanda un ultime rendez-vous sur la plage, elle s'y rendit, sûre d'avance qu'elle allait entendre les mots grisants qui, dans toutes les langues, servent à consacrer de tendres aveux.

Elle le trouva très différent de celui qu'elle espérait. S'il ne se montra pas loquace, par contre, dès le début de l'entretien, il s'avéra qu'il avait, en sollicitant ce rendez-vous, un but nettement défini. Bien que naïve, Janine le comprit aussitôt.

— Voyons, Claude, dit-elle avec calme, soyez raisonnable et ne me faites pas regretter d'être venue. Est-ce ainsi que se comporte un homme qui prétend aimer une jeune fille ?

L'enveloppant d'un regard à la fois surpris et chargé d'ironie, celui-ci répondit en s'efforçant de nouveau de l'attirer à lui :

— Vous ignorez l'amour, petite fille... Vous ai-je dit que je vous aimais ?... Je vous désire ardemment, c'est vrai.

Ce disant, il se penchait, cherchant ses lèvres.

Mais de ces mots, dont elle comprenait trop bien le sens, Janine n'avait retenu que ceux-ci : « Je vous désire ardemment. » Se redressant brusquement, par deux fois elle gifla celui qui osait l'insulter ainsi ; puis, en courant, regagna sa villa.

Depuis ce jour, Janine était demeurée sceptique à toute manifestation amoureuse et rebutait en bloc tous les candidats qui, subissant son charme réel, lui eussent volontiers fait la cour.

Son père occupait à la compagnie d'assurances *La Sagesse* un poste important. Sans être ce que l'on a coutume d'appeler une riche héritière, Janine pouvait néanmoins être cataloguée jeune fille avec dot. Mme Duval, personne sage et prévoyante, avait, depuis longtemps déjà, procédé à l'inventaire complet et documenté des jeunes gens de leurs relations, et s'était fait une idée très précise de celui, qui, le moment venu, pourrait briguer l'honneur de devenir son gendre. Mais les mères proposent et, le plus souvent, les enfants ont déjà disposé.

A la suite de son aventure, Janine s'était jetée dans l'étude à corps perdu. Elle décida de faire son droit, ce qui combla de joie ses parents, ceux-ci étant à cent lieues de se douter qu'à la base de cette résolution, se trouvait un chagrin d'amour...

... A genoux sur le tapis, Lucette arrangeait les plis de la robe et donnait le coup d'oeil du maître. La question de Janine la prenait de court, en l'obligeant à donner tout de go son avis sur un sujet qu'elle jugeait délicat, d'autant plus qu'elle n'ignorait rien du caractère cafardeux de son amie. Elle opta pour la tangente.

— Ce que j'aurais fait à ta place ?... Ma foi, je ne serais certainement pas partie sans avoir dit son fait à ce garçon et m'être assurée que vraiment il ne m'aimait pas.

— Voyons, Lucette, il me l'a laissé entendre effrontément.

— Qu'est-ce que cela prouve ? Peut-être voulait-il seulement tâter le terrain... voir si tu étais sérieuse. Tu sais, sur les plages surtout, avec la liberté d'allures qui est admise dans le meilleur monde, les hommes redoublent de méfiance. Depuis le coup de la pomme, Adam se défie d'Eve !

Janine regarda Lucette et dut reconnaître que, sur ce dernier point, elle avait raison. Elle se revoyait à la Baule, en costume de bain, allongée pendant des après-midi entières avec ses amies, au milieu de jeunes gens. A maintes reprises, sa mère l'avait réprimandée à ce sujet.

— Peut-être t'aimait-il pour de bon, poursuivait Lucette, et regrette-t-il autant que toi...

Jamais Janine ne s'était arrêtée à cette hypothèse.

— Tu crois vraiment ce que tu dis ? demanda-t-elle sceptique.

— Bien sûr !... Aussi, ma petite Janine, si, comme je le pense, tu es courtisée ce soir par quelque joli garçon, ne t'avise pas de le rebuter. Tu risquerais une seconde fois de passer à côté du bonheur.

— Tu parles comme un livre ! affirma Janine en riant ; et tu m'as l'air d'avoir sur le chapitre de l'amour une grande expérience !

— Oh ! je suis sérieuse ! protesta vivement la petite vendeuse. J'ai été trop bien élevée pour jeter mon bonnet par-dessus les moulins. Mais cela ne m'empêche pas de m'amuser chaque fois que j'en trouve l'occasion.

— Comme hier soir, par exemple ?

— Exactement.

Ce disant, Lucette réprima un bâillement.

— Mais ce matin tu es fatiguée. Tu as dû rentrer à des heures impossibles ?

— A trois heures ce matin. Après le spectacle, on est allé danser. C'est là que j'ai fait un béguin.

— Tu es amoureuse, en somme ?

Lucette éclata de rire.

— Comme tu y vas !... Tu es folle !... Moi, ma petite j'estime que l'amour c'est comme le pot-au-feu ; il faut que ça mijote !

Janine s'amusait fort de la verve de Lucette. Cependant son regard ne quittait pas le miroir qui lui renvoyait une image que, décidément, elle trouvait fort à son goût. Sans s'en apercevoir, elle prenait des poses, souriant à quelque admirateur invisible.

— Alors, cela va, cette robe ?

Mme Duval, en posant cette question sur le seuil de la chambre, venait de rompre le charme. Comme prise en faute, Janine se tourna vers sa mère et très diplomate, répondit :

— Lucette affirme que cela va très bien... Moi, je trouve aussi. Il ne nous reste plus qu'à connaître votre avis.

Après avoir salué aimablement sa jeune protégée, Mme Duval vint placer sa corpulente personne tout près de sa fille et, s'aidant de son face-à-main, l'examina de haut en bas et de bas en haut ; puis elle dit enfin :

— C'est très bien... correct... distingué.

— Tout à fait cela, Madame, renchérit Lucette. C'est surtout une robe très jeune. Avec elle, Janine est sûre d'avoir ce soir un beau succès, et...

Le visage de Mme Duval se fit subitement sévère.

— Tu dis des sottises, ma pauvre Lucette ! coupa-t-elle froidement. Janine est bien trop jeune pour se livrer à des expériences de ce genre.

Déjà prête à partir, la petite vendeuse échangea avec son amie un coup d'oeil plein de malice.

— Oh ! Madame ! protesta-t-elle en riant. Janine a vingt ans... l'âge de tous les rêves !

— Oui ! des rêves ; mais du rêve à la réalité !...

— Il n'y a souvent qu'un pas, Madame... un pas de valse ou de tango, acheva Lucette avec une mimique expressive.

Mme Duval la foudroya du regard.

— L'air de Paris te fait perdre la tête, ma petite Lucette.

— Oh ! que non, Madame !... Mais à mon âge, comme à celui de Janine, on a bien le droit, n'est-ce pas de faire des rêves ?

— Hélas ! soupira Mme Duval... Des rêves qui, le plus souvent, ne sont que des chimères.

— Assez sur ce sujet ! intervint Janine agacée. Dis-moi, Lucette, mon tailleur, quand me le livrera-t-on ?

— Pour le nouvel an. Je te l'apporterai en venant vous offrir mes voeux.

Ayant dit, Lucette prit congé, non sans avoir lancé à son amie un dernier regard complice.

II

Le tintement aigrelet de la pendule tira, le lendemain, Janine de sa somnolence. Encore engourdie de sommeil, elle se souleva sur un coude et donna la lumière.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle ; dix heures ! et je suis encore au lit !

Néanmoins elle se laissa retomber sur l'oreiller et, de nouveau, ferma les yeux. Mais elle ne se rendormit pas. Elle revivait sa délicieuse soirée de la veille, soirée dont elle n'était rentrée qu'à l'aube, harassée, mais le coeur gonflé d'espoir. Lucette l'avait prédit : elle avait eu un gros succès.

Les Monnerais, qui recevaient à l'occasion du réveillon, étaient de gros horticulteurs. Leur fille Suzanne avait suivi avec Janine les cours du lycée Duruy. Ce fut là, sur les bancs de la même classe, que les deux enfants se lièrent d'amitié. Les parents ayant eux aussi sympathisé, des relations étroites s'étaient établies entre les deux familles, encore que les Monnerais menassent un train de vie beaucoup plus luxueux que les Duval, et qu'ils affichassent des idées plus modernes.

Ce soir-là, c'était Suzanne qui, en principe, accueillait seule ses amis. C'était le Noël de la jeunesse. Les parents étaient allés réveillonner au cabaret, laissant l'appartement à la disposition des invités de leur fille et de leur enthousiasme.

Dès son arrivée rue du Ranelagh, où logeaient les Monnerais, Janine fut reçue par Guy, le fils de la maison qui, avec l'audacieuse franchise de ses dix-sept ans, lui déclara tout de go :

— Vous a-t-on jamais dit, Janine, que vous êtes très jolie ?

D'abord, interloquée par cette sortie pour le moins intempestive, la nouvelle venue rougit jusqu'aux oreilles. Elle allait, selon son habitude, remettre à sa place ce jeune effronté, lorsqu'elle se souvint des recommandations de Lucette. Aussi bien résolut-elle de suivre ses conseils et de ne point se mettre en boule dès qu'on lui adresserait quelque dithyrambe, qu'elle le jugeât sincère ou non.

— Jamais ! répondit-elle, l'air contrit. Aussi je vous sais, mon cher Guy, un gré infini de cette révélation.

— Oui, je comprends ! vous vous moquez de moi, bien sûr ! Pourtant, si j'avais quelques années de plus !...

— Vous me feriez la cour, je parie ?

— Certainement.

Tout en aidant Janine à se dévêtir de son manteau de fourrure, Guy la fixait avec insistance. Quand, après avoir déposé le vêtement au vestiaire, il la rejoignit pour l'accompagner au salon, il lui dit très sérieusement :

[*Lire la suite page* 12]

MARGOT MA MIGNONNE

Margot, ma mignonne, entends-tu le vent
Qui fait son tracas dans la cheminée ?
Voici qu'a fleuri la nouvelle année.
Margot, ma mignonne, entends-tu le vent
Qui fait son tapage, après comme avant ?

Margot, ma jolie, entends-tu la sève
Qui monte à grands flots dans la forêt d'or ?
Voici qu'a fleuri l'amoureux décor.
Margot, ma jolie, entends-tu la sève
Qui monte et bouillonne à l'arbre du rêve ?

Margot, mon trésor, entends-tu le blé
Qui tout doucement veut venir au monde ?
Voici qu'a fleuri le coeur de la blonde.
Margot, mon trésor, entends-tu le blé
Qui veut voir enfin le ciel étoilé ?

Margot de mon âme, entends-tu les roses
Qui jasent d'amour au bord du ruisseau ?
Voici qu'a fleuri le fol arbrisseau.
Margot de mon âme, entends-tu les roses
Qui jasent d'amour et d'un tas de choses.

Margot, Margoton, entends-tu mon coeur
Qui gronde, et tempête, et pleure, et soupire ?
Voici qu'a fleuri l'idéal empire.
Margot, Margoton, entends-tu mon coeur,
Ce gas si terrible à qui tu fais peur ?

GABRIEL VAIRE.

NOUVELLE

L'Inconnue de Bizerte

par GEORGES G.-TOUDOUZE

François Mérour passe affectueusement son bras, à la manche duquel le soleil fait briller trois petits galons dédorés par l'air marin, sur l'épaule de son second Jean-Pierre Moriani, et l'attire un peu plus près de lui :

— Hé là ! garçon, c'est donc plus sérieux que je ne pensais ?... Tiens, tiens... Allons, mon bonhomme, explique-toi mieux.

— Qu'est-ce que tu veux que je t'explique ?

— Enseigne de vaisseau Moriani, ce n'est pas ton commandant qui te parle : c'est ton ancien de l'Ecole navale, le Breton têtu dont tu as été le « fistot », là-bas, à Brest, quand tu arrivais de ta Corse natale, et qui a eu charge d'âme parce que toi, l'enfant du soleil méditerranéen, tu étais perdu sous les cieux plus gris du Finistère... Rappelle-toi : je t'ai pris sous ma protection ; nous avons tout mis en commun : les idées, les ambitions, les goûts, les permissions... les finances aussi quand l'un avait encore des sous et que l'autre n'en avait plus pour tirer une petite bordée... On s'est juré de toujours s'épauler l'un l'autre dans la vie, et on s'est tenu parole, pas vrai ? Alors quand on me donne ce bateau-ci qui est gentil tout plein, avoue-le...

La main tendue montre le long fuseau mince du sous-marin sur la passerelle duquel se tiennent les deux officiers.

— Très gentil, bien sûr.

— Alors donc, quand on me le donne, je te réclame tout de suite comme second, et je me dis que, sur cette côte de Bizerte, dans cette Méditerranée si proche de ton île à toi, tu vas être heureux comme le poisson dans l'eau... Ah ! ouitche ! monsieur s'amène avec une figure de martyr... Tout ça parce que, pendant ses quinze jours de permission, entre le débarquement de son torpilleur à Cherbourg et son arrivée ici, monsieur a dansé trois fois au bal de la Marine, au Cercle militaire, avec une jeune fille... Timonier ! Cinq à droite : le courant nous dépale... Bon... Là... Ça va... Zéro, la barre à présent.

Le lieutenant de vaisseau s'est penché un instant vers l'intérieur du kiosque de navigation et, de deux ordres brefs, il redresse la marche du navire patrouillant en surface.

— Et elle se nomme ?...

Jean-Pierre baisse le nez piteusement :

— Sais pas.

— Alors, comment pensais-tu la retrouver ?

— Elle m'avait donné rendez-vous pour le surlendemain, au bal de Polytechnique.

— Et alors ?

— Eh, alors, l'ordre d'embarquement d'urgence sur ton rafiau m'est arrivé le lendemain matin ; et le lendemain soir j'étais dans le train de Toulon.

Mais... A ce moment, de la tourelle surgit un quartier-maître qui tend un papier :

— Commandant, un radio-chiffre.

Le lieutenant de vaisseau prend la feuille, la regarde un instant, tire de la poche de sa vareuse un calepin, qu'il feuillette, crayonne des repères, traduit des yeux, puis se redresse, et à haute voix :

— Branle-bas de combat... L'équipage aux postes de plongée. Paré à fermer tous les panneaux... Les moteurs électriques en route...

Il y a un long coup de klaxon. Les officiers mariniers et marins qui, profitant de la navigation en surface, prenaient l'air où travaillaient sur le pont, autour du canon d'avant, se précipitent en courant et disparaissent à l'intérieur de la coque. Cependant que François Mérour tend à son second le télégramme traduit en clair :

— Tiens, mon ami, oublie un moment ta robe de velours bleu-nuit. Et à ton poste en vertu de ceci : « *Marine Bizerte à sous-marin* Forbin : *Petit cargo suspect cheminée manche cerclée de rouge, deux mâts de charge, approximatif 2,000 tonneaux, signalé par sémaphore Corse faisant route sur côte tunisienne ; prenez chasse en surveillance discrète et rendez compte deux fois par jour.* »

A la poste centrale de Bizerte, avenue d'Algérie, dans le bureau du receveur, ils sont là quatre hommes qui examinent, lettre à lettre, paquet à paquet, un gros courrier qui, sur chaque enveloppe et sur chaque étiquette, porte la même adresse : « Mlle Nadine Vogler, villa *Embarek*, au Ras Guardia, près Bizerte, Régence de Tunis. »

Entre un civil qui est l'inspecteur de la Sûreté Thierry, débarqué de Paris le matin même en mission spéciale, et le capitaine de corvette Perret, qui commande le port de Bizerte et l'arsenal de Sidi-Abdallah ; le receveur général et un de ses subordonnés, à gestes adroits, avec ciseaux, pot de colle, bouillotte électrique donnant un jet de vapeur, ouvrent l'un après l'autre les paquets, détachent les enveloppes dont le marin et le policier examinent aussitôt le contenu.

Et des hochements de tête accompagnent chaque lecture.

— Drôle de correspondance pour une femme.

— Des plans, des cartes, des lettres.

— Correspondance cryptographique sans aucun doute ; celles qui semblent compréhensibles du pur charabia relèvent évidemment de l'un des systèmes classiques : les lettres de l'alphabet changées suivant un ordre de numération convenu, par exemple. Cela doit pouvoir se déchiffrer. Attendez.

Maniant rapidement un appareil photographique monté sur pied, l'inspecteur Thierry prend cliché sur cliché :

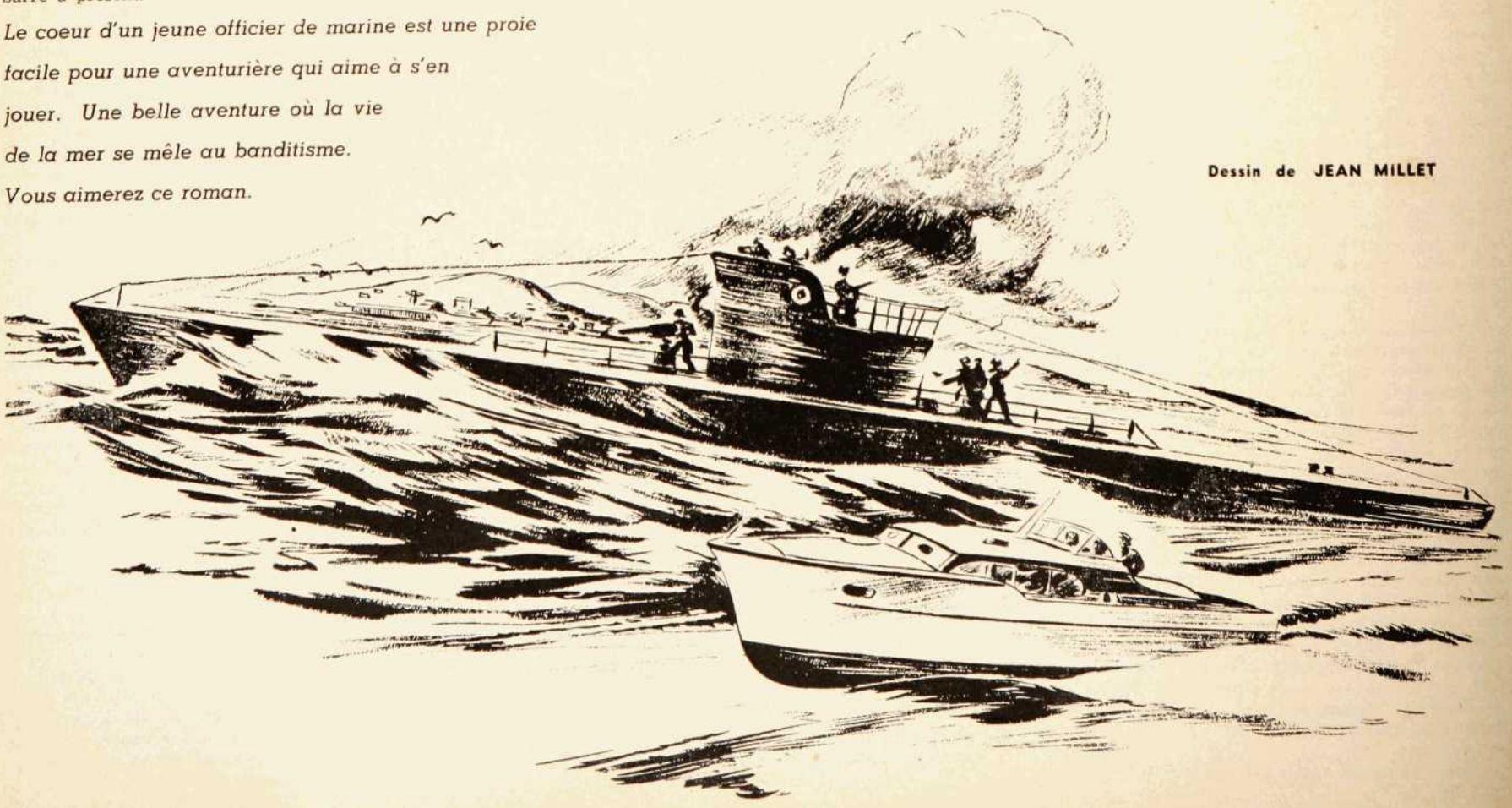
— Je travaillerai ça ce soir à tête reposée. Qu'est-ce que vous pensez des cartes, commandant ?

— Ce sont les planches réglementaires du Service hydrographique de la Marine, la 4,198, qui donne l'ensemble de Bizerte, du Cap Blanc au cap Frima, et le 5,281 du port et du lac à grande échelle...

— Confidentielles ?

— Non : dans le commerce, pour tous les marins. Seulement ces deux exemplaires-ci portent des indications manuscrites chiffrées [*Lire la suite page* 21]

Le coeur d'un jeune officier de marine est une proie facile pour une aventurière qui aime à s'en jouer. Une belle aventure où la vie de la mer se mêle au banditisme. Vous aimerez ce roman.



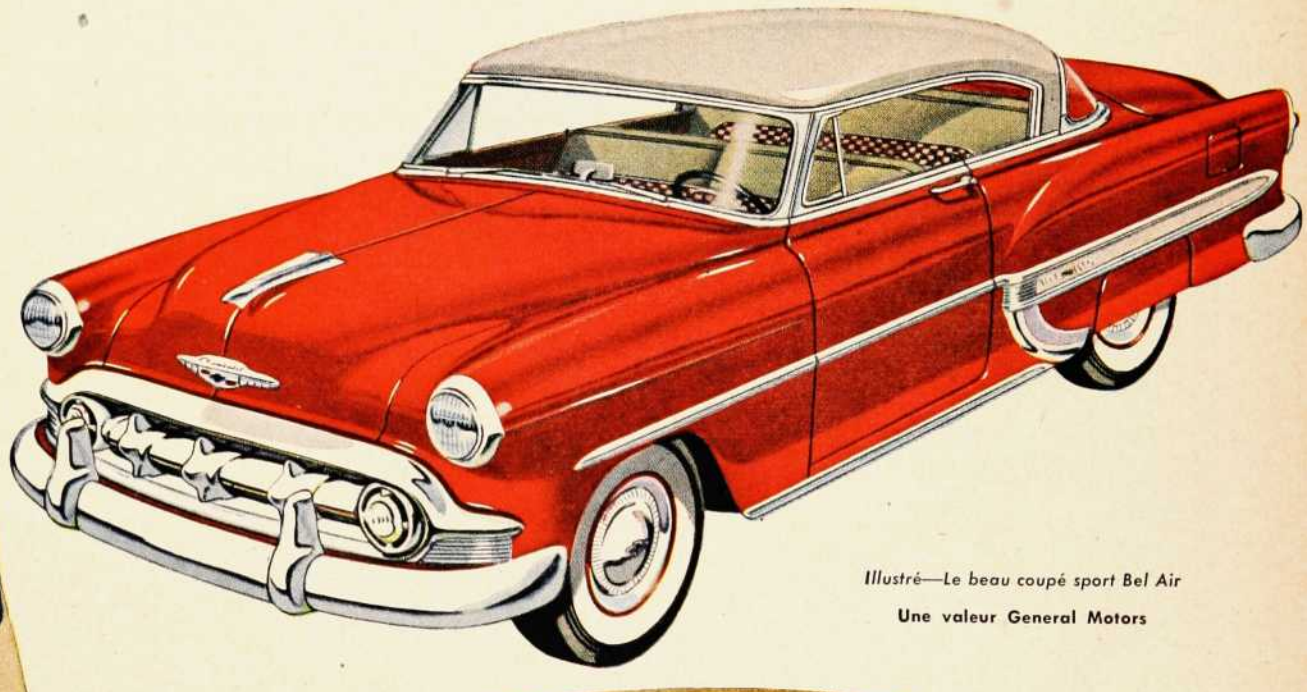
Dessin de JEAN MILLET

La magie de la *couleur* glorifie la

Chevrolet

...en dedans et en dehors !

La beauté rayonne de chaque ligne gracieuse de la Chevrolet, grâce à la plus grande palette de couleurs riches jamais utilisée dans toute son histoire. Songez donc! . . . 22 couleurs extérieures et ensembles de couleurs vous sont offerts dans ses seize nouveaux modèles superbes! Et les intérieurs de ces voitures sont de couleurs assorties à celles de l'extérieur pour accentuer encore plus le chic de la Chevrolet—magnifique est le seul mot qui puisse tenter de décrire l'intérieur de la nouvelle voiture. Oui, la Chevrolet est marquée au coin de la beauté, grâce à la richesse de ses vibrantes couleurs et à l'élégance de ses lignes et au luxe de son aménagement. Venez admirer la magie des couleurs harmonieuses de la Chevrolet —venez en conduire une bientôt!



Illustré—Le beau coupé sport Bel Air

Une valeur General Motors

LE RENDEZ-VOUS

[*Suite de la page* 9]

— Ce soir vous aurez beaucoup mieux, rassurez-vous. Je dois même vous présenter un de mes amis qui vous a remarquée au mariage de Marguerite Tellier, le mois dernier, et qui désire vivement faire votre connaissance. C'est un garçon délicieux qui vous plaira, j'en suis convaincu. Tenez, le voici justement.

Dans l'encadrement de la porte du grand salon, où se trouvaient déjà réunis de nombreux invités, un jeune homme de vingt-quatre ans environ venait, en effet, d'apparaître. De taille moyenne, blond châtain, modelé dans un costume de ville de coupe impeccable, il fit à Janine une vive impression dont elle convint sur-le-champ. La raison en était qu'il avait une ressemblance extraordinaire avec Claude Gallois, celui-là même dont elle ne pouvait perdre le souvenir. Mêmes yeux bruns, striés d'or, même forme de lèvres finement dessinées, même démarche harmonieuse et souple.

— Ma chère Janine, enchaînait Guy, jouant avec la plus grande conviction son rôle de maître de maison, permettez-moi de vous présenter notre ami Jean-Pierre Aubert, futur virtuose du scalpel... Mademoiselle Janine Duval, avocate en herbe, la plus exquise camarade, excellente danseuse, musicienne, etc...

— Ça va ça va ! mon cher Guy ! interrompit Janine très gênée.

— Mais, Mademoiselle, Guy ne m'apprend rien, répondit Jean-Pierre. Je sais que vous êtes tout cela et même baucoup mieux que cela.

La voix était douce, et le regard qui soulignait ces paroles flatteuses en amplifiait encore son charme. Aussi Janine, décidément très en forme ce soir-là, se sentit agréablement influencée. Elle eut à l'adresse du nouveau venu un malicieux sourire.

— Vraiment ! fit-elle. Dans ce cas, préparez-vous à de grandes désillusions.

Dans le salon, où déjà la fête commençait, le phono amorçait un tango.

— Eh ! bien, répliqua Jean-Pierre, accordez-moi d'abord cette danse pour commencer mon expérience.

Janine accepta. Ce fut en dansant qu'au passage elle salua ses amis, tout étonnés de la voir plus exubérante qu'à l'ordinaire. De toute la soirée, Jean-Pierre ne l'avait pas quittée pour ainsi dire. A peine avait-elle pu accorder une danse à ses partenaires habituels, qui ne s'étaient pas privés de la taquiner...

L'un d'eux, Georges Langlois, lui dit :

— Attention, Janine, Jean-Pierre est un spécialiste du madrigal, et ses victimes sont nombreuses !

— Ne le croyez pas surtout ! protesta l'intéressé.

— C'est vrai, je blague, convint Langlois. Du reste nous savons tous ici que Janine est immunisée contre le mal d'amour !

Georges Langlois ignorait l'aventure de Janine et plaisantait sans arrière-pensée. Néanmoins, à ces mots qui lui rappelaient ce qu'elle s'était juré d'oublier ce soir-là, celle-ci devint sombre. Surprenant ce nuage, Jean-Pierre la dévisagea un instant en silence.

— C'est bien vrai cela ? demanda-t-il enfin.

Pour rien au monde, Janine ne lui eût laissé deviner son secret. Elle haussa les épaules.

— J'ai vingt ans, pensez donc ! Quelle expérience puis-je avoir de ces choses-là ?

La soirée s'acheva aussi gaiement qu'elle avait commencé. Et pourtant, était-ce pour un caprice de son imagination, il semblait à Janine qu'à mesure que les heures s'écoulaient, Jean-Pierre montrait moins d'enthousiasme. Il paraissait soucieux.

Malgré son absence de fatuité, elle pensa que, comme elle, il regrettait que la fête se terminât. Elle aurait bien voulu savoir où et quand elle pourrait le revoir ; mais elle jugeait impossible d'amener elle-même la conversation sur ce sujet.

Jusqu'au dernier moment, elle espéra ; or, en la quittant, Jean-Pierre dit simplement :

— A bientôt, j'espère.

Ce disant, il la regardait de telle sorte qu'elle crut qu'il attendait de l'entendre fixer un jour de son choix ; mais c'était trop demander à sa timidité en sommeil. Refoulant sa déception, elle répondit :

— Mais oui, à bientôt.

. . . . . .

Un léger coup frappé à la porte arracha brusquement Janine à sa rêverie.

— Entrez ! dit-elle distraitement.

La femme de chambre parut, apportant sur un plateau le petit déjeuner.

— Mademoiselle s'est bien amusée ? demanda la soubrette.

— Oh ! énormément ; mais je n'ai pas l'habitude de rentrer à des heures pareilles. Aussi je suis un peu engourdie ce matin ; mais, après avoir déjeuné, cela ira très bien... Débarrassez un peu la table, voulez-vous ? J'ai tout mis en l'air en rentrant.

Blanche obéit et, dès qu'elle eut mis un peu de clarté dans le charmant désordre, parvint à poser son plateau à portée de sa jeune maîtresse.

— Vous serez gentille de pendre aussi ma robe, pria celle-ci. Si maman

[*Lire la suite page* 36]

L'ÉTONNANTE CARRIÈRE DE

TINO ROSSI

suscite encore des passions et des haines farouches.

par LÉOPOLD MASSIÈRA

Une photo qui fit rêver bien des femmes dans le monde... et déchaîna la colère de bien des hommes.

IL ETAIT UNE FOIS . . . ainsi pourrait débuter la merveilleuse histoire de Tino Rossi qui, par son côté fabuleux, se rapproche beaucoup des merveilleux contes de fées qui ont bercé notre enfance.

Les « gentes demoiselles » du temps jadis rêvaient du « prince charmant » qui, souvent, prenait les traits d'un troubadour sans fortune mais riche de rêves et de chansons. Les gentilles demoiselles de notre époque ont, elles aussi, par le miracle de la radio, la visite d'un baladin des temps modernes : Tino Rossi, le prince du charme.

Tino a vu le jour sur cette île de volupté et d'amour, patrie des légendes et des épopées surnaturelles, qui donna à la France son plus grand génie et, il faut bien le dire, son plus grand homme : « Napoléon ».

Sans vouloir comparer la carrière du gentil ménestrel moderne à celle de son sublime compatriote, on ne peut quand même s'empêcher de voir dans ces deux destins exceptionnels le même signe de la Providence, qui, dès leur naissance, a placé ces deux hommes hors de la vie commune et a tracé, pour chacun et dans un genre différent, une carrière éblouissante.

Ce chanteur adulé, à la voix de velours, représente une époque, la nôtre, et ses chansons, plus tard, auront pour nous la même nostalgie que celles de 1900 pour nos pères.

Jamais, un chanteur n'a connu l'engouement provoqué par la voix de Tino Rossi et reçu autant de marques de confiance, de sympathie et d'amitié que lui.

Tino est l'ami des humbles et des déshérités, de la midinette comme du petit ouvrier. Il chante simplement, d'une voix tendre et douce, de jolies chansons d'amour pleines de rêves poétiques et nostalgiques.

Raconter sa carrière est impossible en un bref article. Il faudrait pour cela, un livre dont chaque page serait le reflet d'une de ses romances et, partant, d'un de ses succès.

Tino a été découvert par Petit-Louis, à la fois chanteur lui-même et impresario, à Aix-en-Provence.

Le premier, ce sympathique méridional lui permit de débuter sur les planches (devant cinquante auditeurs, à Laureis, un petit village du midi de la France).

Après une tournée dans les environs de Marseille, Tino « monta à Paris ».

Vincent Scotto, le grand compositeur marseillais, lui confia quelques chansons dont une, *Vieni, vieni* allait faire le tour du monde.

La revue *Parade de France* au Casino de Paris et surtout la radio contribuèrent à lancer cette nouvelle étoile du chant.

Les succès de cette époque : le nostalgique tango de Marilou, la chanson sur son pays natal *O Corse, île d'amour ;* le délicieux *C'est à Capri ;* l'émouvante *Colombella ;* le délicat *Noël en mer ; Guitare d'amour, Adieu Hawaii, Un violon dans la nuit, Le secret de tes caresses, La chanson pour Nina,* et tant d'autres encore, furent fredonnés par la France entière.

Vu son triomphe, le cinéma fit appel à Tino Rossi.

Ses débuts, là encore, furent timides et modestes : quelques silhouettes comme dans *L'affaire Coquelet* ou parfois, simplement une chanson, comme dans *Les nuits moscovites* avec Annabella.

Puis ce fut : *Marinella.*

Dans ce film, Tino se révéla tel qu'il était alors : gauche, un peu inexpérimenté mais infiniment sympathique.

Malgré de violentes critiques, Marinella fut un succès et la chanson qui donna le titre au film sert encore, à l'heure actuelle, de fond sonore à la présentation du tour de chant de Tino.

Au son des guitares, son second grand film, malgré un scénario assez plat, fut également un succès et ses chansons connurent aussitôt la faveur du public. En effet, qui ne se souvient de : *Chanson pour ma brune, Bella ragazzina, Loin des guitares* et surtout de l'émouvant : *Tant qu'il y aura des étoiles.*

Ensuite, vint *Naples au baiser de feu* où Tino eut comme partenaires deux futurs « monstres sacrés » du cinéma français : Viviane Romance et Michel Simon ; sans oublier la séduisante Mireille Balin, dont l'idylle à cette époque avec le chanteur français No 1, défraya la chronique et brisa le coeur de bien des midinettes.

[*Lire la suite page* 50]

TINO ROSSI et GEORGES POUJOULY
dans une scène de "Son dernier Noël".

PIERRE JAQUET-DROZ...

...et son fils HENRI-LOUIS JAQUET

Les automates des horlogers, pères des robots et des machines-outils modernes

ont été rassemblés à Genève pour une exposition sensationnelle.

UN SILENCE plana sur l'assistance au moment où le magicien commença sa séance de lévitation. Etendant les mains et remuant les lèvres en une silencieuse incantation, il se pencha vers son sujet. En quelques secondes, la jeune femme couchée fut plongée dans un état d'hypnose manifeste. Ses yeux se fermèrent, sa main qui tenait un éventail s'amollit. Lentement, sans bouger un membre, elle s'éleva horizontalement du canapé et resta en suspens dans l'air. Comme pour prouver qu'il n'y avait aucun support caché, le magicien passa un cerceau au-dessus de sa tête et de ses épaules et le long de son corps. Alors, comme il levait encore la main, elle reprit tranquillement sa place sur le canapé. Ses yeux clignotèrent et s'ouvrirent. Elle commença à s'éventer.

Les applaudissements frénétiques par lesquels l'assistance manifesta son enthousiasme ne s'adressaient pas tant au magicien et à son sujet qu'au génie du mécanicien inconnu qui les avait créés. Le « Levitator » était un des 350 automates qu'on a pu voir à une grande exposition de montres et de joyaux à Genève, Suisse. La première du genre dans l'histoire, cette exposition a exigé 10 ans de préparatifs ; elle réunissait des automates puisés aux collections de l'Europe occidentale et des Etats-Unis. Cette exposition avait pour but de révéler que la montre suisse moderne doit beaucoup de ses perfectionnements techniques aux expériences des inventeurs d'automates. En fait, l'exposition eut une portée beaucoup plus grande : elle démontra que les inventeurs d'automates du 18ième siècle, par leurs tentatives en vue d'imiter la nature, avaient créé les cames, les leviers et les engrenages qui ont entraîné une véritable révolution dans l'industrie.

Les plus sensationnels des automates étaient sans doute l'Ecrivain, l'Artiste et la Musicienne, créés vers l'an 1770 par l'horloger suisse Pierre Jaquet-Droz, son fils Louis et Jean Frédéric Leschot.

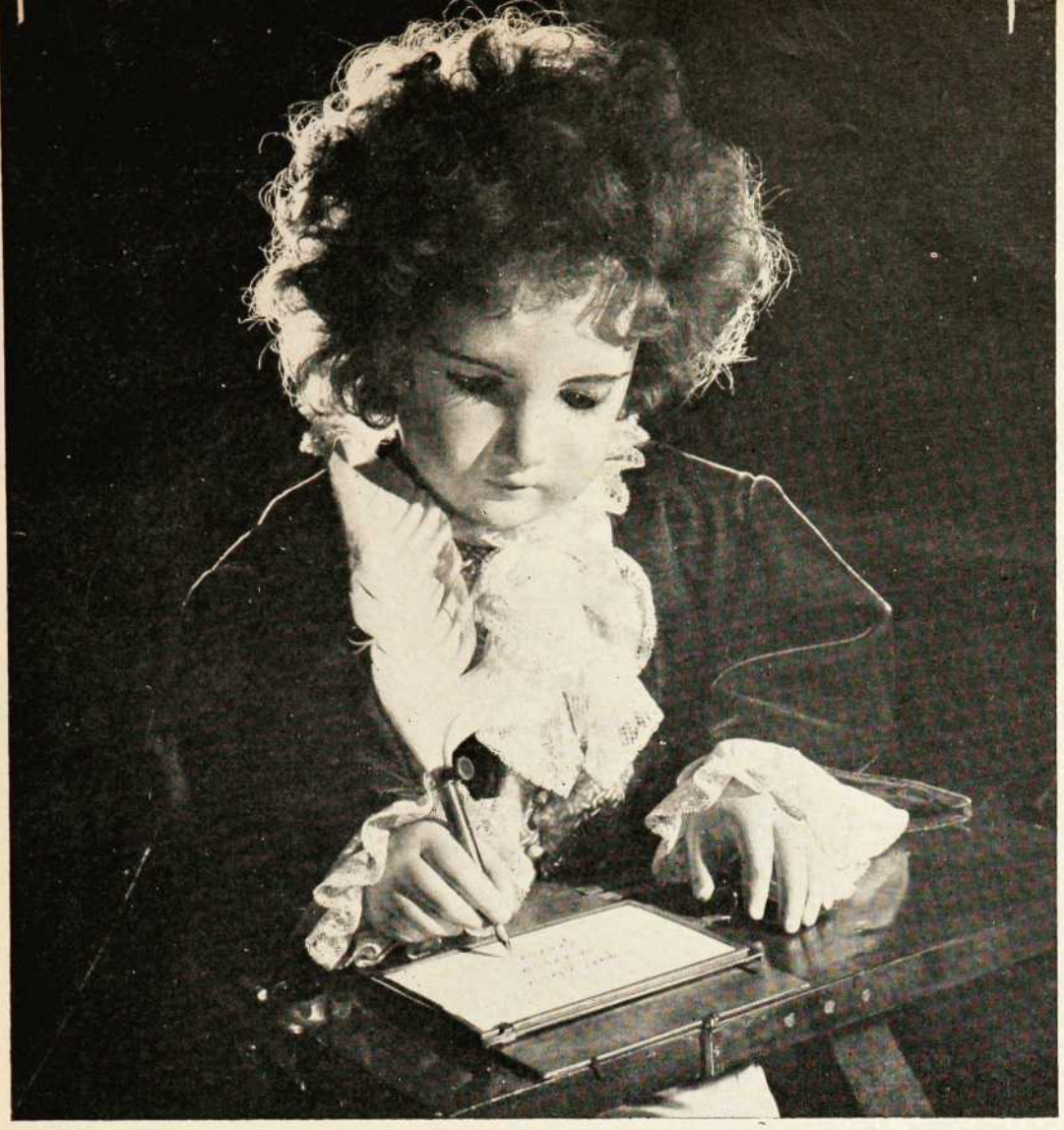
L'Ecrivain est le portrait animé, de grandeur naturelle, d'un jeune garçon assis à un pupitre. D'une écriture ronde et nette, il rédige n'importe quel message ne dépassant pas quarante lettres. Il met méticuleusement les points sur les i et, après quelques lettres, trempe sa plume d'oie dans l'encrier et la secoue pour rejeter le surplus d'encre. Des yeux, il suit chacun des mouvements de sa plume. L'Artiste, une imitation semblable, exécute quatre croquis au crayon : Cupidon chassant un papillon, un chien appelé « Toutou », un portrait de Louis XV, et les profils de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Sa main serre encore le crayon mécanique inventé par ses créateurs, probablement le premier qui ait jamais été réalisé. La Musicienne est une jeune fille qui joue du clavecin par la pression de ses doigts sur les clefs. Du regard, elle suit le mouvement de ses mains sur le clavier et, occasionnellement, tourne la tête vers ses auditeurs. Elle joue cinq mélodies et, après chacune, s'incline légèrement avec grâce.

Les automates de Jaquet-Droz ont parcouru l'Europe pendant près d'un siècle. Comme cela arrive aux meilleurs artistes, leurs démonstrations furent parfois mal interprétées. Par exemple, lorsqu'ils furent présentés à la cour de France, Louis XVI ayant exprimé le désir de voir le fameux portrait de son grand-père, l'Artiste, au grand scandale de la cour, exécuta le croquis de « Toutou ». A Madrid, les ennuis que causèrent les automates furent beaucoup plus sérieux. Dès le premier coup d'oeil, les autorités espagnoles furent convaincues qu'il s'agissait de sorcellerie et firent jeter en prison les automates et leurs tuteurs. Ils ne furent libérés qu'après avoir démonté chaque sujet, pièce par pièce, et expliqué clairement le fonctionnement du mécanisme.

En Russie, vers le milieu du 19ième siècle, on perdit toute trace des automates Jaquet-Droz. On ne les retrouva qu'au bout de nombreuses années, pendant que la révolution grondait à Prague ; leurs pièces essentielles étaient rouillées et cassées, et elles étaient empaquetées dans des caisses à claire-voie empilées sur des barricades. C'est alors qu'un collectionneur allemand, qui venait de les acheter, les fit réparer et remettre en état de fonctionnement. Les Suisses les rachetèrent, en 1904 en lançant une souscription publique, et les rendirent au canton de Neuchâtel, leur lieu natal. C'est là qu'ils sont restés depuis lors, confiés à deux horlogers suisses, dont un, a-t-on décrété, doit toujours être un homme jeune. Dans ces conditions, il n'y a pas de danger que les secrets des automates se perdent lors du décès de leurs tuteurs.

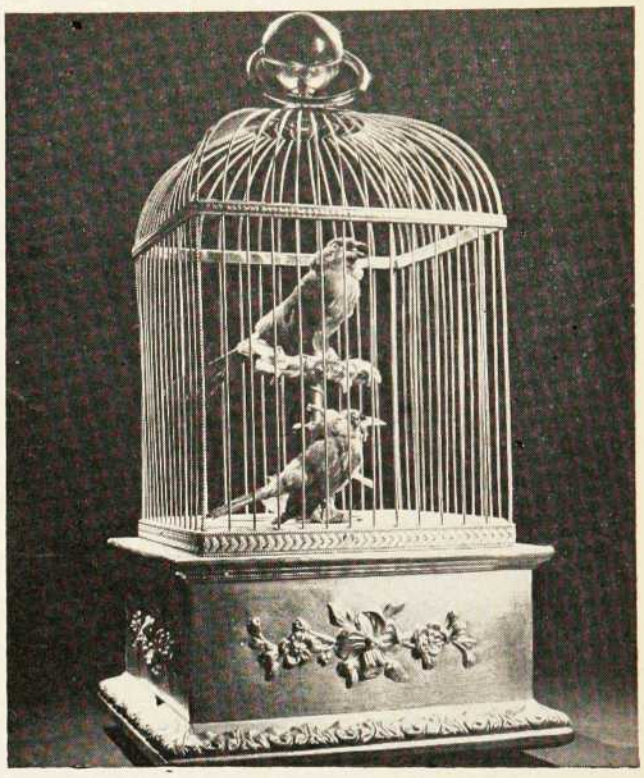
On a aussi admiré, à l'exposition, le Grand Magicien, oeuvre de Henri Maillardet, également horloger et élève de Pierre Jaquet-Droz. Le magicien est assis sur une petite estrade surmontant une horloge, et une boîte à musique joue pendant sa démonstration. Il répond à des questions imprimées sur des cartes ovales glissées dans un tiroir sous l'estrade. Si le tiroir est ouvert et refermé sans une question, le magicien hoche simplement de la tête. Si on lui pose une question légitime, il se lève lentement de sa chaise, s'avance sur l'estrade où il lève sa baguette en bougeant la tête et les yeux comme s'il méditait. Alors, d'un geste plein de majesté, il désigne un petit volet, derrière lui, qui s'ouvre pour révéler la réponse. Après avoir de

[*Lire la suite page* 39]



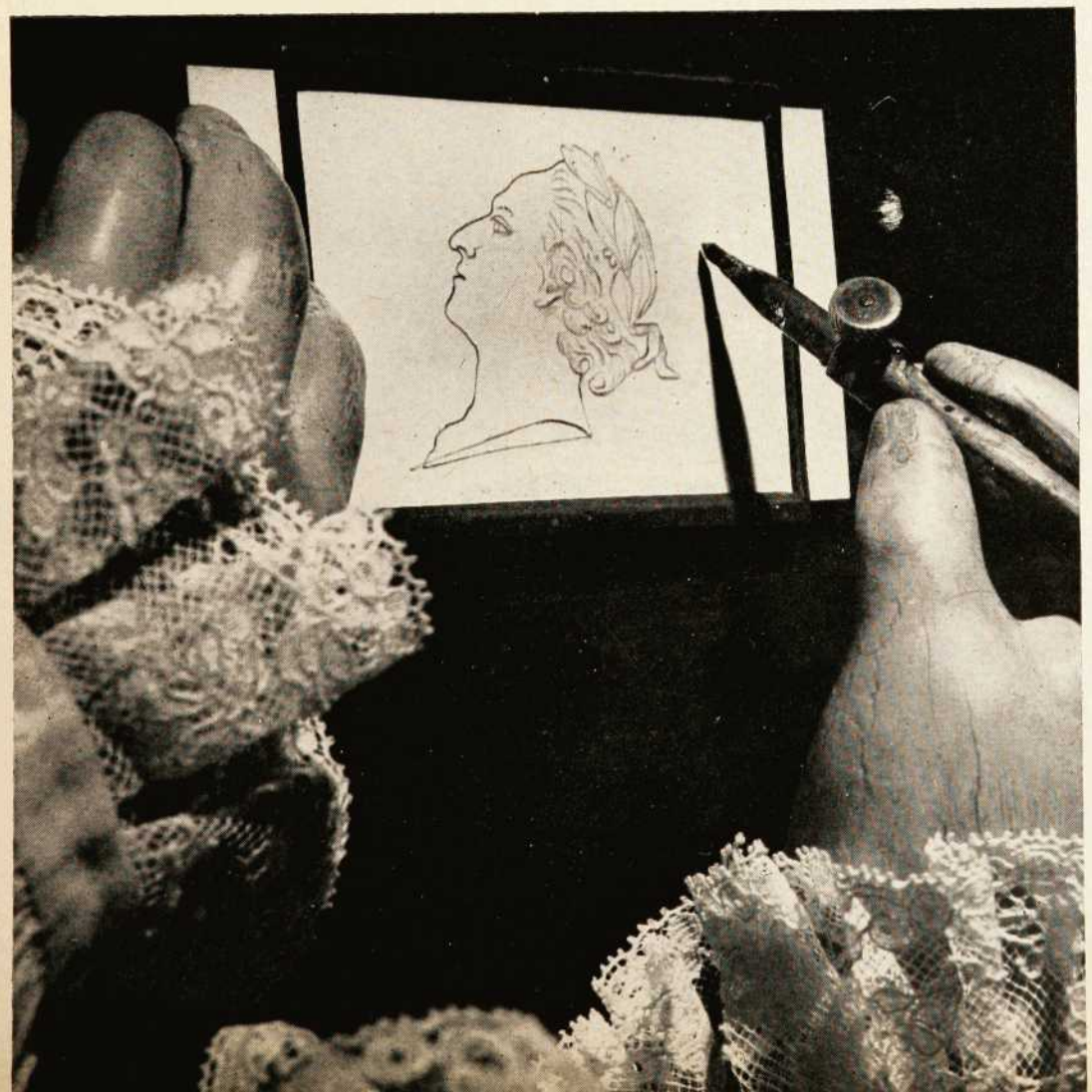
Le petit écrivain créé par les horlogers suisses Pierre Jaquet-Droz et son fils Henri-Louis vers l'an 1770, peut écrire tout message n'excédant pas 40 mots. Lors de sa visite à Genève, la première fois qu'on l'ait fait voyager en un demi-siècle, il écrivit en français : "Quel plaisir de revoir Genève". L'écrivain et les deux autres automates de Jaquet-Droz, l'artiste et la musicienne, ont visité la plupart des cours d'Europe, pendant le 18ième et le 19ième siècle. Ils ont été perdus en Russie pendant bon nombre d'années. Vers le début de notre siècle, un Allemand les trouva démontés et emballés dans des caisses à claire-voie employées pour dresser des barricades dans les rues de Prague pendant une révolution.

La leçon de chant. C'est ainsi qu'on appelle ce dessus de table automate du dix-neuvième siècle. La jeune fille, en tournant la manivelle, joue une mélodie sur l'orgue portatif. Hérissant ses plumes et regardant de gauche à droite, le canari tâche de répéter l'air, mais se trompe parfois. La jeune fille rejoue de l'orgue et, cette fois, le canari reprend l'air de façon parfaite.



Des oiseaux automates, dans une cage dorée, font entendre en chantant des trilles, des roulades et des modulations qui tromperaient l'oreille la plus experte. En chantant alternativement, ils tournent la tête, ouvrent et ferment le bec en mesure avec le chant, et hérissent les plumes de leur queue.

Les *mains de bois* de l'artiste ébauchent un profil de Louis XV. L'automate peut également dessiner Cupidon, un chien, et les têtes de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Ce robot emploie toujours le même crayon mécanique, un des premiers qui aient été réalisés.



Le grand magicien, créé par Henri Maillardet, répond à des questions imprimées sur des cartes ovales placées dans le tiroir immédiatement au-dessus de l'horloge. Si le tiroir est ouvert et refermé sans une question, le magicien hoche tristement de la tête. Lorsqu'une question logique est posée, il se dresse lentement de sa chaise, lève sa baguette, bouge les yeux et tourne la tête d'un air méditatif. D'un geste majestueux, il indique alors le petit volet qui s'ouvre derrière lui et révèle la réponse. Après avoir de nouveau levé la baguette, il regagne son siège pour attendre la question suivante.

L'Equipe qui, à l'Institut Psycho-Social des Trois-Rivières, étudie chaque cas de troubles émotifs.

Une réalisation du programme fédéral de santé
l'Institut Psycho-Social des Trois-Rivières.

Pour une meilleure santé mentale

Mieux vaut prévenir les troubles chez l'enfant que d'avoir à les soigner quand il est trop tard.

par ALBERTE SÉNÉCAL

CHAQUE ANNÉE, AU CANADA, plus de cinquante mille personnes passent par l'hôpital pour maladies mentales. Le cas de ces malades est assez grave pour exiger l'hospitalisation et un traitement spécial, mais combien d'autres, moins sérieusement atteints, mais émotivement troublés, traînent leur malheur et font celui de leur entourage ! Le grand besoin d'un programme d'hygiène mentale est trop démontré, hélas ! par l'accroissement des mésententes, des faillites, de la criminalité, juvénile et adulte, de l'alcoolisme et des suicides.

Le ministère fédéral de la Santé a reconnu très tôt le sérieux de la situation. Dans le but d'aider les parents à prévenir ces complexes qui finissent par créer un déséquilibre mental, il publie, depuis plusieurs années déjà, la série « Formation de l'Enfant » dont chaque dépliant traite d'un comportement pouvant indiquer le développement d'un sentiment d'insécurité, de peur ou de culpabilité, et donne les moyens d'amoindrir ou de régler le problème. Des films illustrent les mécanismes mentaux, et chaque occasion est mise à profit pour l'éducation de la population et pour rappeler que la maladie mentale ne doit pas être considérée plus honteuse que tout autre mal physique.

L'avènement du Programme national de santé devait stimuler l'intérêt et faire de la santé mentale une entreprise d'envergure. Les $7,000,000 par année, spécialement destinés à l'hygiène mentale, ont été mis à contribution par les provinces et les réalisations couvrent maintenant tout le champ de la santé mentale.

Dans la province de Québec, le gouvernement confia l'organisation du programme de santé mentale à nos trois universités : Laval, Montréal et McGill. Les universités ont coordonné les mesures présentées pour la formation de spécialistes et pour l'accroissement des moyens de prévention, de traitement et de réadaptation que permettaient les subventions fédérales.

Les réalisations en santé mentale sont déjà nombreuses. Un nombre considérable de psychiatres, de psychologues, de travailleurs sociaux, d'infirmières ont entrepris, grâce aux octrois, des études de spécialisation en hygiène mentale ; presque tous nos grands hôpitaux ont installé des cliniques mentales de diagnostic et de traitements pour les malades hospitalisés, et d'autres pour les patients du dehors qui viennent y suivre des traitements ; des centres d'orientation surgissent un peu partout ; des moyens de réadaptation s'offrent aux épileptiques et la recherche en médecine mentale se poursuit sur une plus grande échelle.

L'Institut Psycho-social des Trois-Rivières est un exemple intéressant du travail accompli chez nous dans ce domaine. En 1934, l'abbé Charles-Edouard Bourgeois fondait l'Assistance à l'enfance sans soutien. C'était un service social diocésain soutenu par des fonds

[*Lire la suite page* 50]

Ce visage d'enfant exprime bien la profonde insécurité créée par les querelles entre parents.

Un jeune client de l'Institut subit un "test" d'intelligence élémentaire. — Dessous : l'éducation personnelle des enfants arriérés. On remarque le matériel de classe spécialement adapté aux besoins de la cause.

Les jeux qui guérissent. Le psychiatre étudie ainsi les réactions de l'enfant et peut même provoquer certains réflexes nécessaires.

Jouer avec l'enfant est un bon truc. Le regarder jouer avec des objets préparés d'avance apprend beaucoup sur leur cas.

"J'ai 1,000 automobilistes à satisfaire"...

dit Clarence Bergeron de Kankakee, Ill.

"Dans le commerce du louage d'automobiles et de camions, tout dépend de la satisfaction du client. Pour réussir, il faut pouvoir promettre à chacun un voyage libre de tout ennui—et s'assurer que rien ne fera défaut. Les pneus Atlas nous aident beaucoup à tenir cette promesse. Dans les Rocheuses...

"... comme sur les routes du Sud, on peut toujours se fier à la sécurité et à la longue durée des pneus Atlas.

"Les camionneurs préfèrent, eux aussi, rouler sur pneus Atlas; sûrs et adhérant bien à la chaussée, ces pneus constituent un surcroît de sécurité.

"Seule une conjugaison de tous ces avantages peut assurer la supériorité d'un pneu. Les pneus Atlas les possèdent tous."

"Et il vaut mieux avoir des pneus Atlas sur les mauvais chemins et les routes de montagne où toute déficience peut devenir fatale."

Echangez vos vieux pneus contre des pneus Atlas neufs, sûrs et durables. Tout pneu Atlas porte une garantie écrite d'Imperial Oil Limited.

Vendus et maintenus en service par les vendeurs Esso Imperial à travers le Canada

Service inégalé où que vous soyez

*COPYRIGHT 1953, ATLAS SUPPLY COMPANY OF CANADA, LIMITED

La nouvelle Studebaker 1953 reçoit le Prix de la Fashion Academy

La médaille d'or pour dessin remarquable et carénage distinctif est présentée à la nouvelle auto canadienne à l'allure européene

LES directeurs de la Fashion Academy, école bien connue de New-York, ont décerné à la Studebaker la médaille d'or 1953 pour le dessin et le carénage.

Les principales autorités en carénage automobile se joignent aux automobilistes de partout pour proclamer l'élégance de la Studebaker 1953.

C'est indubitable, la silhouette élégante et surbaissée de la nouvelle Studebaker 1953 fait paraître toutes les autres autos canadiennes dix ans plus vieilles.

Prenez rendez-vous pour conduire cette auto canadienne distinctive à l'allure européenne longue et surbaissée—l'auto qui a officiellement prouvé son millage-essence économique au Mobiligas Economy Run de cette année. Commandez immédiatement votre nouvelle Studebaker 1953 chez votre plus proche dépositaire Studebaker.

Coupé Regal Starlight, série Commander V-8, 5 places. Disques de roues chromés, pneus à flanc blanc—sur demande moyennant supplément.

The Studebaker Corporation of Canada, Limited, Hamilton, Ontario.

DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

Trois hérésies de plus, en 3 semaines !

Les menaces continuent de peser sur le genre humain. Le monde sportif, conséquemment, n'en est pas exempt. Malgré les bûches et les embûches qu'ils eurent à surmonter, certains scribes du sport, un peu partout, poursuivent, de temps à autre, leur course agitée vers l'hérésie et la stupidité...

Voici les trois derniers exemples du genre : Un rédacteur sportif new-yorkais, un suffisant qui croit son nombril le centre de l'univers et *fait des petits* au sein de quelques-uns seulement de nos confrères, est convaincu que la majorité des doubles-jeux, du second but au premier coussin, sont des cadeaux des arbitres. Il prétend, à tort, que, lors de cette phase, l'arrêt-court ou le joueur de deuxième but, rapide comme l'éclair, ne touche pas le sac, avant de terminer la double tuerie au premier but. En un mot, il fait appel à la tradition, ancrée dans le coeur des maîtres du logis.

Quelle stupidité, de la part de tous ceux qui ajoutent foi à cet avancé, à la légère ! Si ces mêmes gens avaient eu l'occasion de mettre un seul pied sur un losange, ils raisonneraient plus sensément. L'arrêt-court ou le second-but s'exécute tellement rapidement, en touchant le coin du sac du bout du pied, que ces Titoine Connaissant n'y voient rien. La caméra, non plus, car le technicien ne la place pas au bon angle, à cette occasion !

Si ces gens avaient joué à l'arrêt-court près de 4,000 parties, comme votre humble serviteur l'a fait, jusqu'à l'âge de 50 ans, alors que ces scribes ont à peine 25 ans, ils ne perdraient pas leur temps à rédiger de semblables articles, voués aux orties !

Secundo : La revue américaine "Life" a, récemment, publié un *poulet* extraordinaire d'une centaine de livres. Si l'auteur de cet article, aussi scientifique soit-il, comme il le prétend bien à tort, avait déjà officié sur le monticule pour une équipe d'assez bonne classe, s'il avait eu à affronter les grenades lancées par des artilleurs de première zone, qui font ce qu'ils veulent avec la pilule blanche, il suivrait, certes, l'exemple de l'autruche qui, honteuse comme un renard qu'une souris aurait avalé, se cachait la tête dans le sable, les deux pattes en l'air ! Que dire des rédacteurs sportifs, qui croient cette fausseté : les lanceurs ne lancent pas de balles courbes ! Ce n'est qu'une illusion d'optique, de la part des frappeurs ! Nous voyons, d'ici, rire aux éclats les joueurs de baseball, ayant une tête sur les épaules !

Tertio : L'excellent premier-but des Royaux, de Montréal, Rocky Nelson, pince-sans-rire de première force, a soufflé à l'oreille de l'un de nos estimés confrères que certains gérants de clubs prenaient leur rôle trop au sérieux. Rocky badinait sûrement...

Les gérants du baseball organisé, non sérieux, ou trop bons garçons, sont voués aux dernières positions et, par voie de conséquence, à perdre une position de $10,000 à $50,000 par six mois. C'est la même chanson, d'ailleurs, pour les rédacteurs sportifs, les gros montants en moins !

En un mot, le baseball tel qu'il doit être joué ne s'apprend pas dans les livres ! Là-dessus, nous pourrions discourir, pendant sept ans et sept quarantaines ! Malheureusement, l'espace manquant, il nous faut mettre un stop.

A qui la faute ?

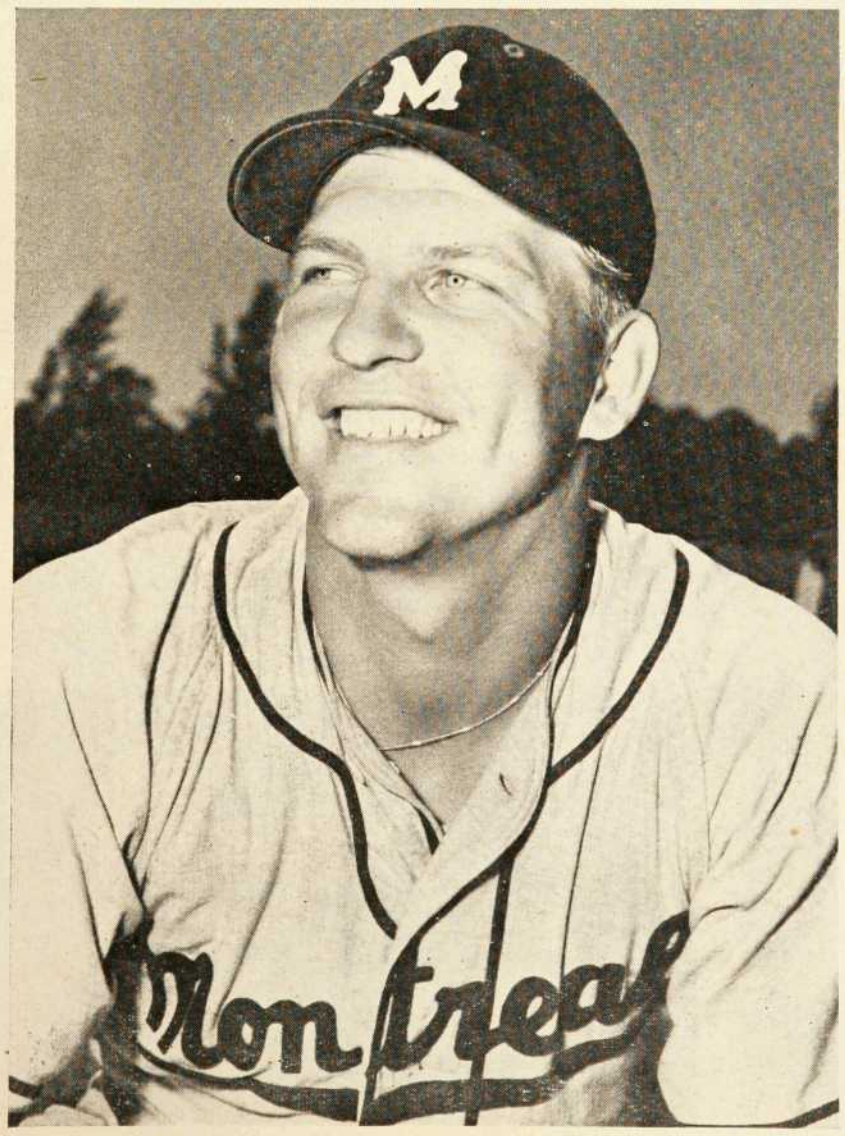
Plusieurs copropriétaires des clubs de baseball des Laurentides trouvent la vie dure, au sujet des salaires qu'ils doivent verser dans les goussets d'une vingtaine de joueurs américains. Ces derniers touchent un salaire mensuel de $600 à $700 par mois, alors que plusieurs joueurs de la Ligue Internationale ne connaissent pas de meilleurs émoluments.

D'après nous, la majorité de ces joueurs de la Ligue des Laurentides ne méritent pas plus de $400 par mois, et nous sommes des plus généreux ! Aussi, ces propriétaires, tous gentilshommes, et Canadiens-français par-dessus le marché, commencent — il est grand temps — à s'apercevoir que leur sport favori leur coûte trop cher, car ils accusent des déficits de $10,000 à $15,000 par saison.

Ces proprios, piqués par la mouche, appelée *championnite*, une mouche néfaste des temps modernes, se réveillent, devant le spectre d'un fiasco, que ne puisent pas du tout les hommes d'affaires, d'une intelligence moyenne. En un mot, cette ligue ne peut pas faire vieux os, si l'on continue à gonfler les goussets de ces athlètes, profitant du manque d'expérience de la plupart de leurs patrons. Nous sommes sévère, mais juste ! L'avenir le prouvera ! Et un tas de joueurs américains de ce circuit croient connaître leur baseball et possèdent une réputation surfaite, au détriment de plusieurs bons joueurs Canadiens-français, ou Canadiens tout court, un peu timides.

De 1910 à 1930, les athlètes du pays ne se laissaient pas monter sur le dos par des joueurs américains qui, pour gagner leur vie, furent obligés de fouler nos losanges. Les joueurs de baseball canadiens-français de nos jours seraient-ils trop mous, trop bons, trop bonasses, trop nous ne savons quoi ? Ou les propriétaires de nos clubs seraient-ils trop généreux, à l'égard de certains joueurs de l'Oncle Sam qui, chez eux, ne peuvent pas toucher un salaire mensuel de plus de $300, au cours de la saison d'été ? Lorsque ces proprios seront échaudés, comme il faut, ils craindront un tas de choses !

WALTER MORYN, ancien voltigeur des Royaux de Montréal, aujourd'hui patrouillant le champ extérieur du club St-Paul, de l'Association Américaine, se tire parfaitement d'affaire, en dépit d'un petit groupe de *loups* montréalais, qui l'ont hué, bien à tort. Le coup de bâton du gros frappeur gaucher, d'origine polonaise, fait tellement de bruit que les éclaireurs du Pittsburgh et le président Branch Rickey veulent obtenir ses services, pour l'an prochain. Le Mahatma du baseball majeur est prêt à débourser $15,000 pour le blond Walter. Les mogols du Brooklyn, Walter O'Malley, Buzz Bavasi et Fresco Thompson, au courant de toutes les coulisses, sont prêts à transiger. Mais à une condition : ils verseront $15,000 dans les coffres de Rickey et enverront Moryn aux Pirates, si ces derniers leur donnent, en retour, le fameux joueur d'intérieur O'Donnell, ancien équipier des Trois-Rivières. Voici le *hic*, qui retardera, quelque peu, l'échange tant désiré, de part et d'autre.



On digère autant avec les jambes qu'avec l'estomac !

C'est un dicton populaire, vieux comme la terre, qu'il faut redire, une dizaine de fois par année, si l'on tient à la bonne santé de nos bonnes gens, à celle même des moins bonnes !...

En résumé, l'importance de l'exercice, pour l'homme et la femme de 40 à 50 ans, est aussi grande que celle du régime. Peut-être même lui est-elle supérieure ? Surtout pour ceux qui passent la moitié de leur vie, au volant d'une automobile.

Périodiquement, l'organisme, engourdi par l'immobilité, éprouve le besoin de mouvement. C'est, à coup sûr — c'est plus fort que nous, il nous faut employer partout des expressions de baseball — un dérivatif meilleur pour la santé que les interminables parties d'échecs, de bridge et de canasta !

Si l'on tient compte des mécanismes profonds du corps humain, du rôle et du volume des masses musculaires qui le meuvent et dont le point atteint, en moyenne, les trois septièmes de son poids — nous tenons cette vérité de l'un de nos amis, savant docteur depuis 30 ans — on peut avancer, sans crainte de se tromper, que nous ne sommes pas faits pour l'inaction.

Aux environs de la cinquantaine, par l'usage du mouvement quotidien, la marche quotidienne, soit de cinq à dix milles par jour, peu à peu le renouvellement du corps se produit. Il se fait une métamorphose, qui est une sorte de rajeunissement. A une exception, cependant : si vous avez dépensé trop d'énergie, dans les clubs de nuit à ingurgiter force libations, qui entraînent aux pires choses... il n'y a plus qu'à faire votre acte de contrition et attendre la venue de la Faucille ! Quiconque traîne les pieds vers la soixantaine peut faire son *mea culpa* et se reprocher les longues oisivetés, qui l'ont conduit à perdre l'élasticité musculaire.

Bref, la longévité est l'apanage de ceux qui remuent. Et l'exercice est le meilleur moyen d'éviter ce que l'on peut appeler l'enlisement progressif, provoqué par l'inaction. Cette dernière phrase n'est pas de notre cru. Elle émane, le plus fidèlement possible, de la bouche du disciple d'Esculape précité qui, par dignité professionnelle, bien à tort, a tenu à ce que nous taisions son nom.

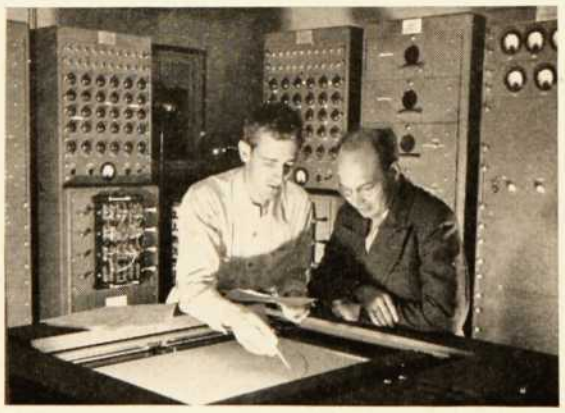
Çà et là pour l'amélioration de nos armes

L'ÉTUDE SCIENTIFIQUE et les EXPÉRIENCES CONJUGUÉES FONT DU BON TRAVAIL

Ces bâtiments d'aspect plutôt rébarbatifs, aux toits arrondis logent les laboratoires de la division de la chimie où l'on fabrique des explosifs et des substances propulsives aux fins expérimentales.

Une séance administrative des 11 conseils de défense est tenue à Valcartier, dans l'auditorium de l'Etablissement de recherches et de perfectionnements sur l'armement.

Les dessinateurs de la Section des plans vérifient la partie métallique en se basant sur le plan fourni par l'atelier. Le perfectionnement d'une arme, depuis la conception jusqu'à l'essai des prototypes relève de cinq sections.



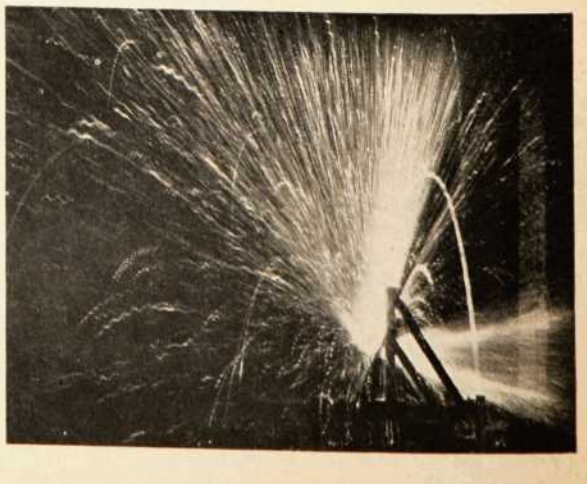
Le cerveau électronique Reeves est l'appareil computateur le plus gros en usage au Canada. Deux techniciens étudient des courbes de balistique déterminées par lui.

Gérard Michaud retire ici une plaque de cordite d'une presse circulaire, dans l'atelier des explosifs. Un extincteur automatique protège l'employé contre toute flamme possible.

Joseph Jacques à gauche, et Lucien Lacoste remplissent à la main des cônes de charge pour obus d'expérimentation de l'usine des explosifs.

La camera ultra-rapide Fastax produit 14,000 clichés à la seconde sur un film de 16mm. Elle sert à enregistrer le mouvement des projectiles pour l'étude des mesures balistiques.

Et voilà le cliché obtenu de nuit par la photographie d'une charge d'explosif franchissant une plaque de blindage à la vitesse de 4,000 pieds à la seconde.
(Photos O.N.F.)



L'INCONNUE DE BIZERTE

[*Suite de la page* 10]

dont l'auteur et le destinataire attendent évidemment quelque chose qui me paraît suspect.

•

Les quatre hommes se regardent et réfléchissent : les ordres venus de Paris télégraphiquement, et confirmés par les commentaires dont l'inspecteur Thierry, est porteur, sont formels.

L'escadre de la Méditerranée, renforcée d'une division de l'escadre du Nord venue de l'Atlantique, et organisée en armée navale, doit, après manoeuvres combinées entre Toulon, Ajaccio, Oran et Alger, venir, les cuirassés *Dunkerque* et *Strasbourg* en tête, mouiller au lac de Bizerte.

Et des dénonciations, dont l'origine semble sérieuse, ont laissé craindre une possibilité d'attentat. Des précautions, même inutiles, valant mieux qu'une imprudence même sans suites fâcheuses, et l'attention de la Sûreté et de l'Etat-Major ayant été attirée sur les allures suspectes, ou à tout le moins très mystérieuses, d'un petit navire aux apparences de cargo qui semble se tenir trop prudemment hors des eaux territoriales, une enquête a été ordonnée. Et cette enquête a tout de suite révélé que, d'une villa située aux environs du cap Guardia, des signaux partent la nuit — ou tout au moins des feux irréguliers dont le but ne s'explique pas. Cette villa est louée depuis dix jours à une personne dont le nom semble étranger et qui reçoit une grosse correspondance.

L'inspecteur Thierry est embarrassé :

— Louer une villa sur la côte ; porter un nom étranger ; recevoir du courrier ; détenir des cartes qui se vendent chez tous les libraires... ce ne sont évidemment ni des crimes, ni des présomptions de crimes... Même je vous dirai que, de cette villa, faire des signaux optiques à un bateau qui peut être le yacht du ou de la locataire de cette villa, ça n'est pas défendu non plus... Seulement, évidemment, c'est drôle... Dites-moi, commandant, il s'appelle comment, votre cargo ?

Le capitaine de corvette Didion tire de sa poche un feuillet :

— Voici exactement le rapport du lieutenant de vaisseau Mérour qui, à bord du sous-marin *Forbin*, surveille ce bateau depuis huit jours : « *J'ai élongé à plusieurs reprises en surface et suivi en plongée, avec surveillance par le périscope, le cargo de 2,000 tonnes signalé par votre ordre de service : ce bâtiment, qui porte à sa poupe le nom* Anitra *et bat pavillon du Nicaragua — trois bandes horizontales dont deux bleues encadrant une blanche — va et vient à des vitesses irrégulières, stoppe sans motif apparent, repart sans cause visible, ne se livre à aucun acte qui paraisse répréhensible, se tient toujours soigneusement en dehors de la limite des trois milles réglementaires sur laquelle s'exercent les droits de police maritime. Le voyant stoppé une journée entière, j'ai, vers* 18 *heures, hier, émergé près de lui et, feignant de la croire en avaries, je lui ai, par signaux du code international, offert secours : par signaux identiques, il m'a répondu : « Besoin de rien. Remerciements. » — J'ai dû m'éloigner. Je continue la surveillance. —*

Signé : Lieutenant de vaisseau Mérour »

Et repliant son papier, le commandant Didion conclut :

— Dès l'instant qu'il n'est pas en avaries et qu'il ne commet aucun délit, aucune raison d'arraisonner ce bateau.

— Même en face de Bizerte ?

— Inspecteur, la frontière est à trois milles marins ; nos pouvoirs en temps de paix s'arrêtent là ; et le mille, chez nous, valant 1,851 m. 85, dès l'instant que cette *Anitra* se trouve à un peu plus de 5.555 m. 55 du dernier caillou émergé du Ras Guardia, je n'y peux plus rien, sous peine d'incident diplomatique avec le Nicaragua.

A ce moment, la porte s'ouvre et un employé paraît : il annonce que, surprise de n'avoir reçu, depuis l'arrivée du paquebot-poste aucune distribution du courrier qu'elle attendait, Mlle Nadine Vogler, qui habite depuis peu la villa *Embarek*, vient demander s'il n'est rien venu à son adresse. Que faut-il répondre ?

Une brève consultation, et l'inspecteur Thierry ordonne de faire attendre sous prétexte que le courrier est en dépouillement presque terminé.

Et l'employé sorti :

— Ce n'est que demi-mensonge ! Ces messieurs vont remettre les enveloppes en état. J'ai les photos, cela suffit. Ne donnons pas l'éveil. Et pendant ce temps, commandant, venez donc avec moi ; je ne serais pas fâché de voir la la tête de la personne. Vous savez comment elle est ?

Le capitaine de corvette hoche la tête :

— Personnellement, non, mais le chaouch indigène qui a été faire l'enquête discrète est revenu en disant : « Oh ! très bien... femme très belle. »

Thierry se met à rire :

— Allons l'interroger.

— Mademoiselle Nadine Vogler ?

— Oui, monsieur. Et je m'étonne un peu qu'il faille tant de délais pour retirer mon courrier.

— On va vous le remettre, mademoiselle. Votre passeport... Inspecteur Thierry.

Le policier parisien a salué. Il ajoute :

— Vous êtes étrangère, n'est-ce pas ?

— Suissesse, oui, monsieur.

Sur le carnet aux feuilles constellées de cachets multicolores et de renvois au milieu desquels il éprouve quelque mal à se reconnaître, Thierry s'est penché :

— Excusez-moi. Je ne saisis pas très bien... Vous êtes née turque, mademoiselle... ou madame ?...

La solliciteuse sourit :

— Madame... et c'est très simple. Je suis née en Macédoine qui, alors, était turque, d'un père allemand qui s'était fait naturaliser ottoman et d'une mère arménienne protégée anglaise. Les affaires de mon père l'ont contraint de passer à Bucarest, où il s'est fait protégé roumain. Il m'a marié à un Egyptien, que nous avons connu au cours d'une traversée en nous rendant en Crète, où ce jeune homme s'installait ; mais il m'a abandonnée le soir même du mariage parce que la Crète devenait grecque et qu'il ne voulait pas être sujet hellénique. Alors, comme, à la paix de la Grande Guerre, mon pays natal était passé à la Serbie, et que mon père ne voulait pas être yougoslave, ni rentrer en Allemagne, j'ai repris mon nom de jeune fille et me suis fait naturaliser suisse, ce que je suis à présent...

L'inspecteur Thierry cligne un instant les paupières comme s'il avait peine à se reconnaître au milieu de ces avatars ; il vérifie les pages du passeport une à une, hoche la tête, et enfin rend le document :

— C'est bien, madame... Cinq minutes, et vous allez avoir votre courrier. J'ai bien l'honneur de vous saluer...

Sur l'avenue, Thierry s'éponge le front et l'officier de marine se met à rire.

[*Lire la suite page* 33]

Mon maître est mon dieu . . .

Vis-à-vis de votre chien, vous faites toujours figure de héros. Un tel amour vaut bien que vous lui assuriez la protection efficace des Produits pour les chiens Sergeant's. Une spécialité pour chaque besoin. Par exemple, les puces ne résistent pas à un bain au savon SKIP FLEA. Et la poudre SKIP-FLEA utilisée régulièrement entre les bains tient les puces à distance. Ces deux produits sont d'une application facile et ne présentent aucun danger . . . il en est de meme pour les produits contre les maux d'oreilles, la vermine, l'irritation de la peau, les tiques ! Tous ont été expérimentés par des vétérinaires et bénéficient de 77 ans d'expérience. **GRATIS** : un manuel complet sur la façon de nourrir, de soigner, de dresser votre chien : Sergeant's Dog Book. Dans toutes les pharmacies ou aux comptoirs pour animaux. Vous pouvez aussi écrire à l'adresse suivante : Sergeant's Dog Medicines, Ltd., Dépt. : W-54, Toronto, Ontario.

Sergeant's PRODUITS POUR LES CHIENS

Rayonnez de Santé et Beauté

Etes-vous déprimée ! Nerveuse ! Sans énergie !

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO « A » qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO « A », votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg., **(pour le Canada seulement)**
Mme CLAIRE LUCE,
Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Tablettes SANO "A"
Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... **Prov**.....

NOTRE FEUILLETON

LA FÉE DES ROSES

par MAURICE VANEL

No 11

"Et moi je n'oublie pas non plus votre amour pour Laurence... et je tiens à vous dire, que, dès aujourd'hui, Laurence est irrévocablement condamnée...

— Condamnée ?... condamnée à mort ? demanda Roger.

Elle ne répondit pas.

Elle se leva, remit son chapeau, et malgré Marigny qui voulait encore la retenir, elle partit.

La pensée pleine encore de la dernière menace faite à Marigny, elle entra au café du Helder et demanda de quoi écrire :

Elle traça à la hâte les quelques lignes suivantes :

« Ma bonne Francesca,

« Merci, merci encore de ta bonne et affectueuse lettre d'hier. D'après les confidences que tu m'as faites, je décide qu'il faut agir le plus vite possible. Il faut nous débarrasser à tout jamais de Laurence, qui pourrait quelque jour t'échapper ou que quelque fou — tel que Marigny — pourrait délivrer. Je compte sur toi pour en finir rapidement.

« J'avais d'abord songé à me rendre à la Roche-Vendeix, afin d'arrêter définitivement, de concert avec toi, le plan le plus sûr et le plus expéditif pour supprimer la prisonnière.

« Mais j'ai réfléchi. Entre nous soit dit, j'ai redouté de me trouver en présence de Mme Dormeuil. J'ai craint les reproches dont elle m'eût accablée. Je préfère te laisser agir seule.

« Je mets dans cette lettre deux billets de mille francs qui te permettront de tout liquider à Vendeix et de quitter l'Auvergne sitôt après la mort de Laurence. Mais j'insiste encore et je te demande de faire en sorte que cette mort ne se fasse pas longtemps attendre. Depuis de longs mois déjà tu aurais dû en finir, de telles lenteurs m'étonnent de ta part.

« A toi, et à bientôt ».

Thérésine ne signa pas sa lettre ; avant tout elle voulait agir avec prudence.

Elle cacheta l'enveloppe, mit l'adresse et se fit donner un timbre par le garçon.

Puis elle sortit du café.

Sur le boulevard, elle se trouva enserrée dans une foule compacte, riant, gesticulant autour de deux chanteurs ambulants.

Fiflot et Rose-des-Neiges.

Les badauds se gaudissaient et reprenaient en choeur les refrains des chansons humoristiques que débitait notre ami Fiflot.

Mais Fiflot, lui, ne riait pas ; ses yeux étaient pleins de larmes.

Rose-des-Neiges, grelottant dans sa mince robe noire, accompagnait au violon le chanteur assombri.

— Tiens, pensa Thérésine, ce sont là les deux pauvres diables qui sont venus l'autre jour chanter dans la cour de l'hôtel de Noirmont. Et malgré elle, ses regards ne peuvent se détacher de Rose-des-Neiges à qui elle trouve une étrange ressemblance avec Laurence.

— Allons, murmura-t-elle, je suis folle vraiment ; je vois Laurence partout... c'est une vision qui me poursuit jusque dans mes rêves.

Et tandis qu'elle poursuit sa promenade, frileusement emmitouflée dans de chaudes fourrures, la mignonne Rose-des-Neiges et son ami Fiflot continuent d'amuser la foule.

Ce jour-là, comme d'habitude, ils sont partis de bonne heure en tournée ; mais, renvoyés des cafés où ils se présentent, ils décident d'aller chanter et jouer sur les boulevards.

D'abord les sergents de ville voulurent les expulser ; mais la foule, heureuse d'entendre Fiflot et Rose-des-Neige, protégea les deux artistes.

Et bientôt des sous tombèrent, nombreux, dans les petites mains tendues de l'enfant.

Quelle joie, alors, de rentrer rue Sainte-Marguerite, dans le modeste logement où, ce jour-là, par exception, le père Goliath avait allumé du feu !...

Quelle joie de se retrouver avant la nuit dans la petite chambre bien close, alors que le vent s'engouffrait dans l'étroite cour de la maison et que de larges gouttes de pluie cinglaient les vitres !...

Fiflot, lui, était dans la jubilation en regardant la mignonne Rose-des-Neiges compter la bonne recette de la journée.

— Tu vois, mon bon Fiflot, dit-elle, il y a là trois francs soixante en gros sous... regarde.

Et dans ses petites mains rougies par le froid la fillette faisait sauter toute cette monnaie.

— Le père Goliath a été compatissant envers nous aujourd'hui, fit Fiflot ; grâce à lui, nous avons trouvé le poêle allumé... ne penses-tu pas, ma petite, que nous ferions bien de témoigner au brave homme notre reconnaissance en l'invitant à souper ?

— Oh ! si, mon bon Fiflot.

Tous deux étaient heureux... Grâce à la recette du jour, l'existence du lendemain était assurée ; grâce à elle aussi, les pauvres miséreux pouvaient s'offrir, ce soir-là, une petite noce.

Le festin serait bien simple pourtant : il se composerait uniquement d'une soupe à l'oignon et de châtaignes, le tout arrosé d'un litre de vin.

Rose-des-Neiges prépara vite le couvert, et lorsque la soupe fut prête à être versée dans la soupière de faïence brune, elle descendit à la hâte acheter les châtaignes et le vin.

Puis, triomphante, ses provisions sous le bras, elle entra dans la loge du père Goliath.

— Je viens vous chercher, dit-elle au vieux concierge. Mon ami Fiflot vous attend... Nous allons souper ensemble.

Tout heureux de cette bonne aubaine, le père Goliath laissa tomber de contentement une botte qu'il était en train de ressemeler.

— C'est pour de bon ? Fiflot m'invite ? demanda-t-il.

— Oui, père Goliath. Venez vite, fermez votre loge. Le poêle ronfle, là-haut..

Elle ajouta :

— Il fait si bon, ce soir, dans notre petit logement ! Quelle bonne soirée nous allons passer tous trois !

Goliath ne se le fit pas dire deux fois.

Il ferma la porte de sa loge et suivit l'enfant.

Bientôt tous deux pénétrèrent dans le modeste logement du chanteur ambulant.

— Allons, à table ! fit Fiflot en refermant la porte sur Goliath et Rose-des-Neiges.

Et riant gaiement, il ajouta :

— Je ne vous offre pas mon bras, papa Goliath ; mais si vous voulez offrir le vôtre à ma petite Rosinette, je ne m'y oppose pas. Bien que nous soyons entre amis, nous allons faire comme dans le grand monde ; qu'en dites-vous ?

Joyeusement, on se mit à table.

La soupe à l'oignon fut trouvée excellente ; les châtaignes succulentes... et le vin encore meilleur.

Une heure après tous trois chantaient à tue-tête.

— Tout ça, c'est tout de même des blagues, dit Goliath, et vos chansons ne vous mèneront pas à grand-chose.

« Certes, je reconnais que Fiflot s'est fait une petite réputation et je sais que tout le monde connaît l'Homme-Bob dans les faubourgs.

« Mais bien souvent la réputation ne remplit pas les poches... et m'est avis que vous auriez mieux fait tous deux d'essayer d'un autre métier.

— Bien souvent j'ai cherché un emploi quelconque, répondit Fiflot, mais j'ai toujours subi des rebuffades... la fillette pourrait vous en dire long à ce sujet.

— Possible. Mais la fillette, qui est si jeune encore, pourrait apprendre un état.

— Quel état, voyons ?

— Elle n'aurait que l'embarras du choix : elle pourrait être couturière, modiste, blanchisseuse... est-ce que je sais, moi... les états ne manquent pas.

— Nous avons souvent songé à ce que vous dites là, fit Rose-des-Neiges très grave... mais...

— Oui, papa Goliath, et un mais qui a son importance. Vous n'êtes pas sans connaître notre misère, n'est-il pas vrai ? Vous n'êtes pas sans savoir que nous sommes dans la nécessité absolue de gagner journellement notre pain.

« Or, si je vais en apprentissage, je ne gagnerai plus rien, moi.

— Et alors ?

— Alors ce pauvre Fiflot aurait une charge bien lourde à supporter. Puis il lui faudrait aller en tournée tout seul... et la solitude, quand on a le coeur gros, est une bien mauvaise conseillère.

— Que craindrais-tu, Rosinette ?

— Un tas de choses ! Ne me disais-tu pas, l'autre jour, que, si tu étais seul, tu ferais un plongeon dans la Seine.

Fiflot ne répondit pas.

— Aussi, j'aime mieux sortir avec toi, reprit Rose-des-Neiges en enveloppant son camarade d'infortune d'un regard chargé de tendresse. Quand on est deux, vois-tu, la vie est moins lourde à supporter et les détresses sont moins poignantes.

— Mais ce n'est pas une situation cela, ma pauvre mignonne.

— Bah ! le bon Dieu ne m'abandonnera pas !...

« Faut bien prendre la vie comme elle vient, papa Goliath.

Seul Fiflot ne riait pas.

Les coudes appuyés sur la table, il restait rêveur, regardant attentivement la fillette.

Comme elle était jolie déjà !

Elle grandirait, deviendrait une belle jeune fille... et alors que de dangers surgiraient sur ses pas !...

Puis, s'il venait à mourir !...

L'enfant resterait seule, n'ayant pour tout gagne-pain que son violon...

Et que ne se permet-on pas avec une musicienne ambulante ?

Ce soir-là, après le départ de Goliath, Fiflot rentra tout rêveur dans sa chambre, tandis que Rose-des-Neiges, agenouillée devant son petit lit, s'abîmait dans une profonde prière.

Elle pria plus longtemps que d'habitude. La tristesse de Fiflot l'avait gagnée... et pour la première fois de sa vie elle se sentait envahie par une crainte soudaine.

L'avenir lui paraissait sombre.

Que deviendrait-elle plus tard ?

Elle se coucha, mais ne s'endormit que très tard.

Quand elle se réveilla, elle avait oublié toute la conversation de Goliath, oublié toutes ses angoisses.

En entendant chanter, dans la cage placée près de la fenêtre, le chardonneret qu'elle aimait, toute ses craintes s'évanouirent.

Et quand Fiflot parut dans la chambrette de l'enfant, il la trouva souriante et déjà prête à partir pour Bicêtre où, ainsi qu'ils l'avaient décidé, tous deux devaient se rendre pour voir Cécilia.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le comte Roger de Marigny étrangle son beau-père, le général de Trébons, et Bosko se laisse condamner à la prison.
Michel Dormeuil et Laurence de Noirmont s'épousent et ont bientôt une fille appelée Bluette alias Rose-des-Neiges. Quant au marquis Frédéric de Noirmont, frère de Laurence, il marie Thérésine Dormeuil, nièce de Michel. Celui-ci meurt bientôt laissant presque toute sa fortune à sa femme, Laurence. Alors, Thérésine, qui convoite cet argent, fait enlever la fillette de Laurence avec ordre de la supprimer. Mais Francesca, l'instrument du crime, n'obéit pas aux ordres, et abandonne plutôt la petite Bluette qui est recueillie et adoptée par la vieille Cécilia et son fils, Bosko.

Commencé dans l'édition du 13 juin 1953.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

XIV

Il était une heure quand l'homme et l'enfant arrivèrent à Bicêtre.

— Ah ! vous venez voir Cécilia ? demanda le gardien en serrant la main de Fiflot ; je vais vous conduire tout de suite auprès d'elle.

Puis, il ajouta :

— Peut-être ignorez-vous qu'elle est à l'infirmerie...

Fiflot tressaillit.

— Serait-elle alitée ?

— Elle est très malade. Je crois bien que c'est la dernière visite qu'elle pourra recevoir.

Tous trois traversèrent une vaste cour, puis s'arrêtèrent devant un grand bâtiment.

— C'est là, au rez-de-chaussée, dit le gardien en désignant de la main une porte vitrée.

Et le gardien ajouta :

— Vous trouverez la pauvre vieille bien changée et bien maigrie. Depuis votre dernière visite, elle a fortement décliné. Mais malgré tout elle a conservé une grande lucidité d'esprit, et hier encore elle raisonnait comme vous et moi.

Fiflot et Rose-des-Neiges pénétrèrent dans une salle très longue éclairée par des vasistas prenant jour sur une cour intérieure.

Le long des murs blanchis à la chaux, des lits de fer alignés presque côte à côte se détachaient de l'ombre adoucie de la salle.

Du regard, Fiflot et l'enfant cherchaient parmi tous ces visages hâves et décharnés la figure de Cécilia.

— La voici ! dit Rose-des-Neiges en s'élançant près de la couchette où la montagnarde, les pupilles dilatées par la fièvre, les attendait.

De loin, Cécilia avait vu et reconnu ses amis, les seuls qui se fussent souvenus d'elle, les seuls qui vinssent parfois la visiter.

Il n'y avait dans la salle que des fous considérés comme inoffensifs. Depuis quelques mois, Cécilia était classée dans cette catégorie d'inconscients résignés.

— C'est moi, ma pauvre maman ! dit Rose-des-Neiges en déposant sur le lit de la malade des oranges apportées pour elle. C'est moi, c'est ta petite Rose-des-Neiges !

« L'ami Fiflot m'a accompagnée... nous resterons avec toi jusqu'à quatre heures.

— Je voudrais que vous restiez toujours, dit Cécilia d'une voix creuse... toujours, toujours...

De ses longues mains décharnées, aux veines bleues, elle saisit celles de la fillette et les serra longuement.

— J'avais peur de ne plus vous revoir, dit-elle d'une voix douce comme un soupir.

« Il y a quelques jours, je suis tombée... quand on m'a relevée, je ne pouvais plus remuer les jambes.

« Alors, on m'a portée ici... et depuis j'y suis restée.

« Et il m'a semblé, reprit-elle en fermant les yeux, que ma tête éclatait... qu'un voile épais se déchirait.

« Et aussitôt j'ai revu Bosko, mon pauvre petit Bosko de Castelvieil !... puis je l'ai revue aussi, ma mignonne Rose-des-Neiges...

« Oh ! que de choses dans ma pauvre tête ! Que de souvenirs lointains revenaient gonfler mon coeur ulcéré !... Que de larmes j'ai versées en me rappelant la prison où, pour la dernière fois, j'ai serré mon enfant dans mes bras !

« Oh ! ces souvenirs !...

— Cécilia, avant de mourir, aurait-elle donc retrouvé la raison ? murmura Fiflot.

Assise sur son lit, les mains enfoncées dans sa lourde chevelure blanche, Cécilia pleurait... pleurait à sanglots.

Des cris véritables sortaient de sa gorge enfiévrée.

— Coupable ! dit-elle en laissant retomber ses mains sur les draps du lit.. coupable ! assassin ! lui ! mon enfant ! est-ce possible, cela ?

Et se tournant vers Rose-des-Neiges qui, elle aussi, pleurait, la montagnarde ajouta :

— Quand je ne serai plus là pour défendre Bosko, quand tu resteras seule à l'aimer et à le consoler — si jamais il revient — dis-lui, Rose-des-Neiges, que je ne l'ai pas cru coupable ! dis-lui que Cécilia n'a pu enfanter un criminel ; dis-lui qu'il m'a menti... et que je lui pardonne.

Rose-des-Neiges demeurait accablée.

— Dis-lui aussi, reprit Cécilia en laissant retomber sa tête sur l'oreiller, dis-lui que je hais toujours les Marigny... père, mère, fils...

— Oh ! maman ! fit Rose-des-Neiges défaillante ; maman, il faut pardonner à Mme de Marigny, il faut pardonner à Paulot...

— Jamais !

Alors, près du lit, Rose-des-Neiges tomba à genoux, et saisissant la main de la vieille femme, elle la porta à ses lèvres.

— Mère, dit-elle, ne maudis pas la comtesse de Marigny ! ne maudis pas Paulot ! Rappelle-toi, mère, que Paulot est mon ami d'enfance ; rappelle-toi que nous nous aimions tous deux, que la pensée de l'un était la pensée de l'autre...

« Puis, mère, Paulot et la comtesse sont si malheureux, si tu savais !...

— Malheureux ! Ah ! ils souffrent, eux aussi ! murmura Cécilia à voix basse. C'est donc enfin la justice de Dieu qui triomphe !

— Mère, ils sont presque aussi misérables que nous !

« Trébons a été vendu ; et, du jour au lendemain, Mme de Marigny et son fils se sont trouvés sans asile et sans fortune. Ils ont dû quitter la vieille demeure de leurs ancêtres...

— Que m'importe ? Que me font, à moi, les larmes de ces gens-là ? Ce sont des misérables ! Se sont-ils émus quand Bosko a été condamné ?... Ils l'ont laissé partir au bagne sans un regret, sans une larme !

— Oh ! comme tu les hais ! et comme tu es injuste à leur égard ! s'écria Rose-des-Neiges.

— Oui, je les hais ! et je suis heureuse de penser que leurs souffrances ne sont pas finies : le père — le comte de Marigny — les couvrira de toutes les hontes. Oh ! alors, Bosko sera vengé !

« Depuis si longtemps je l'attends, cette heure de vengeance !

« Le ciel, dans sa justice, frappera l'héritier d'une race exécrée...

— Paulot ! s'écria l'enfant, les yeux noyés de larmes.

Toujours la même idée fixe hante l'esprit de la pauvre Cécilia.

Mais, au moment de mourir, alors qu'elle peut dire à Rose-des-Neiges qu'elle n'est qu'une enfant trouvée... cette pensée ne lui vient pas.

Et lui fût-elle même venue qu'elle l'eût encore repoussée.

La malheureuse n'a au coeur que deux amours : Bosko et Rose-des-Neiges... Son affection est aussi profonde pour l'un que pour l'autre.

L'infirmière vint auprès de la couchette de Cécilia.

— Il faut vous en aller, dit-elle à Fiflot, et adresser à votre vieille amie un dernier adieu... Hélas ! vous ne la reverrez certainement plus vivante.

Il y eut alors entre ces trois êtres un échange de regards désolés et chargés de détresse.

Puis Fiflot serra la main de la malade.

Rose-des-Neiges, secouée de sanglots, embrassa pieusement la vieille montagnarde.

Sous cette caresse, Cécilia ferma les yeux.

Quand elle les rouvrit elle était seule... seule avec les autres malades dont elle entendait, près d'elle, les plaintes douces.

Elle étendit les bras comme pour ressaisir la vision disparue... puis, très lasse, elle les laissa retomber sur sa couche.

— C'est fini ! dit-elle... je ne les reverrai plus !

Elle disait vrai.

Deux jours après, elle s'éteignait très doucement.

— Bosko !... Rose-des-Neiges !..

On eût dit que sa pauvre âme voulait les emporter tous deux avec elle vers le bon Dieu...

XV

En recevant la lettre de Thérésine, Francesca fut prise d'une froide épouvante.

Les ordres que donnait la marquise de Noirmont étaient précis et formels... la condamnation à mort de Laurence était irrévocable.

Bien des fois, pendant la journée, l'Espagnole lut et relut la lettre de Thérésine... et son coeur trembla.

Le moment était donc arrivé de tenir ses promesses, d'en finir avec cette malheureuse Dame aux bluets, toujours si belle, toujours si douce et si résignée... Mais quel genre de mort choisir ?

Francesca avait toujours espéré que la solitude, l'ennui auraient peu à peu raison de cette rayonnante nature... mais cet espoir était déçu.

Laurence, soutenue par son courage et par une énergie peu commune, soutenue aussi par la constante pensée de revoir Boris et sa chère petite fille, se portait à merveille.

Et terrifiée par les dernières lettres de Thérésine, fixant à un mois au plus tard la mort de Laurence, Francesca se sent envahie par une terreur qu'elle ne peut maîtriser.

Il fallait cependant obéir aux ordres de la marquise.

Chaque jour, ainsi que nous le savons, l'ancien maître de Murat-le-Quaire — le propriétaire de la maison maudite — venait apporter des provisions à Francesca.

Ce matin-là il ne vint pas.

Le lendemain aussi il fut invisible.

Ce ne fut que le troisième jour seulement que l'Espagnole l'aperçut enfin se dirigeant de son côté. Pendant les trois jours d'absence de cet homme, Francesca et Laurence durent subir de nombreuses privations.

Mais Laurence, toujours si résignée et si calme, ne se plaignit point.

Elles vécurent du lait d'une chèvre dont Francesca avait, depuis quelques mois, fait l'acquisition.

— Ah ! enfin vous voilà ! fit Francesca en accourant au-devant du montagnard.

Le vieillard se soutenait à peine ; ses yeux, entourés d'un cercle bleuâtre brillaient étrangement ; son visage avait pris une pâleur de cire.

— J'ai manqué mourir, dit-il en s'asseyant devant l'âtre où Francesca venait de jeter un fagot de bois ; j'ai bien cru, madame, que je ne vous reverrais plus.

— Que vous est-il donc arrivé ?

— J'ai mangé de mauvais champignons ! Il est si facile de se tromper, voyez-vous, qu'on se trouve pincé au moment où on s'y attend le moins.

Rêveuse, Francesca écoutait le vieillard.

Elle demanda :

— Alors il y a dans cette vallée quantité de champignons vénéneux.

— Hélas ! oui, ma bonne dame.

— Pourriez-vous me les indiquer, afin que je ne commette pas la même imprudence que vous ?

Les Mots qui ont fait Fortune

INSTRUISEZ-VOUS EN FAMILLE

Il y en a que vous employez tous les jours. D'où viennent-ils ?

Mon siège est fait.

L'abbé Vertot (1655-1735) *était l'auteur d'un récit du siège de Rhodes par Soliman II qui se trouve dans « L'Histoire des Chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem ». On raconte qu'il compléta son travail avant d'avoir reçu tous les documents historiques nécessaires. Quand ils arrivèrent il déclara tout simplement : « J'en suis fâché, mais mon siège est fait ». Cette expression qui signifie aujourd'hui : « N'insistez pas, ma décision est prise » a été retenue car elle démontre bien avec quelle négligence travaillaient en un temps les historiens.*

Il n'y a point de héros pour son valet de chambre.

Ce mot est de Mme Cornuel, une précieuse du XVIIe siècle. Elle avait un salon rival de celui de Mme de Rambouillet. Elle a été souvent citée pour son esprit par les auteurs anecdotiers de l'époque.

Vous m'en direz tant.

Cette phrase appartient très certainement à Marie Leczinska, épouse de Louis XV mais les circonstances dans lesquelles elle aurait été dite prêtent à confusion. Aurait-elle eu ce mot pour faire arrêter une histoire scabreuse qu'on voulait lui conter ? Serait-ce un abbé à qui elle a proposé une fortune pour le tenter qui l'aurait prononcé ? On ne le sait au juste.

Il a travaillé pour le roi de Prusse.

Refrain d'une chanson chantée à Paris pour ridiculiser le maréchal Soubise battu par le roi Frédéric II de Prusse à Rossbach (1757).

— Mais certainement, madame Francesca ; je ne demande pas mieux que de vous être utile.

— Alors, tout à l'heure, si vous le voulez bien, vous me montrerez ses mauvais champignons-là.

Le montagnard, très heureux de rendre service à sa locataire, conduisit Francesca dans la vallée.

Parmi les chemins envahis par les bruyères, il lui montra les champignons de la famille des agaricacées.

— Tenez, dit-il, voici l'amanite citrine, qui est souvent confondue avec le psalliote des champs que nous appelons, chez nous, la boule-de-neige.

« Ces champignons sont très abondants en ce moment ; les pluies les ont fait surgir de tous côtés ; ce sont eux qui m'ont empoisonné.

« Examinez-les bien, madame, et constatez qu'ils ressemblent étonnamment à la boule-de-neige et qu'il est très facile de les confondre...

— Merci ; le renseignement me sera utile, fit Francesca d'une voix sourde. Avant de manger des champignons, je prendrai mes précautions.

L'homme partit.

Francesca fit une ample provision de champignons ; elle mêla les mauvais aux bons... puis elle rentra à la maison maudite.

Elle pensait :

— Laurence adore les champignons : je lui en servirai un plat de ma façon, son affaire sera claire et ma tâche finie.

Pendant toute la journée l'Espagnole évita de voir la Dame aux bluets ; vers le soir seulement elle se décida à pénétrer dans la chambre de la prisonnière.

Laurence avait lu, et écrit toute la journée.

Depuis qu'elle était enfermée dans cette maison, elle relatait, jour par jour, ses confidences intimes, conversant avec les êtres chers qu'elle pleurait toujours.

Elle trouvait ainsi à occuper son esprit... et les journées lui paraissaient moins longues.

Puis elle s'était astreinte à travailler, raccommodait le peu de vêtements qu'elle avait ; même lavait son linge.

La grande dame que nous avons connue ne dédaignait point ces travaux humbles et savait se plier à toutes les exigences de sa vie nouvelle.

Elle se couchait de bonne heure, après avoir longuement prié.

Des années s'étaient écoulées sans apporter aucun changement à cette douloureuse situation.

Pendant toute cette journée-là, Laurence fut seule. Vers le soir seulement, ainsi que nous l'avons dit, Francesca entra dans la chambre de la Dame aux bluets.

— Tout à l'heure, je vous apporterai votre dîner, fit l'Espagnole. Et comme nous avons fait maigre chère ces jours derniers, le souper sera meilleur. J'ai fait cuire des champignons excellents... et je me réjouis d'avance d'en manger.

Puis elle ajouta :

— Vous les aimez, n'est-ce pas ?

— Oh ! moi, que m'importe, j'aime tout, fit Laurence d'un ton plein de simplicité.

Francesca poussa la table près du feu, dressa le couvert, puis dit tranquillement :

— Dans un petit moment, je vous servirai, et je vous apporterai un peu de bois — car il fait vraiment un froid terrible dans ces montagnes.

En effet, le vent sifflait avec rage, battant violemment les volets clos.

Au loin, le hurlement des loups et les plaintes lugubres des chouettes se faisaient entendre.

Francesca, impressionnée, murmura :

— On perçoit les cris des chouettes ! c'est un signe de mort certaine !

Elle prépara les champignons, les arrosa d'huile, les saupoudra de mie de pain, puis les mit dans un plat et les porta à Laurence.

Mais ce plat tremblait dans les mains de Francesca, tremblait tellement fort que l'Espagnole faillit le laisser tomber.

Elle déposa le plat sur la table et dit à la Dame aux bluets, en lui désignant les champignons :

— Goûtez ; je vous assure qu'ils sont bons.

Laurence étendit la main vers le mets qui devait lui donner la mort.

Elle allait porter à sa bouche les champignons vénéneux, quand, subitement, Francesca poussa un cri :

— Ne mangez pas ! dit-elle ; ne mangez pas !...

Laurence s'était levée.

— Madame, demanda-t-elle, la voix tremblante, le regard inquiet, pourquoi ne voulez-vous pas que je touche à ce plat ? dites, pourquoi ?

— Que puis-je vous dire, moi ?... Je ne sais trop, vraiment, ce qui vient de me passer par la tête.

— Le remords !... la conscience !... murmura la Dame aux bluets accablée. Ah ! madame ! que vous ai-je donc fait pour que vous attentiez ainsi à ma vie ?

« Je tiens si peu de place auprès de vous, cependant, et je suis si malheureuse ! Trouvez-vous donc, madame, que je vive trop longtemps ? L'ordre de me faire mourir vous a peut-être été donné par Thérésine ; mais vous, meilleure que ma belle-soeur, vous avez hésité au dernier moment... Vous avez eu pitié.

Elle parlait encore que Francesca n'était plus là.

Enfermée dans sa chambre, l'Espagnole s'était abattue sur son lit.

Elle songeait.

Pourquoi avait-elle manqué de courage ? Au moment de recouvrer sa liberté, au moment d'achever la tâche pénible qu'elle avait acceptée, au moment de frapper le coup décisif... elle avait hésité, des scrupules s'étaient élevés en son âme !

C'était à recommencer.

Que dirait la marquise de Noirmont ?

Puis, maintenant mise sur ses gardes, Laurence se méfierait.

La partie était perdue ; Francesca renonçait à l'engager à nouveau.

Et, le soir même, elle écrivit à Thérésine ces lignes suivantes :

« Madame,

« J'ai failli, aujourd'hui, vous obéir ; j'ai failli devenir criminelle. Mais, au moment d'agir, une terreur que je n'ai pu surmonter s'est emparée de tout mon être. A l'avenir, ne comptez plus sur moi pous accomplir ce que vous avez résolu... Cette tâche est au-dessus de mes forces.

« Francesca ».

Elle cacheta la lettre et la mit à la poste le lendemain.

En lisant ces lignes, Thérésine se sentit prise d'une sourde colère.

Aussitôt elle décida de se rendre à Vendeix.

Mais, avant d'entreprendre ce voyage, il lui fallait attendre que Frédéric, — mandé depuis quelques jours au Grau-du-Roi pour le règlement d'affaires urgentes — eût quitté Paris, emmenant avec lui Marcel.

Cette attente ne fut pas de longue durée.

La semaine suivante, en effet, le marquis de Noirmont et son fils partirent pour le Midi.

Thérésine resta seule à l'hôtel avec les domestiques.

Le jour même, elle se rendit chez Marigny et lui fit part de la détermination qu'elle avait prise de se rendre en Auvergne.

— Arrangez-vous comme vous l'entendrez, ma chère, et faites ce que bon vous semblera ; je m'en lave les mains. Depuis longtemps, ma vie est liée à la vôtre... ce que vous ferez sera bien fait.

— Enfin ! murmura la marquise, je vous retrouve tel que je vous ai toujours rêvé. Soutenue par un homme tel que vous, je peux entreprendre de grandes choses.

Elle ajouta :

— Demain, je serai à la Roche-Vendeix, demain je verrai la femme que vous aimez.

— Que j'ai aimée, mais que je n'aime plus, répondit froidement le comte de Marigny.

— Vous ne l'aimez pas ?

— Maintenant je la hais !

— Bien vrai ?

— Je vous jure que je dis la vérité.

« Je la hais aussi profondément que je l'ai désirée.

— De sorte qu'il vous est indifférent qu'il lui arrive quoi que ce soit ?

— Je vous donne carte blanche.

— Et si elle meurt ?

— Que m'importe !

— Enfin, s'écria-t-elle, vous voilà donc de mon avis ? Vous comprenez, comme moi, qu'il nous faut conquérir la fortune et que ce n'est pas avec l'argent pris à l'hôtel Dormeuil que nous pourrions faire longtemps bonne figure...

« Quant à moi, je ne vous cache pas que je m'endette un peu tous les jours. J'ai dû payer des dettes criardes, j'ai dû apaiser nombre de créanciers menaçants.

« Aussi pour continuer le même genre de vie, me trouverai-je bientôt dans la nécessité de contracter de nouveaux emprunts.

« Vous voyez, mon cher ami, que ma situation est loin d'être brillante. Et quand je pense à la quiétude de mon pauvre mari, à la niaiserie de cet infirme qui se figure que nos seules ressources nous permettent de soutenir un train de maison aussi coûteux, je ne peux m'empêcher de hausser les épaules et de prendre en pitié le marquis de Noirmont.

Elle parlait avec un cynisme effrayant.

Marigny, émerveillé, la contemplait en souriant.

Il pensait :

— Elle est belle toujours et jeune encore ; son astuce me stupéfie. Avec cela on va loin...

« Pour se procurer le bien-être qu'elle a toujours ambitionné, cette femme est capable de toutes les audaces... D'ailleurs, la séquestration de la Dame aux bluets en est une preuve convaincante.

Alors, prenant les petites mains de Thérésine, il les porta à ses lèvres.

— Conduisez-moi où bon vous semblera, ma belle marquise... Désormais je suis votre esclave.

— A la vie, à la mort ? demanda Thérésine en offrant aux lèvres de Marigny son magnifique visage.

— Oui ! à la vie, à la mort...

— Et vous ne me reparlerez plus jamais de Laurence ?

— Jamais...

— Vous le jurez ?

— Je le jure.

— C'est bien, dit-elle ; je crois en votre parole.

Et, s'échappant des bras de Roger, elle s'enfuit.

Roger ouvrit la fenêtre et, pendant quelques instants, suivit du regard, jusqu'au coin du boulevard où elle disparut, la silhouette de la marquise.

Alors il referma la croisée et se promena de long en large dans le fumoir.

Le cynisme de Thérésine l'effrayait. Mais malgré tout, il admirait son audacieuse complice. Il se sentait dominé par cette nature énergique, capable des plus grands forfaits.

Décidément, en se faisant aimer d'une telle femme, il avait fait une bonne affaire.

Et il se prit à songer aux joies que leur réservait l'avenir, il se prit à rêver à l'existence de luxe qui bientôt serait la leur.

Dès que l'héritage de Laurence serait liquidé, ils fuiraient la France et s'en iraient loin, très loin, recommencer une vie nouvelle.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

3	7	4	2	5	4	6	3	8	5	2	7	6	3	8	4
B	L	V	V	U	O	U	E	S	N	O	A	N	A	O	U
4	8	3	7	5	2	6	4	8	3	7	5	2	8	4	5
S	Y	U	V	E	U	E	A	E	C	I	B	S	Z	I	O
8	4	7	3	5	4	6	2	8	5	4	7	3	6	8	5
M	M	E	O	N	E	B	R	O	N	Z	V	U	O	I	E
4	8	2	7	4	5	3	6	8	4	7	2	6	5	3	8
V	N	E	O	O	N	P	N	S	T	U	U	N	O	D	S
4	7	3	6	5	2	8	4	3	6	5	7	2	8	4	6
R	S	A	E	U	S	E	E	R	N	V	C	S	V	T	O
4	7	2	6	4	5	3	8	4	6	2	7	5	3	6	7
R	O	I	U	A	E	G	E	V	V	R	M	L	E	E	B
4	7	3	6	5	2	8	4	6	3	7	5	8	2	6	4
A	L	N	L	L	E	R	I	L	T	E	E	E	Z	E	L

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Puis, lorsque quelques années se seraient écoulées, ils pourraient revenir à Paris, où ils éclabousseraient de leur luxe tout le monde élégant.

Mais pour toucher à ce but si désiré, il fallait à tout jamais se débarrasser de Laurence ; il fallait supprimer cette épée de Damoclès qui pouvait, un jour ou l'autre, tomber sur leurs têtes et anéantir leurs infâmes projets.

Décidément Thérésine était une forte femme il n'avait qu'à se laisser guider par elle.

XVI

Le soir même Thérésine, voulant profiter sans plus tarder du départ de Frédéric et de Marcel, prit le train pour l'Auvergne.

Elle avait jugé à propos de ne pas informer Francesca de son voyage.

Arrivée à Murat-le-Quaire, elle descendit à la Bourboule et se fit indiquer par des paysans la maison maudite de Vendeix.

Alors, résolument, à la grande stupéfaction des habitants de la contrée, elle se rendit dans la vallée. De loin, Francesca la vit s'avancer.

L'Espagnole, surprise et inquiète de voir un être humain s'aventurer dans ce coin si redouté, cherchait à distinguer les traits de la voyageuse qui se moquait aussi ouvertement des racontars plus ou moins fantastiques du village, qui bravait avec tant de désinvolture l'opinion publique.

Tout à coup, elle pousse un cri sauvage, un cri de détresse.

— C'est elle !... C'est elle !... C'est Thérésine ! dit-elle en prenant à grosses poignées ses lourds cheveux blancs. Que vient-elle faire ici... sinon m'abreuver de reproches ?

Elle rentre précipitamment dans la maison et s'assure que la chambre de Laurence est bien fermée ; puis, résolue, elle sort dans l'enclos et s'élance à la rencontre de l'inconnue.

— Thérésine !... Thérésine !...

— Francesca !

L'Espagnole ouvre les bras... mais la marquise, immobile, insensible à cette avance, enveloppe sa nourrice d'un regard mauvais.

Terrifiée par cet accueil glacial, Francesca recule de quelques pas.

— Vous !... ici !... à Vendeix ! dit-elle d'une voix tremblante. Oh ! j'étais loin de m'attendre à votre visite...

— Ma démarche te surprend ?

— Certes oui. — Aurais-je jamais pensé que, oubliant toute prudence, vous oseriez me relancer jusque dans cet endroit perdu et inhabité !

— Il le fallait bien.

Et étendant la main vers la maison maudite, Thérésine demanda :

— Alors, elle est là ?

— Oui.

— Vivante ?

— Vivante.

— Tout ce que tu m'as écrit est donc vrai ? Tu n'as donc pas eu le courage de tenir jusqu'au bout la promesse que tu m'as faite ?...

— Oui, j'ai manqué de courage.

— Oh ! tu m'as menti, toujours, fit Thérésine d'un ton acerbe ; toujours tu m'as trahie !... Tu as laissé échapper l'enfant... et tu n'oses frapper la mère.

« Aurais-je donc décidé de la sauver ?

« Mais rappelle-toi que tu n'es pas libre d'agir à ta guise...

« Rappelle-toi aussi que tu m'avais promis de me débarrasser de la fillette de Laurence... et que je n'ai jamais pu savoir au juste ce qu'était devenue cette petite.

— Je vous ai dit et je vous répète qu'elle est morte ! murmura Francesca, la voix tremblante.

— Tu mens ! Je sais que tu mens ! Quant à la mère, qui depuis longtemps déjà aurait dû disparaître à tout jamais elle se porte aussi bien que toi et moi...

Elle ajouta, railleuse :

— Vous me paraissez même faire bon ménage ensemble.

— Ne me demandez plus de la faire mourir, dit Francesca haletante. J'ai essayé l'autre jour d'obéir à vos ordres... mais je n'ai pas eu le courage de poursuivre jusqu'au bout l'oeuvre commencée...

— Comme tu es lâche ! fit Thérésine en enveloppant Francesca d'un regard haineux, comme tu es petite et combien je te méprise !...

— Que m'importent vos injures ! répondit l'Espagnole en relevant la tête. Je consens à être toujours la gardienne vigilante de votre prisonnière... Mais je ne commettrai pas de crime.

« Attendez : lorsque le délai légal sera expiré, vous pourrez revendiquer l'héritage des Dormeuil ; mais je ne veux pas tuer Laurence.

Toutes deux parlaient haut — car personne ne pouvait les entendre.

Mais dans la maison maudite, masquée par le grillage d'une fenêtre, une femme se tient, immobile, les yeux brillants.

Elle regarde s'avancer Francesca et l'inconnue. Cette femme, c'est Laurence.

Le coeur de la Dame aux bluets bat à coups précipités ; ses mains se cramponnent aux barreaux de fer, car elle se sent défaillir.

La malheureuse reste là, la sueur au front, les yeux dilatés par une froide épouvante.

Mme Dormeuil reconnaît Thérésine.

Que vient faire la marquise dans la vallée, sinon y apporter encore le malheur ?

Les yeux de la Dame aux bluets ne peuvent se détacher de Thérésine, de Thérésine qui s'avance lentement, le regard hautain, vers la maison maudite.

— Elle est belle encore, belle toujours ! comme Frédéric doit souffrir !...

Burroughs Sensimatic

LES MACHINES À COMPTABILITÉ

réalisent d'importantes épargnes pour ces grandes maisons canadiennes

LA BANQUE DE TORONTO trouve que la Burroughs Sensimatic épargne du temps, aux points de vue mécanique et personnel, pour les entrées des comptes courants et d'épargne. Le fonctionnement plus silencieux est apprécié du personnel et des clients. La Banque de Toronto est tellement satisfaite des premiers modèles qu'elle fait un plus grand usage de cette machine.

LA T. H. ESTABROOKS CO., LIMITED, dit: "Nous sommes étonnés du fonctionnement facile et rapide de nos Sensimatics. Elles se sont révélées les plus satisfaisantes et nous sommes fiers de notre placement. Nous recommandons fortement la Burroughs Sensimatic à quiconque veut la rapidité, la souplesse, la précision et la facilité dans une machine à comptabilité."

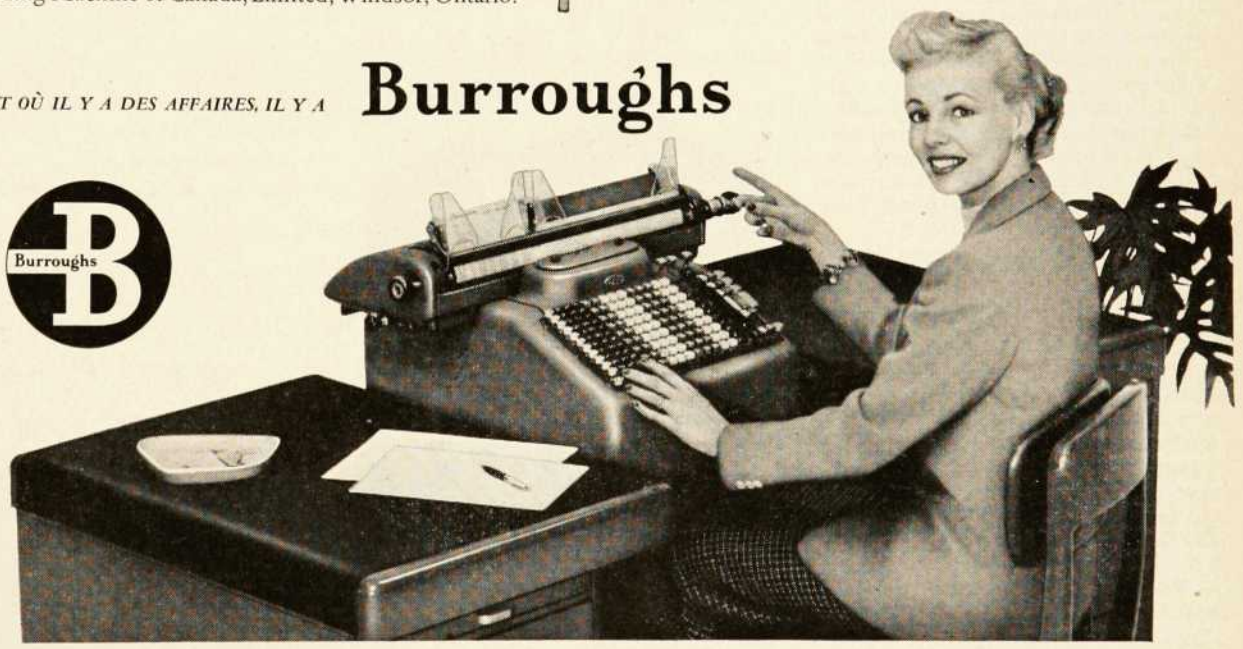
LA CANADA CEMENT COMPANY, LIMITED, a grandement bénéficié de la rapidité et du fonctionnement facile des Sensimatics pour les effets à percevoir.

AYERST, McKENNA & HARRISON LIMITED, fabricants nationaux de produits pharmaceutiques, rapportent que les Sensimatic ont fait preuve de rapidité et de souplesse d'adaptation dans les opérations de grand livre et d'états de comptes.

Les entreprises, grandes et petites, dans tout le Canada trouvent que les Burroughs Sensimatic sont le moyen sûr de réduire les frais de comptabilité. Adaptables à une grande variété d'opérations de comptabilité, les machines à comptabilité Burroughs Sensimatic accroissent la vitesse et la précision. Et la simplicité de la Sensimatic permet même aux novices de faire, presque dès le début, un travail d'expert, plus rapide. Pour renseignements complets, téléphonez aujourd'hui à votre représentant Burroughs, ou écrivez à Burroughs Adding Machine of Canada, Limited, Windsor, Ontario.

LA DOMINION OXYGEN COMPANY LIMITED, utilise les Sensimatics dans une variété d'applications, y compris effets à percevoir, paye et facturation mensuelle. Les panneaux de contrôle interchangeables donnent une grande souplesse.

PARTOUT OÙ IL Y A DES AFFAIRES, IL Y A **Burroughs**



La marquise et Francesca s'approchent de plus en plus.

Parfois elles s'arrêtent pour discuter.

C'est la vie de la Dame aux bluets qui est en jeu...

L'Espagnole refuse toujours d'obéir aux ordres de Thérésine ; la lutte entre les deux femmes paraît orageuse.

— Non, non, crie Francesca, je ne serai pas criminelle, non... j'ai mon âme à sauver : c'est là mon seul souci ; non, malgré l'adoration que j'ai pour vous, madame, je ne me damnerai point...

Thérésine, terrifiée par ces réponses, murmure d'une voix sourde :

— Lâche !... lâche !...

— Laissez-la donc mourir tranquille, reprit l'Espagnole, bientôt viendra le jour où, brisée tout à fait, la malheureuse s'éteindra de chagrin ! L'espoir qui la soutient encore s'envolera... et le temps fera vite son oeuvre. Ne chargez pas votre conscience d'un crime aussi odieux.

A ce moment toutes deux passent près de la fenêtre derrière laquelle Laurence, angoissée, se tient immobile.

Thérésine n'aperçoit point la Dame aux bluets, mais elle entend cet appel déchirant :

— Thérésine ! Thérésine ! pitié ! sauvez-moi !...

— Ah ! elle pense que je vais lui rendre la liberté ! Que je vais la livrer à Marigny ! Que je vais la laisser jouir de la fortune des Dormeuil. Que je vais peut-être lui permettre de rejoindre Boris ! Ah ! elle pense cela...

Et riant nerveusement, elle répondit :

— Tu es ici pour toujours. Jamais tu ne sortiras de cette prison... tu entends : jamais...

« C'est ici que tu mourras...

Aucune plainte ne répondit à ces paroles menaçantes ; mais le bruit sourd d'un corps humain tombant sur le sol se fit entendre.

— Elle s'est évanouie, dit Thérésine.

Et Francesca s'élança dans la maison, suivie de la marquise.

— Ecoutez-moi bien, dit l'Espagnole en retenant Thérésine par un pli de sa robe, j'entends qu'il ne soit pas commis de crime devant moi.

« J'ai promis d'être la gardienne vigilante de votre prisonnière... je tiendrai mon serment, mais ne me demandez pas de faire mourir cette malheureuse.

— Et si je décide de ne pas attendre que la mort vienne d'elle-même pour me débarrasser de Laurence ?

— Dans ce cas, madame, vous devrez chercher une autre gardienne, car dès demain je quitterais à tout jamais la maison maudite.

— C'est bien, fit la marquise qui comprenait enfin que Francesca resterait inébranlable dans sa résolution, c'est bien ; je ne te demande plus que de garder attentivement Mme Dormeuil.

« Pourtant, si une maladie de langueur s'emparait d'elle, ne la soigne pas... laisse-la tranquillement mourir.

Et Thérésine se dirigea vers la porte de la chambre de Laurence.

— Vous désirez voir votre victime ? demanda Francesca.

— Oui.

— Ne feriez-vous pas mieux de quitter Vendeix sans avoir avec elle aucune entrevue !

— Je n'ai pas besoin de tes conseils. Ouvre-moi cette porte et laisse-moi seule avec la Dame aux bluets.

Francesca obéit.

Au bruit que fit la clef en grinçant dans la serrure, Laurence, tirée brusquement de son évanouissement, se releva d'un bond et se précipita vers Thérésine qui, dédaigneuse et hautaine, venait d'entrer dans la chambre.

— Vous ! dit Laurence ; vous !...

— Oui, moi. Vous ne vous attendiez guère à ma visite, n'est-il pas vrai ?

— Vous ! répétait Laurence, les mains jointes. — Vous ! ici, près de moi ! Oh ! je n'aurais jamais cru que vous auriez pareille audace.

« Vous m'avez condamnée à mort !... Mais Dieu me vengera. Soyez assurée, madame, que tous vos infâmes desseins échoueront au moment où vous vous y attendrez le moins.

« Vous et votre ami, vous vous êtes unis pour me faire souffrir !

« Pour hériter de ma fortune, pour mener joyeuse vie tous deux, vous n'avez pas hésité à commettre un crime, — car c'est un crime que de me retenir ici prisonnière, un crime horrible dont les hommes et Dieu vous demanderont compte un jour.

Thérésine garda le silence.

Laurence reprit avec une tristesse poignante :

— Et je ne meurs pas ! je ne peux pas mourir ! Meilleure que vous, la femme qui me garde n'exécute point vos ordres ; elle refuse d'être votre complice.

« Elle juge qu'elle a été assez cruelle envers moi en me conduisant ici, sous la mensongère promesse de me rendre la pauvre petite que je pleure, la fillette que vous m'avez prise — car c'est vous qui me l'avez volée !

— Calmez cette exaltation, fit Thérésine railleuse, et dites-vous bien que vous êtes condamnée à vivre ici toujours. Quant à votre fille... vous savez bien qu'elle est morte depuis longtemps.

Et avec une ironie méprisante, elle ajouta :

— Des années passeront, qui détruiront votre beauté... si le désespoir ne vous tue pas. Jamais vous ne connaîtrez les joies de l'amour !...

« Celui que vous aimez vous a depuis bien longtemps oubliée ; ses bonnes fortunes ne se comptent plus. Il est riche, beau garçon... Aussi toutes les femmes raffolent-elles de lui. Si je voulais, je pourrais vous le prendre, mais j'aime le comte de Marigny... et cela me suffit, ma belle.

— Boris !... Boris !.. s'écria la Dame aux bluets en élevant vers le ciel ses mains tremblantes.

— Vous pouvez l'appeler ; il ne viendra pas. Tout le monde vous oublie... Pour tous vous êtes morte depuis longtemps.

— Oh ! madame, murmura Laurence, les yeux pleins de larmes, n'aurez-vous donc pas pitié de moi ? N'aurez-vous pas peur de Dieu ? Le remords ne ronge donc pas votre conscience ? Ne craignez-vous pas d'être punie dans votre fils ? Ne savez-vous pas, madame, que parfois la Providence se venge sur des êtres qui nous sont chers ?

— Marcel ! fit Thérésine en reculant de quelques pas, Marcel !... Que venez-vous me parler de mon fils à cette heure !...

Et aussitôt la marquise se souvient de la tristesse de son enfant de la gravité sombre de ses regards.

Et anxieusement, elle se demande :

— Comprendrait-il déjà le désordre de ma vie ?

Et, affolée, décidée à rompre d'elle-même ce pénible entretien, elle quitte la chambre de Laurence.

La Dame aux bluets est seule maintenant, bien seule.

Thérésine, brisée, rejoint Francesca.

Effarée, l'Espagnole regarde la marquise.

— Qu'as-tu donc ? demande-t-elle d'une voix sourde.

Ecoute, dit la marquise en passant ses mains sur son front couvert d'une sueur glacée, écoute, Francesca : si je pouvais revenir en arrière, je ne referais point ce que j'ai fait, mais maintenant je ne puis plus reculer... je boirai jusqu'à la lie la coupe d'amertume que je me suis préparée, j'accomplirai le crime que j'ai prémédité...

« Si je laissais mon coeur s'ouvrir à la pitié, si je faisais grâce de la vie à cette Laurence exécrée, si je la rendais à la liberté, mon mari et mon enfant connaîtraient un jour mon forfait... et jamais Frédéric et Marcel ne me pardonneraient mon infamie...

« J'échapperais à la justice des hommes, mais je n'échapperais point au mépris de mon fils !

« Oh ! comme cette Laurence détestée à touché juste tout à l'heure, en me parlant de mon fils, en prononçant le nom du seul être que j'aime sur terre. Oh ! mon Marcel ! mon petit Marcel !...

Interdite et surprise, Francesca regardait la marquise.

— Ce qui est fait est fait, reprit Thérésine. Jamais Laurence ne doit quitter cette maison ; elle doit y mourir !... N'oublie pas cela, Francesca.

— Ayez pitié d'elle, murmura l'Espagnole, les mains jointes.

— Lâche !...

— J'ai peur de ma conscience.

— Que dis-tu là ?

— Puis, j'ai peur de Cordon, auquel je rêve presque toutes les nuits... N'éprouvez-vous donc jamais de remords, vous ? Votre conscience ne crie-t-elle pas dans votre âme des choses qui bouleversent ?

« Mais songez que les années passent ; songez que vous vieillirez, vous aussi ; songez que vous ne devez pas empoisonner vos derniers jours par le souvenir d'actes blâmables ou infâmes.

« Quant à moi, dès à présent, je me repens amèrement de tout ce que j'ai fait de mal ; il n'est pas un jour que je ne songe à m'enfuir de cette vallée maudite, abandonnant à elle-même la malheureuse femme dont j'ai consenti à devenir la geôlière.

— Et que deviendrait Laurence ?

— Laurence serait libre.

— Misérable !

L'Espagnole ne protesta pas.

D'une voix subitement adoucie, Thérésine poursuivit :

— Tu ne m'aimes donc plus, Francesca ? Et pourtant ne suis-je pas un peu ton enfant ? Ne te rappelles-tu plus mon enfance ? Ne te souviens-tu pas que tu m'entourais de tendresses et que tu ne me quittais pas une minute ?... Que n'aurais-tu pas fait pour moi, alors ?...

Doucement, la marquise reprenait le coeur et la conscience de Francesca.

L'Espagnole, bercée par les paroles de Thérésine, émue par ses tendresses trompeuses, sentait son vieux coeur s'attendrir.

Et soumise encore une fois, elle redevint l'esclave de la marquise.

Elle promit de surveiller attentivement, comme par le passé, la Dame aux bluets.

Le soir même, Thérésine monta dans le train qui devait la ramener à Paris avant que Frédéric fût de retour de son voyage au Grau-du-Roi.

XVII

En apprenant la mort de Cécilia, Fiflot et Rose-des-Neiges éprouvèrent un profond chagrin.

L'enfant pleura amèrement la vieille montagnarde, la pauvre femme qui l'avait tant aimée.

M. ORMSETH (ci-contre) est au service de Fine Foods of Canada depuis sa fondation, en 1931. Après avoir débuté comme comptable de la maison, il en devint le trésorier en 1934. En 1940, tout en conservant la trésorerie, M. Ormseth fut nommé chef de la production. Après vingt-trois ans de loyaux services on vient de lui confier le poste de gérant-général.

M. WILLIAM F. WALL (ci-contre), entra, en 1932, à la Fine Foods of Canada Limited. Après avoir acquis une longue expérience dans toutes les opérations de la conserverie, il devint, en 1936, surintendant des entrepôts. Neuf ans plus tard M. Wall fut promu gérant du trafic marchandises. En 1949, il s'occupa également de la vente pour devenir, tout récemment, gérant de ce service.

Seuls, ils accompagnèrent à sa dernière demeure la chère morte.

Fiflot voulut placer sur la tombe une modeste croix de bois, voulut déposer sur la terre fraîchement remuée qui recouvrait la mère adoptive de Rose-des-Neiges une humble couronne et un bouquet de fleurs naturelles.

Presque tout l'argent que possédaient les deux malheureux fut consacré à ces funérailles.

Rose-des-Neiges, autrefois si gaie, Rose-des-Neiges qui, jusqu'alors, prenait la vie en véritable philosophe, devint tout à coup très sombre.

Son visage pâlit, sa santé s'altéra.

Bien souvent, en silence, elle pleurait la chère disparue.

Le coeur de la fillette débordait de reconnaissance pour la digne femme qui l'avait tant aimée.

Et souvent aussi, la pensée de Rose-des-Neiges prenait son vol, tout là-bas, bien loin, vers les pays inconnus où Bosko purgeait une condamnation imméritée... et à cette tendresse, disparue peut-être à tout jamais elle aussi, elle se rattachait, éperdument.

Dans sa détresse, elle murmurait :

— Bosko !... Fiflot !... Paulot !..

C'étaient là ses seules affections ; c'est à ces trois êtres que se rattachaient tous les souvenirs de sa prime jeunesse.

Quand elle songeait à Bosko les larmes montaient à ses yeux.

Chaque soir, au moment de rentrer dans sa chambre, elle embrassait tendrement Fiflot et lui disait :

— Mon bon Fiflot, je songe à Bosko, en t'embrassant, je vous embrasse tous deux.

Mais quand la pensée de Paulot venait à son esprit, elle n'éprouvait plus la même impression désolée ; c'était un regard joyeux qu'elle jetait sur le passé ; c'était le jeune garçon de Luchon, l'ami qu'elle avait revu au château de Trébons et qui l'avait si gentiment regardée, qu'elle revoyait toujours.

Et en songeant à ce compagnon des jeunes années, le petit coeur d'enfant de Rose-des-Neiges tremblait de joie.

Elle pensait :

— Le reverrai-je jamais ?

Un soir, rentrant harassée, son violon sous le bras, les vêtements mouillés par la pluie qui depuis le matin n'avait cessé de tomber, elle aperçut dans la rue de Rivoli une femme en deuil et un tout jeune homme qui lui donnait le bras.

Elle s'arrêta, bouleversée, interdite.

C'était Micheline et Paulot...

Micheline, vêtue d'un costume noir, était d'une pâleur extrême. Elle portait un volumineux paquet.

Intriguée, Rose-des-Neiges suivit à quelques pas la comtesse de Marigny et Paulot.

Tous deux marchaient vite, sous le vent et la pluie, dirigeant vers la Bastille.

— Où vont-ils ? murmura Rose-des-Neiges, où vont-ils ? Sans doute ils rentrent chez eux.

Et heureuse d'avoir retrouvé son ami d'enfance, heureuse à la pensée qu'elle pourrait désormais le rencontrer parfois, elle suivit le même chemin que Paulot et sa mère et ne les perdit pas de vue.

Sur la place de la Pastille ils s'arrêtèrent, inquiets.

Micheline, les yeux pleins de larmes, interpella un sergent de ville et lui demanda :

— Monsieur, pourriez-vous m'indiquer un bureau de mont-de-piété ?

— Mais certainement, madame.

Et aussitôt il ajouta :

— il en existe un au faubourg Saint-Antoine ; il y en a un autre rue de Lyon... Ce sont les bureaux auxiliaires du bureau de la rue de la Roquette.

— Quel est le plus rapproché ?

— C'est celui de la rue faubourg-Saint-Antoine.

Et d'un geste montrant le populeux quartier :

— C'est à gauche, dans la rue, tout près du magasin que vous voyez là-bas. Le bureau est au fond d'une cour.

— Merci, monsieur.

Micheline et Paulot traversèrent la place de la Bastille.

Rose-des-Neiges, arrêtée à quelques pas et mêlée à la foule toujours compacte en ce coin de Paris, avait entendu le colloque de Micheline avec le sergent de ville... et son coeur s'était serré.

— Au mont-de-piété ! murmurait-elle, au mont-de-piété ! Ils en sont réduits à pareille extrémité, eux si riches autrefois... Ai-je donc bien entendu ?...

Et avec une angoisse profonde elle examina Micheline, Micheline dont le visage ravagé fait mal à voir.

Oh ! si elle eût osé, comme elle eût versé dans la petite main de la comtesse de Marigny sa recette de la journée ! Avec quelle joie elle eût offert à la pauvre femme la quarantaine de sous qui s'entrechoquaient dans la poche de son tablier !

Elle en eût été quitte pour retourner, sous la pluie et le vent, chanter et jouer du violon.

Depuis plusieurs jours elle partait seule en tournée.

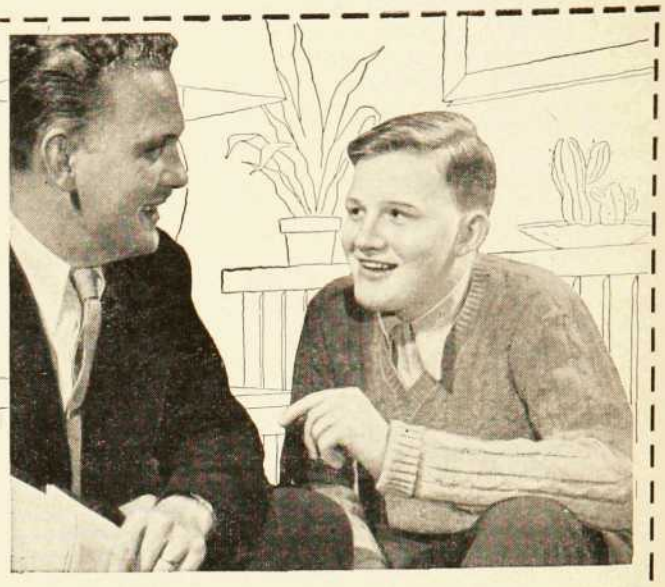
Fiflot avait dû s'aliter : le pauvre diable toussait affreusement. Le vieux Goliath, qui avait en grande amitié son locataire, l'empêchait de se lever et de sortir.

— Si vous commettez l'imprudence de descendre dans la rue, vous atlors en route pour l'hôpital. La petite traperez une belle pneumonie... et adonc sortie seule.

Ce jour-là encore la fillette était restera seule, et cette fois pour longtemps.

Elle rentrait à la maison lorsque,

"Vois-tu, Jean, les titulaires de polices d'assurance Mutual Life ne bénéficient pas seulement de la sécurité qu'elles leur fournissent pendant des années, mais aussi des profits de la compagnie...



...nous sommes en réalité copropriétaires de cette compagnie.. car elle est mutuelle."
--"Est-ce pour cela que grand'père a aussi des polices d'assurance Mutual Life?"

—"Oui, et aussi parce qu'il voulait une assurance peu coûteuse. Même en ce temps-là, cette compagnie était renommée pour le coût de revient modique de ses polices." Je suis bien content d'en faire partie, moi aussi. C'est pour ainsi dire notre compagnie!"

DEPUIS 1869 cette compagnie est au service des Canadiens, de père en fils. Dans de nombreuses régions du Canada, au moins trois générations de la même famille ont des assurances Mutual Life.

Pourquoi ne pas agir comme les Canadiens les plus prévoyants le font depuis 84 ans . . . s'assurer à la Mutual Life du Canada? Présentez votre cas particulier à un représentant de la Mutual Life dès aujourd'hui.

THE MUTUAL LIFE of CANADA
fondée en 1869
SIÈGE SOCIAL WATERLOO, ONT.
Épargne et protection

MM-23F

ainsi que nous l'avons dit, elle fit la rencontre de Micheline et de Paulot.

Cinq heures venaient de sonner.

Rose-des-Neiges, très perplexe, attendit, pendant quelques minutes à la porte du mont-de-piété, espérant voir sortir la comtesse de Marigny et son fils.

Mais ce jour-là le bureau était encombré.

Micheline et Paplot ne paraissaient toujours pas.

Alors, songeant à Fiflot, que son retard pourait inquiéter, Rose-des-Neiges s'éloigna.

Mais un espoir lui restait.

Elle pensait :

La comtesse de Marigny et Paulot reviendront certainement ici... Il n'y a que le premier pas qui coûte.

Et vraiment, elle gagna la rue Sainte-Marguerite, où Fiflot l'attendait avec une impatience fébrile.

Ce jour-là la loge du père Goliath était en fête.

Fiflot se remettait rapidement de son indisposition.

Puis il venait de recevoir une lettre qui le comblait de joie.

L'enveloppe portait comme suscription :

A l'Homme-Bob,
rue Sainte-Marguerite, Paris.

Le pauvre Fiflot n'avait pas de défauts, et encore bien moins d'orgueil : mais chaque fois qu'on l'appelait l'Homme-Bob, son vieux coeur battait de joie et une expression vaniteuse allumait aussitôt ses regards.

La lettre était de Lagrinche.

Lagrinche semblait sur le chemin de la fortune. Il avait acheté une roulotte et parcourait depuis quelques mois tous les environs de Paris.

Dans sa prospérité il n'oubliait pas le camarade Fiflot et lui offrait une place très importante. Il promettait de donner à l'Homme-Bob trois cents francs par mois et un supplément sérieux pour chaque représentation extraordinaire.

— Trois cents francs ! disait Goliath, mais c'est là une bonne aubaine qu'il ne faut pas laisser échapper, sans quoi vous ne seriez qu'un imbécile, mon pauvre Fiflot. Quand on trouve de pareilles occasions, il faut les saisir aux cheveux et ne pas les lâcher.

— C'est que, voyez-vous, papa Goliath, Lagrinche n'est pas un homme auquel on puisse se fier.

— Bah ! du moment qu'il a pris la direction d'un établissement théâtral forain, c'est qu'il a le sac.

« Peut-être a-t-il fait un héritage sérieux.

— Je ne le crois pas : Lagrinche est, comme moi, un enfant naturel.

Et Fiflot pensait :

— Lagrinche a dû faire un mauvais coup ; je connais le faillard, je sais qu'il est sans scrupules et qu'il est capable de tout.

— Au fait, dit-il en tournant et retournant dans ses mains la lettre de Lagrinche, on verra voir.

« Si je me porte mieux demain, j'irai pousser à mon ancien copain une petite visite.

Puis, jetant sur Rose-des-Neiges un regard d'indéfinissable tendresse, il ajouta :

— C'est un peu pour la fillette que je tenterai le coup. Si la chose réussit, la mignonne sera entière, elle restera à la maison et n'aura à s'occuper que de son petit ménage.

« Comme ce serait gentil, hein, papa Goliath ?

— Elle ne serait pas mouillée comme aujourd'hui, répondit le vieux concierge en jetant sur l'enfant un regard de commisération profonde.

Mais Rose-des-Neiges semblait n'entendre ni Fiflot ni Goliath.

Pelotonnée près du poêle qui ronflait, elle songeait à la comtesse de Marigny qu'elle avait aperçue tout à l'heure... elle songeait aussi à Paulot, à cet ami des jeunes années, à ce beau garçon, devenu si grand et si fort.

Pendant ce temps, Micheline et Paulot, les yeux lourds de larmes, descendaient lentement la rue de Rivoli.

Ils n'échangeaient pas une parole.

Au mont-de-piété, où pour la première fois ils s'étaient décidés à aller, ils avaient souffert atrocement.

Quelle humiliation pour cette fière patricienne quand elle remit timidement à l'employé du bureau les quelques couverts d'argent et le linge qu'elle apportait !

Le tout ne fut estimé qu'à cent dix francs.

Sans soulever la moindre protestation, elle prit l'argent et, humiliée, confuse, s'éloigna, suivie de son fils.

Ils tournèrent à droite, traversèrent les Halles et se dirigèrent vers la rue Montorgueil.

Devant une vieille maison, comme il s'en trouve encore tant dans cette rue, ils s'arrêtèrent.

Sans adresser la parole au concierge, qui debout sur la porte de sa loge les regardait, Micheline et Paulot se dirigèrent vers une cour étroite et sombre, puis s'engagèrent dans l'escalier de la maison.

Au sixième étage, ils s'arrêtèrent devant une porte située au fond d'un couloir à peine éclairé par le gaz des étages inférieurs.

Tirant une clef de sa poche, Micheline ouvrit la porte.

Tous deux pénétrèrent dans une vaste chambre.

La comtesse de Marigny alluma une petite lampe et déposa sur la table son porte-monnaie.

Puis souriant tristement, elle dit à Paulot :

— Nous voilà riches pour quelques jours, mon enfant, tu pourras acheter les livres dont tu as besoin au lycée.

Paulot gardait le silence et regardait sa mère avec une infinie tendresse.

Après leur fuite de Trébons, Micheline et Paulot habitèrent d'abord, à Paris, un appartement petit mais coquet. Peu habituée à compter, Micheline fit quelques dépenses exagérées.

Puis un jour elle reçut la visite de plusieurs créanciers de son mari ; ces hommes réclamaient le paiement de dettes antérieures, de dettes contractées autrefois pendant le séjour de Marigny à l'hôtel de l'avenue Gabriel.

Il s'agissait là de notes de tailleurs, de restaurateurs ; il s'agissait même de prêts d'argent consentis à Roger.

Le tout se montait à quarante mille francs environ.

Micheline fut atterrée.

Le soir quand son fils revint du lycée Saint-Louis où il poursuivait brillamment ses études, elle mit devant ses yeux les réclamations des créanciers de son père.

Un long silence se fit entre la mère violent.

Paulot ressentit au coeur un coup et le fils.

Ce fut Micheline qui le rompit.

— Rien ne m'oblige à payer les dettes du compte de Marigny, dit-elle d'un ton bas. Le notaire de Luchon m'a même engagée — au cas où des réclamations me seraient adressées — à fermer ma porte à tous les solliciteurs.

« Certes, si j'étais riche je paierais tout intégralement ; mais je ne possède plus qu'une faible somme, épave de notre ancienne fortune. Avant de livrer nos dernières ressources, avant de consommer à tout jamais notre ruine, j'ai voulu te consulter, mon fils...

Le jeune homme releva le front, dans ses beaux yeux énergiques et doux, un éclair passa.

— Et bien, demanda la mère, d'une voix légèrement tremblante que décides-tu ?

— Mais, maman, il faut payer, dit-il, la voix vibrante et claire, je suis même surpris que tu aies attendu si longtemps pour le faire.

— C'est la ruine pour nous.

— Qu'importe !

— Ton père, seul, a contracté ces dettes.

— Je porte son nom.

C'est bien, dit Micheline, demain toutes ces notes seront acquittées.

La comtesse de Marigny tint sa parole. Mais trois mois après, Micheline et son fils déménageaient et venaient habiter le modeste appartement où nous les trouvons aujourd'hui.

Tous deux supportaient vaillamment ce changement de vie.

Loin de se laisser abattre par l'adversité, Paulot n'en travailla qu'avec plus de courage.

Il obtint au concours une bourse entière au lycée Saint-Louis où il entra comme interne.

Ce succès du jeune homme causa à Micheline une joie profonde, mais elle dut rester seule dans le petit logement de la rue Montorgueil.

Au lycée, Paulot ne manquait de rien, pourtant il avait souvent besoin de livres supplémentaires, besoin de quelque argent de poche pour verser, lui aussi, certaines cotisations décidées entre camarades.

Et c'est cela qu'il est venu demander à sa mère aujourd'hui jour de congé.

Ne possédant pas l'argent nécessaire pour faire face à ces dépenses imprévues, Micheline, pour la première fois de sa vie, se rendit au mont-de-piété.

Puis, le soir même, l'enfant rentra au lycée.

Et la mère, restée seule, eut une crise de larmes.

— Allons, murmura-t-elle, il faut travailler. Pour mon enfant, pour mon Paulot je dois lutter, je dois m'armer de courage.

Et du tiroir d'une petite table elle sortit deux magnifiques éventails qu'elle acheva à peindre.

A ce travail artistique elle gagnait en moyenne de quatre à cinq francs par jour.

Malheureusement de fréquents chômages se produisaient, pendant lesquels elle dépensa les quelques économies réalisées péniblement.

Quand les deux évantails furent terminés, elle les porta rue Vivienne, dans un magasin fort en renom dont le patron avait la réputation de payer fort cher les artistes.

— Ah ! enfin, voilà Mme de Marigny, fit la patronne en souriant. Veuillez vous asseoir un instant, madame : la personne qui doit acheter le plus beau de ces évantails viendra tout à l'heure. Au cas où il y aurait quelques retouches à opérer, je préfère que l'acheteuse vous donne elle-même son avis ; il sera ainsi plus facile de la satisfaire.

— Comme vous voudrez, madame.

— Parfait. Tenez, installez-vous dans l'arrière-magasin : vous serez plus à votre aise pour attendre — car il se pourrait que la marquise de Noirmont ne fût pas exacte à son rendez-vous.

COUPABLE OU NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.

Le fait d'avoir été trouvé endormi dans le portique d'une maison étrangère justifie-t-il une conviction pour tentative de cambriolage ?

On sait que dans les tavernes des amitiés se lient rapidement. Quand on a ingurgité quelques verres, les langues se détendent. On parle à son voisin. Bientôt on le tutoie. L'instant suivant on est amis. Puis on se fait des promesses qu'on jure de tenir.

C'est exactement ce qui arriva à Bernard et à Louis. L'instant précédent ils ne se connaissaient pas. Mais pourquoi consommer à des tables différentes, quand on est entré dans la même taverne et qu'on déguste la même bière ?

Ni l'un ni l'autre ne se rappelle qui a fait l'invitation. Un point est pourtant certain. On est maintenant assis ensemble. On s'offre des traites, à tour de rôle. On se tape sur l'épaule. On est devenu intimes.

Puis, sur la fin de l'après-midi, Louis invite son copain à l'accompagner chez lui. Malheureusement Bernard est incapable d'accepter sur-le-champ l'aimable invitation.

— Plus tard alors ! insiste Louis.

— Sûrement ! promet Bernard.

— N'oublie pas. C'est promis !

— Je n'ai qu'une parole ! proteste Bernard.

C'est ainsi que, quelques jours plus tard, après s'être mis de bonne humeur en ingurgitant force verres de bière, Bernard décide de rendre la visite promise. Il se transporte donc jusqu'au domicile de son récent ami. Mais il avait compté sans l'effet de la bière. Une fois parvenu dans le portique de la maison, il ne peut plus résister au sommeil qui l'accable. Avant d'avoir pu frapper à la porte, il s'affaisse et s'endort sur le parquet, la tête sur le calorifère.

C'est madame Louis qui le découvre ainsi. Elle ignore, naturellement, l'invitation de son mari. Aussi appelle-t-elle Radio-Secours. Bernard se réveille dans une cellule. Puis on l'accuse de tentative de cambriolage.

Son avocat fait admettre à Louis l'invitation faite dans la taverne. Il prétend alors que c'est suffisant pour justifier la présence de l'accusé dans le portique de la maison de Louis. Dans ce cas il n'y aurait pas de tentative de cambriolage.

Cet accusé est-il COUPABLE ou NON ?

NON-COUPABLE ! *a décidé le Juge dans un jugement rendu au cours du mois de mai* 1953, *aux Enquêtes préliminaires, à Montréal.*

Elle est une femme très fantasque qui a peut-être changé l'emploi de sa journée.

— La marquise de Noirmont ! murmura Micheline défaillante.

— La connaissez-vous ?

— Nullement, madame.

— C'est une femme à la mode et qui mène grand train. On la dit fort riche. Puis on prétend qu'elle gaspille un peu à tort et à travers son immense fortune.

— La belle-soeur de Laurence ! songeait Micheline en passant ses mains sur le front...

Et pour cette femme qu'elle avait à peine entrevue autrefois dans le monde, elle éprouvait presque de la haine.

Elle la détestait pour le fait qu'elle était parente de la Dame aux bluets..

— Oh ! reprit la patronne, la marquise de Noirmont n'est pas une vertu farouche... et bien des bruits courent sur son compte. On plaint sincèrement son mari — le marquis Frédéric de Noirmont — qui, paraît-il, est malade et passe la moitié de l'année au Grau-du-Roi, tandis que sa femme reste à Paris où elle mène joyeuse vie en compagnie d'un homme sur le compte duquel on reconte bien des histoires.

— Vous êtes vraiment parfaitement renseignée, madame.

— Ce sont mes clients qui me mettent au courant de tous ces cancans mondains. Et si j'avais le temps de les écouter, j'en apprendrais bien d'autres.

Le front penché, Micheline restait rêveuse.

Pendant un instant, elle eut la pensée de s'en aller pour ne pas affronter la présence de la marquise qui pouvait la connaître.

Mais elle songea que depuis bien longtemps déjà elles ne s'étaient vues ; elle songea aussi qu'il était impossible qu'on la reconnût, elle si changée et si triste...

Et elle resta.

Au surplus, son attente ne fut pas de longue durée.

Bientôt la patronne, en observation sur le seuil de son magasin, cria à la comtesse de Marigny.

— Voici l'équipage de la marquise de Noirmont.

Presque aussitôt, un magnifique coupé de deux chevaux de race s'arrêtait à la porte du magasin.

Une petite main gantée de blanc apparut à la portière que le valet de pied venait d'ouvrir... et une femme superbement belle, vêtue d'un costume de velours garni d'astrakan, descendit.

D'un bond elle entra dans le magasin.

Et, souriante, elle demanda :

— Vous avez mon évantail ?

— Oui, madame. L'artiste qui l'a peint est là ; et je l'ai priée de vous attendre. Si l'oeuvre ne vous convient pas, vous pourrai prescrire telles modifications que vous voudrez.. Mais je ne doute pas que vous soyez satisfaite : l'artiste est une femme de grand talent, que je vous recommande.

— Et bien ! finissons-en vite, je suis pressée. Veuillez faire venir cette dame.

La patronne fit un signe... et Micheline parut.

Une épaisse voilette couvrait le visage de Mme de Marigny.

Tout occupée à examiner l'évantail que la patronne lui présentait, Thérésine ne leva même pas les yeux sur la pauvre Micheline qui, timidement, attendait que l'acheteuse fit connaître son impression.

— Mais c'est charmant ! dit la marquise de Noirmont en tournant et retournant l'évantail dans ses mains finement gantées : et je suis bien sûre que le compte de Marigny — qui est un amateur du beau — sera de mon avis.

En entendant prononcer le nom de son mari, Micheline trembla.

Et cette émotion devint plus poignante lorsque, à l'appel de Thérésine, elle vit Roger de Marigny entrer dans le magasin.

Micheline poussa un cri étouffé.

Ce cri, la patronne, seule, l'entendit.

Elle se retourna vivement ; apercevant Micheline, défaillante, elle se précipita pour la soutenir.

— Votre artiste se trouve mal, dit Thérésine avec indifférence. Et s'adressant à Marigny, aussi pâle que Micheline...

— Connaîtriez-vous cette femme, mon ami ?

— Je ne répondrai pas à votre question, dit-il ; choisissez votre évantail... et partons.

Cette scène n'avait eu que la durée d'un éclair.

Marigny et Thérésine repartirent, emportés dans leur fringant équipage, tandis que Micheline, écrasée de honte, regagnait péniblement à pied la rue Montorgueil.

Ainsi, mon mari était maintenant lié avec la marquise de Noirmont !...

Décidément, le nom des Noirmont lui était fatal !...

Après Laurence... la marquise...

Roger avait reconnu sa femme sous l'épaisse voilette qui couvrait son visage...

Et dans la coupé qui l'emportait, blotti contre Thérésine, il se demandait s'il n'avait pas été le jouet d'un rêve.

La comtesse de Marigny était donc bien misérable, pour en être arrivée ainsi à travailler pour vivre...

Et jetant distraitement les yeux sur l'évantail que Thérésine tournait et retournait nerveusement dans ses mains, il pensait aux heures de souffrance et de labeur de la malheureuse qu'il avait abandonnée.

Alors dans le coeur de cet homme — coeur pourtant gangrené jusqu'aux moelles — s'éleva aussitôt comme l'ombre d'un remords.

Roger songea à Micheline malheureuse ; il songea aussi à Paulot, à ce gentil garçon qui bientôt serait un homme et qui aurait le droit de demander à son père compte du douloureux passé.

Le coupé qui emportait Roger et Thérésine filait à grande allure vers les Champs-Elysées.

Sur les coussins de soie Thérésine semblait endormie.

Parfois ses lourdes paupières se soulevaient, et ses regards erraient, scrutateurs et inquiets, sur le visage de Marigny.

La marquise avait parfaitement compris, à l'émotion de Roger et de l'artiste et grâce à sa perspicacité naturelle, que le comte de Marigny s'était tout à coup trouvé en présence de sa femme.

— Alors, dit-elle enfin pour rompre l'énervant silence, vous avez revu tout à l'heure Mme de Marigny ?

— Oui.

— Vous êtes sûr que c'était bien elle ?

— Parfaitement sûr.

— Mais c'est une vieille femme, mon cher.

— C'est une malheureuse qui souffre et qui doit travailler pour vivre, dit froidement Marigny.

— La regretteriez-vous, par hasard ?...

— Je ne regrette rien ni personne, Mais vous ne pouvez, ce me semble, m'empêcher de plaindre la comtesse de Marigny.

Et comme, ricanant, elle l'interrogeait encore, il prit le parti de ne pas lui répondre.

Puis il se plongea dans ses rêveries.

C'était l'amour du jeu, l'amour de la grande vie, qui l'avait perdu, qui l'avait poussé au crime.

Pour se procurer l'argent nécessaire au jeu, il avait assassiné le père de sa femme, le général de Trébons.

Ce crime commis, pouvait-il vivre auprès de Micheline et de son fils, pouvait-il rester en présence de ces deux êtres dont les regards honnêtes le troublaient ?

Et alors il avait continué à glisser sur la pente de toutes les infamies... Maintenant, il était irrévocablement condamné à rouler jusqu'au fond du gouffre entrouvert sous ses pas...

Revenir en arrière était impossible.

Et pendant qu'assis auprès de Thérésine triomphante il songe au passé douloureux et à l'avenir plein de dangers, Micheline rentre dans son petit logement de la rue Montorgueil.

Elle est seule dans la chambre close, seule avec tous ses souvenirs, seule avec la poignante douleur qu'elle vient de ressentir.

NOCES D'OR D'UN PRÉSIDENT CANADIEN

La Société Colgate-Palmolive de Toronto a fêté dernièrement en grande pompe le cinquantième anniversaire de l'entrée à la compagnie de son président, M. Charles R. Vint.

M. Vint nous donne un bel exemple de continuité dans l'effort. Né à Sarnia, il quitta tout jeune cette ville pour aller offrir ses services, à Milwaukee, à la compagnie dont il est maintenant le plus haut représentant ici. En 1917 il était vice-président de la maison de Toronto, en 1940, président.

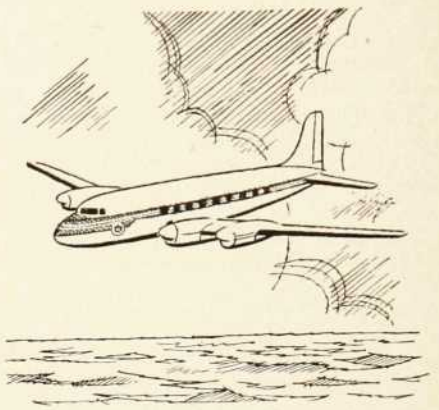
Durant ce demi-siècle de travail, M. Vint a accompli bien des choses au sein de la compagnie.

Nous, à titre de public canadien, avons deux raisons de lui être reconnaissants. M. Vint a compris l'importance de la publicité et surtout, il a toujours voulu former de jeunes cadres. Ainsi nombre de Canadiens passés à son école ont-ils pu aller tenir des postes de commande dans la compagnie à l'étranger. Sous son impulsion, la Palmolive du Canada s'est considérablement développée et fait vivre maintenant plus de 1,000 familles.

M. Vint a bien mérité de la patrie.

M. CHARLES R. VINT,
Président de la Colgate-Palmolive.
(Photo Jones & Morris)

L'histoire des Postes canadiennes — No 8



Premier service aéropostal transatlantique du Canada

La dignité royale et un bel esprit de bonne entente ont occupé la scène canadienne à l'été de 1939. Le roi et la reine poursuivaient leur tournée triomphale à travers le pays; villes et villages étaient en liesse. Les signes avant-coureurs de la guerre imminente furent momentanément oubliés alors que le peuple se livrait à la joie.

L'année 1939, cependant, s'est signalée par d'autres événements notables; l'un d'eux fut l'inauguration du service aéropostal transatlantique du Canada.

Dès une dizaine d'années auparavant, les Postes canadiennes, conscientes de l'importance de la voie de l'air pour accélérer la transmission du courrier, avaient mis à l'essai et adopté plusieurs services à l'intérieur du pays. Le temps était venu d'étendre les opérations outre-mer.

Déjà, la durée de la transmission du courrier outre-Atlantique avait été considérablement abrégée lorsque les dépêches à destination et en provenance d'outre-mer furent transportées par avion jusqu'à Rimouski et de Rimouski, où avait lieu la liaison avec les paquebots transatlantiques. Relié au réseau aérien toujours croissant à l'intérieur du Canada, ce service fit entrevoir la possibilité prochaine de faire voyager le courrier au-dessus de l'Atlantique dans les deux directions. Mais il restait encore beaucoup à faire dans le service interne et, durant les dix années suivantes, des projets soigneusement mis au point se réalisèrent malgré le marasme des années 30.

Les services aéropostaux franchissant la frontière méridionale du Canada se multipliaient tandis que d'autres couvraient tout le Canada. Les grandes régions isolées du pays devinrent promptement accessibles. C'était la conquête du temps et de l'espace.

Le premier courrier-avion canadien à passer outre-Atlantique, à la fin du printemps et durant l'été de 1939, empruntait les lignes aériennes des États-Unis et du Royaume-Uni. En 1946, le service direct, qui avait relié notre pays à la Grande-Bretagne durant le guerre, devenait quotidien et, d'Angleterre, assurait la liaison avec les autres pays européens.

CPO

AIDEZ LA POSTE À VOUS BIEN SERVIR:

adressez et affranchissez vos lettres correctement.

Le tarif aérien des lettres à destination d'outre-mer est maintenant de 15 cents par demi-once.

Aérogrammes—10 cents chacun.

POSTES CANADIENNES

L'hon. Alcide Côté, C.R., M.P.
Ministre des Postes

W. J. Turnbull
Sous-ministre des Postes

XVIII

Un matin, Fiflot reçut une seconde lettre de Lagrinche, lettre pressante qui, cette fois, le tira de sa torpeur.

Et il déclara à Goliath et à Rose-des-Neiges que, le jour même, il irait demander à l'ancien commis de Bourdon ce qu'il avait à lui proposer. Rose-des-Neiges ne connaissait Lagrinche que de nom.

Elle avait souvent entendu parler de lui, mais dans des termes peu flatteurs.

Elle en fit l'observation à Fiflot.

— Certes, répondit l'Homme-Bob, je sais que le camarade ne vaut pas grand-chose et je n'ai qu'une confiance très limitée dans son honnêteté. Pour rien au monde je ne voudrais te confier à lui. Mais actuellement, il ne s'agit pas de toi ; il ne s'agit que de moi... et moi, je saurai bien me défendre, s'il en est besoin.

« Lagrinche m'offre une situation superbe ; il veut m'embaucher à raison de trois cents francs par mois.

« C'est l'aisance pour tous deux ; pour toi, c'est le repos, la vie tranquille et exempte de soucis.

— Pauvre Fiflot ! songeait Rose-des-Neiges, les larmes aux yeux. C'est pour moi, c'est pour me rendre heureuse qu'il va accepter les propositions de Lagrinche.

— Puis, vois-tu, reprit Fiflot, nous pourrons enfin quitter ce logement où tu manques d'air. Goliath, à qui j'ai fait part de mes petites idées, viendra se loger pas loin de nous. Il en a assez, le vieux savetier, d'habiter cette loge étroite qui ne lui rappelle que de douloureux souvenirs, cette loge dans laquelle s'est éteinte la pauvre mère Goliath. Il sera heureux de nous suivre et de fuir Paris.

— Tu songes à quitter le faubourg ?

— Le plus tôt possible ; dès que nous aurons de quoi déménager nous partirons.

— Et où irons-nous ?

— Je ne sais pas encore ; mais je pense aller m'installer à Joinville dans une jolie petite maisonnette près de la Marne... Dis, qu'en penses-tu, ma petite Rose-des-Neiges ?

L'enfant souriait tristement.

— Alors, reprit Fiflot vexé de ne pas entendre la fillette s'exclamer et pousser des cris de joie, alors mon projet ne te sourit pas ?

— Ce serait trop de bonheur, mon bon Fiflot !

— Mais ce bonheur-là, nous l'avons bien gagné... toi surtout, ma petite Rose-des-Neiges.

— Je ne crois pas au bonheur, moi...

— Mais tu es malade, nom de nom... Ah ! sacré mâtin, tu en dis de belles quand tu t'y mets, fillette. Voyons, voyons, à ton âge on doit voir la vie toute en rose...

— Moi, je la vois tout en noir, mon bon Fiflot. Songe donc, mon ami, que la pauvre Cécilia est morte, que nous sommes seuls tous deux et que nous n'avons plus personne à aimer.

— Je t'aime, moi, de tout mon coeur, et cette affection me suffit, dit Fiflot, les larmes aux yeux. Puis j'aime bien aussi le vieux Goliath, ce brave homme qui nous a si souvent secourus quand nous crevions de faim. Et c'est au moment où nous allons enfin sortir du pétrin que tu me dis de ces choses qui me crèvent le coeur !

— Oh ! non, pensait Rose-des-Neiges, je ne crois pas au bonheur, Cécilia est morte... mon vieil ami Bosko ne reviendra sans doute jamais de prison... j'ai perdu Paulot que je reverrai plus... je n'ai pas de mère, je n'ai pas de famille...

« Et Fiflot voudrait que je sois heureuse ! Est-ce que c'est possible, cela ?..

Plus elle grandissait, plus Rose-des-Neiges se rendait compte de sa situation.

Fiflot lui avait dit bien souvent :

— Cécilia n'était pas la vraie mère... il existe de par le monde une femme qui t'a donné le jour ; mais, cette femme, tu ne la connaîtras jamais.

« Peut-être Cécilia a-t-elle connu le nom de celle qui t'a portée dans son sein ; mais, ce nom, elle ne l'a jamais prononcé.

Cécilia, en effet, était morte sans avoir jamais voulu révéler à personne le secret de l'abandon de Rose-des-Neiges, sans avoir jamais voulu se séparer de cette fillette qu'elle aimait presque autant que Bosko.

Il restait bien, il est vrai, les petits souliers garnis de cygne et le linge d'enfant marqué L.N. que Fiflot et Rose-des-Neiges avaient emportés en quittant à tout jamais le wagonnet de l'avenue d'Italie... mais Fiflot ne considérait ces objets que comme des reliques précieuses qu'il gardait religieusement.

Que de projets le musicien ambulant ne fit-il pas à partir du jour où il reçut la seconde lettre de Lagrinche ?

Devenu un peu bohème par la force des choses, ayant coudoyé tant de vilaines gens sur son chemin, constaté tant de vilenies dans sa vie nomade, Fiflot se sentait parfois plein d'indulgence pour les faiblesses d'autrui.

Après tout, il le savait soiffeur et paresseux... mais il ignorait qu'il fût devenu voleur, il ne le supposait pas capable d'arrêter les gens sur les routes, comme il l'avait fait le jour où il accosta sur les quais le comte de Marigny et la marquise de Noirmont.

Aussi les méfaits de Lagrinche s'effaçaient-ils peu à peu de son esprit.

Or, Lagrinche priait Fiflot de se rendre au plus vite, pour conclure l'affaire, au café de la Demi-Lune, rue Mouffetard.

Il l'attendait le lendemain, entre trois et quatre heures de l'après-midi.

Fiflot décida de se rendre à l'endroit indiqué.

Le lendemain il s'habilla à la hâte et se dirigea vers la rue Mouffetard.

Une foule nombreuse emplissait la rue ; les marchandises des quatre-saisons criaient à tue-tête, offrant les légumes de la veille et le poisson du jour.

Des femmes en haillons et des enfants loqueteux encombraient les trottoirs.

Fiflot, mis comme un bon petit bourgeois endimanché, écarquillait ses gros yeux et contemplait cette foule grouillante, hurlante et batailleuse.

Puis enfin, vers le milieu de la rue, à droite, il aperçut une large enseigne sur laquelle on lisait :

A la Demi-Lune

— Voilà le cabaret en question, grommela Fiflot.

Et il se dirigea vers la porte d'entrée.

Debout sur le seuil de l'estaminet, une grosse femme, les cheveux ébouriffés, le regardait venir.

— Qui demandez-vous ? fit-elle.

— M. Lagrinche.

— Il n'est pas encore arrivé, mais si, en l'attendant, vous désirez casser une croûte et boire un coup, on va vous servir.

— Ce n'est pas de refus, fit Fiflot interloqué.

— Alors, entrez. Br... br... il ne fait pas chaud dehors.

Fiflot hésita pendant quelques instants.

Une terreur instinctive s'était emparée de lui.

Cette vieille femme, vêtue de loques de couleurs criardes, ne lui inspirait aucune confiance.

Néanmoins, il n'osa pas reculer.

Il pénétra d'abord dans une petite salle basse, complètement déserte à cette heure ; puis, précédé par la patronne de l'établissement, il entra dans une vaste pièce enfumée et d'aspect bizarre.

La patronne posa devant lui une bouteille de vin, du pain et un morceau de saucisson.

Puis, d'une voix enrouée, elle dit :

— Buvez et mangez ; c'est Lagrinche qui paye. M'sieur Lagrinche est un bon zig qui a le sac...

A peine achevait-elle ces paroles qu'un homme vêtu d'un complet à carreaux, la tête recouverte d'un large chapeau de feutre, pénétra en coup de vent dans le cabaret.

Aussitôt, il cria à la patronne :

— La mère, est-il venu, mon convive ?

— Il est arrivé depuis quelques minutes déjà ; comme j'en avais reçu l'ordre, je lui ai servi de quoi se rincer le bec en vous attendant.

Lagrinche, avisant Fiflot assis tout penaud, à une table, se tourna vers la patronne et dit :

— Je vous présente une célébrité que tout Paris acclame chaque jour !... mon ami : l'Homme-Bob !...

Fiflot, dont l'amour-propre fut aussitôt agréablement chatouillé, devint rouge comme une tomate ; ses gros yeux s'ouvrirent démesurément.

— Comment ! c'est l'Homme-Bob que nous avons l'honneur de recevoir à la Demi-Lune ! fit la patronne en jetant sur Fiflot, qui maintenant riait sans trop savoir pourquoi, un regard d'admiration.

— Alors Madame a entendu parler de l'Homme-Bob ? fit Fiflot gonflé d'orgueil.

— Qui ne connaît, au moins de réputation, ce chanteur épatant ? répondit la patronne. Tous les habitués de la Demi-Lune pourraient vous en dire quelque chose, tous admirent l'Homme-Bob et la gentille joueuse de violon qui l'accompagne — car vous n'êtes pas seul, monsieur, à soulever les foules : une adorable gamine partage vos triomphes.

— Vous êtes vraiment bien renseignée, madame, dit Fiflot, pris soudainement de peur en songeant que tous les gueux réunis là connaissaient Rose-des-Neiges.

— Tiens, tiens, dit Lagrinche en ricanant, mon ami Fiflot-Fiflotin me fait des cachettes ; il a des secrets pour moi... Ah ! ah ! mon gaillard, il paraît que tu es aidé dans ton travail par un sujet merveilleux ! Mais c'est bien ! Je l'engage aussi, ton sujet ; je ne veux pas te séparer de lui... tu amèneras la donzelle.

— Je suis seul, tout seul...

— Tu mens. La patronne de la Demi-Lune sait que partout une joueuse de violon vraiment épatante t'accompagne ; elle sait aussi que c'est à cette artiste que tu dois en grande partie ton succès.

— Je te l'ai dit et je te le répète : je ne connais personne. C'est à prendre ou à laisser : embauche-moi, tout seul, sinon il n'y a rien de fait.

— Tu as une volonté, maintenant, toi, m'sieur Fiflot ?

— Je t'en donnerai la preuve.

— Voyons, soyons raisonnables tous deux.

— Je ne demande que cela.

— Je t'offre trois cents balles par mois ; n'est-ce pas superbe ?

— C'est magnifique, j'en conviens.

— Pourquoi, alors, ne consens-tu pas à amener la donzelle ?... tu crains sans doute qu'elle m'ensorcelle, car tu sais que j'aime le beau sexe, moi.

Fiflot se taisait ; maintenant Lagrinche lui faisait peur.

Tant qu'il ne s'était agi que de lui, il ne s'en était pas trop mal tiré ; mais à présent que Rose-des-Neiges était en cause, il perdait complètement la tête.

Il voulut se lever pour s'en aller ; mais Lagrinche, qui épiait tous ses mouvements, l'obligea à rester assis.

— Mange donc ton saucisson et bois un bon coup... après nous causerons de nos affaires...

— Et il ne sera plus question que de moi ?

— Absolument.

LA VIE COURANTE . . .

— A table, mes enfants ! Votre père nous a fait un très bon dîner ce soir.

— Alors, je reste ; nous pourrons nous entendre.

Lagrinche but coup sur coup deux grands verres de vin ; puis, les deux coudes sur la table, il se prit à examiner Fiflot.

— Alors te voilà dans la gloire jusqu'aux oreilles, dit-il en scandant ses paroles. Sur la place de Paris, l'Homme-Bob est plus connu que le président de la Chambre. Tout le monde l'admire... et c'est toi, Fiflot, mon ami Fiflot-Fiflotin, qui es cet homme-là...

Fiflot ravi, secouait la tête.

— Or, maintenant, tu es un artiste qu'il faut payer cher, reprit Lagrinche : c'est pourquoi je t'ai offert de suite quinze louis par mois.

— Je vaux bien ça...

— Tu te gobes, mon ami.

— Je gagnerais devantage tout seul si je pouvais travailler tous les jours. Malheureusement, il faut compter sur le mauvais temps. Quand il pleut et que les recettes de la veille ont été suffisantes, on reste chez soi.

— C'est parfaitement vrai ; mais, chez moi, tu n'éprouveras pas le même inconvénient. J'ai fait dernièrement l'acquisition d'un théâtre ambulant, d'un matériel qu'on installe où on veut.

— Un théâtre ambulant ?...

— Parfaitement. Un théâtre avec décors et tout le tremblement. Mais comme mes roulottes ne sont pas encore prêtes, j'ai installé la scène au rez-de-chaussée d'une maison de quartier Montmartre. On y chante, on y joue des pièces.

« Comme je ne doutais pas que tu accepterais mes propositions, j'ai déjà fait figurer ton nom sur l'affiche.

« Et les badauds écarquillent les yeux... je ne te dis que ça.

Fiflot, émerveillé cette fois, se rengorgeait, toussait, se mouchait bruyamment pour mieux cacher sa joie.

Il demanda :

— Quel jour commencera mon engagement ?

— Mais aujourd'hui même, si tu veux.

— Parfait ! Allons voir ton théâtre.

Ils se levèrent.

Lagrinche paya les consommations ; et bras dessus, bras dessous, les deux copains quittèrent la Demi-Lune.

XIX

La nuit est tout à fait venue maintenant.

Six heures sonnent à Saint-Médard quand Fiflot et Lagrinche parviennent à la rue Monge.

Une pluie fine tombe.

Lagrinche avise un fiacre qui passe à vide, le hèle, puis y prend place en compagnie de Fiflot.

— Où faut-il vous conduire, bourgeois ? demanda le cocher.

— Boulevard de Rochechouart. Quant au numéro, je ne me le rappelle pas ; mais marche toujours, on te fera signe. Allons, en route... et vite, sinon pas de pourboire, mon vieux.

Le fiacre partit, cahin-caha, suivant la rue Monge.

Une heure après il arrêtait enfin sur les boulevards extérieurs, en haut de la rue du Faubourg-Poissonnière.

Fiflot descendit. Lagrinche paya le cocher et lui donna le fort pourboire promis.

— Nous voilà dans notre quartier, dit Lagrinche en passant son bras sous celui de Fiflot.

Mais ce quartier n'avait rien de bien rassurant. De temps à autre, on rencontrait des gens à figure louche.

— Alors, c'est dans ce quartier que tu as installé ton théâtre ? demanda Fiflot.

— Oui... provisoirement.

Puis, Lagrinche ajouta :

— Vois-tu, tout là-bas, cette maison neuve ? Et bien c'est dans les magasins du rez-de-chaussée — magasins loués à la semaine — que je donne chaque soir des représentations. Et je t'assure que les recettes sont toujours fort importantes. Tous les jours, je gagne mes cents balles, net.

— Mazette !

— Et avec cet argent, monsieur Fiflot, on boulotte bien.

— Mais pour t'installer ainsi, il t'a fallu beaucoup d'argent, objecta Fiflot vexé et jaloux de n'avoir pas pensé, lui aussi, à monter une affaire semblable.

— Dame ! j'ai dû dépenser quelques billets de mille.

— Ah ! fit Fiflot, en jetant sur Lagrinche un regard plein de méfiance. Mais, autrefois, tu n'avais pas le sou, tu étais aussi pauvre que moi... et Bourdon ne t'a pas couvert d'or, que je sache...

— J'ai fait un héritage, mon vieux Fiflot.

— Vraiment ?

— Et un chouette, encore.

Fiflot ouvrait de grands yeux étonnés.

— Mais pourtant tu es sans famille ?...

— Ça vient d'un parrain hupé.

Cette fois, Fiflot ne répliqua rien ; mais, à la dérobée, il jeta sur Lagrinche un coup d'oeil soupçonneux.

— Décidément, pensait-il, j'aurais peut-être mieux fait de suivre l'avis de Rose-des-Neiges et de ne pas m'aventurer dans une affaire qui ne me paraît pas des plus claires.

Puis il dit :

— Mais, Lagrinche, ne crains-tu pas de manger ton héritage ? Ne sais-tu pas que les spéculations théâtrales sont des plus aléatoires ?

— Bah ! quand il n'y aura plus d'argent... il y en aura encore, monsieur Fiflot-Fiflctin.

« Bibi-Lagrinche a découvert une mine d'or dans laquelle il n'aura qu'à puiser.

Fiflot, ahuri, regardait son ancien copain.

Son honnêteté se révoltait maintenant ; les dernières paroles de Lagrinche lui faisaient peur.

D'un pas hâtif, ils suivirent, pendant quelques minutes encore, le boulevard de Rochechouart ; puis enfin ils s'arrêtèrent devant la maison neuve que Lagrinche, de loin, avait indiquée.

— C'est ici ; nous sommes chez nous, dit Lagrinche en ouvrant la porte de la boutique. Tu peux entrer, Fiflot ; je vais te montrer mon théâtre.

Lagrinche alluma une lampe à huile suspendue au plafond.

Alors une salle immense, garnie de quelques rangées de bancs et de chaises... et, tout au fond, une estrade en planches, apparurent aux yeux étonnés de Fiflot.

— C'est là que tu te feras entendre, dit Lagrinche en obligeant l'Homme-Bob à monter sur l'estrade ; c'est là que tu te feras applaudir. Tout le monde voudra te voir, t'entendre chanter la chanson du Petit Chien.

Et il fredonna, en gesticulant :

Je possède un petit chien,
De mignonne tournure.
Le collier qui le tient
Est sa seule parure.

Cette fois, Fiflot oublia tout.

Et aussitôt, se campant devant Lagrinche émerveillé, il entonna le refrain.

Les aboiements surtout étaient parfaitement imités ; ils retentirent, sonores et vivants, dans ce quartier relativement calme à cette heure.

Bientôt des têtes curieuses se montrèrent à la porte de la boutique.

— Entrez, messieurs ; entrez, mesdames, cria Lagrinche. Nous tenons le fameux Homme-Bob !... Celui qui fait courir tout Paris ! Celui qui amuse tous les rupins des quartiers chics. C'est nous

Vendus par centaines de millions

SACS DE THÉ "SALADA"

MES RECETTES de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

Salade cole-slaw aux oeufs durs

3 tasses de chou haché en fines lanières
¼ de tasse de vinaigre — *¼ de c. à thé de poivre*
1 c. à tb. de sucre — *3 oeufs* — *2 c. à tb. de crème*
1½ c. à thé de sel — *1 c. à tb. de beurre*

Chauffer le vinaigre et les assaisonnements jusqu'au point d'ébullition. Battre les oeufs, y verser au-dessus le mélange de vinaigre et cuire au bain-marie jusqu'à ce que ce soit très épais puis y ajouter la crème. Retirer du feu et verser quand c'est encore chaud sur le chou. Dresser sur un plat à salade, laisser refroidir parfaitement et garnir de rouelles d'oeufs durs.

Mousse à l'ananas

½ livre de carrés de guimauve (30 environ)
1 boîte d'ananas déchiqueté — *2 c. à tb. de jus de citron*
1 tasse de crème à fouetter — *2 c. à tb. de sucre*

Couper la guimauve en petits morceaux à l'aide de ciseaux. Mélanger aux ananas et laisser reposer en brassant souvent jusqu'à ce que ce soit entièrement refroidi. Fouetter la crème, ajouter le sucre et y incorporer le mélange d'ananas auquel on aura ajouté le jus de citron. Servir en coupes ou dans un plat à dessert.

Tomates farcies au poulet

¾ de tasse de céleri coupé en dés ou de concombre
1 tasse de poulet cuit et coupé en dés
¼ de tasse de noix hachées — *¼ de tasse de mayonnaise*
6 belles tomates — *Laitue et persil*

Choisir des belles tomates. Ebouillanter, peler et refroidir. Enlever soigneusement l'intérieur des tomates ayant bien soin de ne pas briser les tomates. Mélanger le céleri, le poulet, les noix et la mayonnaise. En remplir les tomates. Dresser sur des feuilles de laitue croquante, garnir de mayonnaise et mettre sur chaque tomate une touffe de persil frais. 6 *services.*

Salade aux pommes de terre

½ tasse de sauce française — *2 c. à tb. de persil haché*
2 c. à tb. d'oignon râpé — *4 tasses de tomates* — *1 c. à tb. de câpres*

Cuire les pommes de terre dans leur pelure et les laisser refroidir avant de les peler pour obtenir des pommes de terre plus fermes. Peler, couper en tranches minces et mélanger avec le persil, les oignons et la sauce française. Faire refroidir parfaitement avant de servir.

Cette salade sera excellente avec du jambon froid.

Sauce française

½ c. à thé de sel — *½ c. à thé de sucre*
½ c. à thé de moutarde — *⅓ de tasse de vinaigre*
⅔ de tasse d'huile à salade

Mélanger le tout parfaitement avant de le mélanger à la salade.

Gelée au citron

2 c. à tb. de gélatine granulée — *1 c. à thé de zeste de citron râpé*
¾ de tasse de jus de citron — *½ tasse d'eau bouillante*
½ tasse d'eau froide — *1 tasse de sucre* — *2¼ tasses d'eau froide*

Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide 5 minutes et verser au-dessus l'eau bouillante en brassant pour dissoudre parfaitement la gélatine. Ajouter le reste des ingrédients et brasser jusqu'à ce que le sucre soit entièrement fondu. Verser dans un moule passé à l'eau froide ou dans des moules individuels, laisser prendre ferme et servir avec crème fouettée.

maintenant qu'il vient de charmer. Entrez messieurs, entrez mesdames !

Et la boutique fut bientôt remplie de spectateurs.

Fiflot, le chapeau sur l'oreille, chantait à tue-tête.

Les applaudissements éclataient... et les sous pleuvaient dans la sébile que Lagrinche tendait prestement aux assistants.

Ce soir-là, le triomphe de l'Homme-Bob fut complet.

Quand la porte de la boutique fut refermée sur les badauds — peu satisfaits de s'en aller si vite — Lagrinche, décidé à être bon enfant et résolu à faire tout son possible pour capter tout de suite la confiance de Fiflot. Lagrinche renversa sur l'estrade le contenu de la sébile et se mit à compter la recette.

En tout, il y avait cinquante-six francs.

— Voilà de l'argent vite gagné, dit Lagrinche. La recette réalisée dans une séance aussi courte est vraiment magnifique.

Et il ajouta, d'un ton bon enfant :

— Cela affirme une fois de plus ton immense talent de chanteur ambulant, mon ami Fiflot — Vrai de vrai, jamais je n'aurais espéré un pareil succès.

« Aussi je te proclame le premier sujet de ma troupe. Grâce à toi, je ferai de l'or... et je suis parfaitement décidé à te donner, en plus des trois cents francs d'appointements fixes, un tant pour cent sur les recettes.

« En attendant, je vais, dès ce soir, partager avec toi.

Tiens : voici un louis plus huit francs. Avec ça, tu pourras te payer des huîtres demain...

Fiflot n'en croyait pas ses yeux... Et sa pauvre figure, épanouie et rouge de joie, s'animait d'une expression heureuse.

— Vingt-huit francs ! dit-il ; j'ai gagné vingt-huit francs en un quart d'heure ! décidément, je suis un grand homme !

— Alors, c'est entendu ? tu feras partie de ma troupe ? demanda Lagrinche en reconduisant Fiflot jusqu'à la porte de sa boutique.

— Tu peux compter sur moi, mon vieux copain.

— N'oublie pas que les représentations auront lieu, chaque soir, de sept heures à minuit.

— Parfait.

— Il est bien convenu également que je te donne trois cents francs par mois, plus un tant pour cent sur la recette journalière ?

— C'est compris.

— Alors je te ferai signer demain un petit bout de traité en règle.

Fiflot se gratta l'oreille.

— Un traité, dit-il ; pourquoi faire ?

— Les affaires sont les affaires, mon ami. Admets qu'un autre copain, émerveillé de ton talent, te souffle à Bibi-Lagrinche en te promettant de te faire gagner devantage... Alors tu me planterais là et tu filerais sans tambour ni trompette, me laissant dans le plus complet embarras.

« Et c'est ce que je ne veux pas.

« Aussi te demanderai-je, avant tout, de signer un traité qui nous lie l'un à l'autre pendant au moins deux ans.

— Et si je refuse ?

— Alors, tant pis pour toi, tu chercheras fortune ailleurs.

— Bon... bon... je signerai le traité.

Et Fiflot pensait :

— Après tout, cela ne m'engage pas à grand-chose... Deux années sont bien vite passées... Si je vois que l'affaire est bonne, je la tenterai pour mon propre compte. Je chanterai et Rose-des-Neiges jouera du violon.

« Puis je m'associerai le père Goliath et je le chargerai des quêtes.

Fiflot prit congé de Lagrinche, et tout heureux, revint a pied rue Sainte-Marguerite.

Quand il pénétra dans le couloir de la maison qu'il habitait, dix heures venaient de sonner au coucou appendu dans la loge du père Goliath.

— Bien le bonsoir... c'est moi... dit Fiflot en faisant une pirouette devant le vieux savetier et devant Rose-des-Neiges.

Puis, enlevant prestement son chapeau qu'il jeta dans un coin, il ajouta :

— Nous voilà riches, les enfants. Demain, nous chercherons ensemble la petite maison de nos rêves. Quand nous l'aurons trouvée, quand nous nous y serons installés, ma petite Rosinette ne fera plus de tournées : elle restera chez elle bien douillettement, l'hiver près d'un bon feu, l'été dans un jardinet où elle prendra le frais en attendant mon retour. Goliath logera avec nous, c'est entendu depuis longtemps.

— Mais, mon ami, vous avez donc fait fortune ? dit Goliath le visage épanoui.

— Entendons-nous bien, répondit Fiflot : ma fortune n'est pas encore faite, mais le sort me favorise singulièrement.

Demain je signe un traité par lequel Lagrinche me donne trois cents francs par mois, plus une part dans les bénéfices.

J'ai chanté ce soir comme début ; j'ai partagé la recette avec mon ami Lagrinche... et je rapporte à la maison vingt-huit francs, que nous allons entamer séance tenante.

— Vivent la joie et les pommes de terre frites, cria Goliath en envoyant rouler au fond de la loge une paire de bottes qu'il était en train de ressemeler.

Fiflot courut chez le mastroquet du coin, où il acheta une bouteille de vin blanc et dix sous de châtaignes.

Il rentra à la hâte et déposa ses provisions sur la table du père Goliath.

Le festin commença et se prolongea fort avant dans la nuit.

Quant Fiflot et Rose-des-Neiges remontèrent chez eux, la fillette paraissait fatiguée par cette trop longue veillée.

Une grande tristesse l'envahissait.

Fiflot, lui, ne dormit pas de la nuit.

Le lendemain — qui était un dimanche — il se leva plus tôt que d'habitude et éveilla Rose-des-Neiges.

— Habille-toi, petite, dit-il. Nous irons à Joinville. Le temps est superbe ! ce que nous allons nous amuser ! Goliath est des nôtres, A Joinville !... à la campagne !... au grand air !...

Et Fiflot allait et venait par sa chambre, les deux mains dans ses poches, en attendant Rose-des-Neiges qui, ce matin-là, lui paraissait bien lente à s'habiller.

Enfin, la fillette parut.

— Ce soir seulement, dit Fiflot l'embrassant, j'ai rendez-vous avec Lagrinche. J'ai donc toute la journée à moi... et je suis heureux de te consacrer.

Il gagnèrent tous trois la gare de la Bastille.

Fiflot demanda trois places pour Joinville.

Dans le train qui les emportait vers les bois, vers la Marne, ils restaient silencieux, le cœur inondé de joie.

Puis les employés crièrent successivement :

— Saint-Mandé !... Vincennes !... Fontenay !... Nogent !... et enfin Joinville !...

— Nous sommes arrivés, mes enfants, dit Fiflot.

Ils descendirent du train, quittèrent la gare ; puis, errants, le nez au vent, ils s'engagèrent dans les rues de la petite ville, rues garnies de chaque côté, de coquettes villas encore closes.

Ils suivirent une route en pente, et bientôt aperçurent la Marne, les berges gazonnées et, tout au loin, disséminées dans les champs, des maisonnettes isolées.

— Voilà ce qu'il nous faudrait, dit Fiflot en étendant la main vers les lointains horizons. C'est un peu loin de la gare, mais j'ai de bonnes jambes. On serait vraiment bien là.

— C'est aussi mon avis, fit Goliath.

— Et toi, qu'en penses-tu, ma petite Rose-des-Neiges ?

— Moi, je ferai bien partout où tu te plairas, mon bon ami Fiflot.

— Parfait, alors. Mais n'oublions pas l'essentiel et commençons par déjeuner. Si vous le voulez bien, nous nous installerons dans ce cabaret, là-bas, au coin de la rue ; puis, tout en mangeant, nous demanderons quelques renseignements sur le pays.

— Alors, c'est décidé ? Vous voulez louer aujourd'hui même une maison à Joinville ? demanda Goliath.

— Oui, mon ami ; une maison pour nous trois.

— Et ma loge ? Et ma clientèle ?... vous n'y songez pas, monsieur Fiflot ?

— Votre loge... vous la quitterez. Quant à votre clientèle... vous vous en créerez une autre. Un cordonnier de votre force trouve toujours à s'occuper.

— Peut-être avez-vous raison, ami Fiflot.

Dans sa joie, Fiflot n'oubliait personne ; pour chacun, il faisait des rêves d'or.

Ils pénétrèrent dans un cabaret situé au bord de la Marne ; Fiflot, sous prétexte d'appeler la bonne, frappa sur la table un formidable coup de poing.

Une jeune fille, accorte et jolie, apparut aussitôt.

— Ma belle, dit Fiflot, vous avez devant vous trois Parisiens en partie de plaisir, trois Parisiens qui voudraient déjeuner ici, histoire de se régaler à la campagne.

— Mais rien n'est plus facile, monsieur.

— Qu'avez-vous à nous offrir ?

— Une omelette au lard, d'abord.

— Parfait...

— Puis un lapin sauté.

— Excellent, le lapin... Et puis ?

— Du dessert.

— De mieux en mieux ; dépêchez-vous de préparer le festin.

La servante se précipita à la cuisine.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Puis, Fiflot, avisant la servante qui revenait, portant l'omelette qu'elle posa délicatement sur la table, lui demanda :

— Dites donc, la belle fille, vous ne connaîtriez pas une jolie maison à louer, par ici ?

— Il n'en manque pas, monsieur ; nous n'aurez que l'embarras du choix.

— C'est que je ne voudrais pas y mettre très cher.

— Et bien ! tenez, monsieur, de l'autre côté de la rivière, vous trouverez votre affaire. La maison n'est pas grande, elle est peu élégante, mais elle est commode. Puis, il y a un grand jardin, dans lequel vous pourrez faire pousser des légumes.

(*Lire la suite au prochain numéro*)

LE CHATEAU DE RAMEZAY

[*Suite de la page* 7]

La participation de chacun ne serait pas bien lourde.

Nos enfants qui préfèrent maintenant jouer aux Martiens plutôt qu'aux Indiens, pourraient se représenter de façon vivante l'existence de leurs ancêtres, leurs aventures, leurs joies et leurs angoisses. Ils s'en pénétreraient par un contact direct avec les souvenirs qui nous en restent et comprendraient ainsi la tradition dont ils sont porteurs.

35 à 40,000 visiteurs se rendent chaque année au Musée de Ramezay. Ils demandent des explications et justifient par leur nombre notre suggestion qui constituerait un bel exemple à suivre par d'autres musées canadiens.

Ces souvenirs d'antan doivent bénéficier de la technique moderne, sinon ils risquent de ne plus susciter aucun intérêt parce que trop anachroniques.

RÉMY LAURENT.

D'après une estampe, le Château de Ramezay en 1885. On remarque qu'il possédait encore des persiennes, des girouettes qui ont fort malheureusement disparu ainsi que les gros arbres donnant un cachet particulier à l'antique demeure. Espérons qu'un archéologue de goût entreprendra un jour cette recons'itution. A cette époque, 1885, le château avait é'é abandonné par les gouverneurs ne ré idant plus à Montréal. Point encore un musée, il abritait des bureaux et certaines facultés rattachées à L'Université Laval de Québec.

AIME MAJOR

[*Suite de la page* 5]

le sport (natation, hiver et été au Y.M.C.A.), la peinture et les livres où son choix va de Marc-Aurèle (dont les Pensées sont sur sa table de chevet) à Joseph Kessel.

Il n'est pas question de vacances car Aimé Major a accepté de jouer dans les deux plus importants spectacles du Festival de Montréal : « Jeanne au Bûcher » et « Le Bourgeois Gentilhomme » sous la direction de son ancien maître, le Père Emile Legault. Mais un travail qu'on aime est toujours plus léger ; et le sportif a sa piscine, comme le peintre sa montagne à mettre sur la toile. Et c'est à quoi Aimé Major consacre ses loisirs entre deux chansons et deux actes.

L'INCONNUE DE BIZERTE

[*Suite de la page* 21]

— Ça vous étonne ? Moi pas... Ç'a l'air d'une blague, et pourtant c'est parfaitement régulier.

— Régulier... Régulier... Un faux passeport est toujours plus régulier qu'un vrai. Et ma tête à couper que cette fille de vingt-sept ans — d'après son passeport — est en train de se payer notre tête...

Un coup sec de klaxon et, faisant jeter de côté les deux hommes sous peine d'écrasement, une torpédo passe à toute allure, tandis que, ses mains gantées de blanc crispées sur le volant, la prétendue Nadine Vogler jette à ses interlocuteurs d'un moment le plus ironique des coups d'oeil.

•

Jean-Pierre Moriani est assis sur un pliant, le dos appuyé à la tourelle d'acier du *Forbin*. Obéissant à un ordre passé de la Marine par sans-fil, le sous-marin, aussitôt le soleil couché et la nuit faite, est venu doucement s'embosser à un mille et demi du cap Guardia ; et là faisant surface, il a mouillé son ancre pour prendre un poste de guet entre la villa suspecte noyée dans l'ombre nocturne et le large dans lequel continue de rôder, suivant des routes décevantes et embrouillées, le cargo aux allures incompréhensibles.

L'inspecteur Thierry, cryptographe habile, a déchiffré, après plusieurs heures de travail, la plupart des lettres photographiées à la poste dans le courrier de Mlle Nadine Vogler. Et ces textes sont tous relatifs à la profondeur d'eau, à des alignements, à des repères, toutes et tous situés aux atterrages de Bizerte.

Par conséquent, aucun doute n'est possible : la singulière femme si bizarrement internationale qui a loué la villa *Embarek* s'occupe à des besognes à juste titre dignes d'attirer l'attention de la Marine et de la Sûreté : il n'y a plus maintenant qu'à la prendre sur le fait. Et c'est le *Forbin* qui est chargé d'intercepter toute communication entre la terre et le cargo rôdeur.

Or le premier quart est déjà passé sans que rien n'ait troublé l'absolue obscurité et l'absolu silence. L'enseigne de vaisseau ne peut retenir un soupir...

Quinze jours juste ont passé depuis qu'à ce bal il dansait là-bas, à Paris. Quinze jours ! Autour de lui, tout disparaît, la coque d'acier tirant sur sa chaîne au gré du courant, la tourelle sur laquelle ses épaules s'appuient, le canon qui, à quelques mètres, allonge son cou en menace dans le noir, les trois ou quatre hommes qui veillent là, à l'avant et à l'arrière, la mer, le ciel. Sous ses paupières demi-baissées, il revoit les lumières du bal ; dans ses oreilles, il entend une voix fraîche, un peu ironique, qui répond à ses paroles :

« Vous revoir, monsieur ?... Mais je ne dis pas non... Non... pas aujourd'hui. Après-demain, au bal de Polytechnique, je vous dirai mon nom, jusque-là j'aime mieux être pour vous : l'inconnue ».

— Lieutenant... lieutenant...

Une main sur son épaule, la main du second-maître de timonerie Le Fur qui l'arrache à son rêve, le ramène aux réalités de la nuit et du bord :

— Les feux... l'alphabet Morse...

D'un bond, Jean-Pierre s'est redressé : la vision regrettée, la voix prometteuse s'évanouissent devant le service. Debout, la jumelle de nuit aux yeux, il ordonne :

— Vite, le commandant...

Autour de l'enseigne, du second-maître, des matelots se sont levés du pont où ils somnolaient pesamment, et, vers la terre, en même temps, ils fouillent l'horizon tout opaque.

— On répond du large... Ah ! les salauds ! gronde une voix derrière Jean-Pierre.

A terre, d'une source invisible qui est certainement la villa *Embarek*, des lueurs paraissent pour s'éclipser encore. Et, en réponse, un timonier compte tout haut :

— Brève... brève... longue... brève...

Vers la pleine mer, une machine électrique étincelle par saccades, et lance des lueurs rapides.

Des pas sonnent sur le plancher métallique des coursives ; et, se hissant à la force des poignets, François Mérour paraît au sommet de la tourelle :

— Eh bien ! ça va... Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir !

Un homme accourt de l'arrière

— Commandant, un bruit de moteur par tribord arrière.

Le lieutenant de vaisseau s'est retourné ; il tend l'oreille, puis :

— Eteignez les feux de position... Paré à hisser l'ancre... Lieutenant, à décapeler le canon pour le coup de semonce.

Dans l'ombre, tous se précipitent. Il y a des faux pas, un cliquetis de chaînes, des jurons.

— Et silence partout ! ordonne Mérour.

A terre, un dernier clignotement des feux ; et en mer une réponse a étincelé. Puis de nouveau l'obscurité complète.

— Commandement, l'ancre est à pic, et paré à partir à mon commandement, annonce une voix.

— Balancez les machines de surface jette Mérour qui, de sa jumelle de nuit, fouille en vain l'obscurité.

— Commandant, la pièce est parée ; gargousse à blanc, annonce Moriani.

Et puis, c'est le silence. Le bruit sourd du moteur s'est éteint. Le *Forbin* reste là, immobile sur son ancre à pic, son canon chargé.

— Commandant, les machines sont balancées, annonce le porte-voix de la timonerie.

Dans la main de son chef, le sous-marin, toutes ses forces bandées comme celles d'un fauve à l'affût, est prêt à partir.

De nouveau, c'est l'attente, officiers, officiers mariniers et marins tous immobiles, les yeux, les oreilles au guet.

Un quart d'heure. Une demi-heure. Et plus rien. Ni bruit, ni lumières.

— Non, gronde Mérour, ils se paient notre figure, ces oiseaux-là...

A ce moment, une exclamation de tous à la fois : là-bas, à l'extrême horizon de la mer, de grands faisceaux lumineux tout blancs semblent jaillir de l'autre côté du cercle invisible formé par l'eau et le ciel — toute une fantasmagorie de lumière qui flamboie d'un coup.

— L'escadre... l'escadre qui arrive au large...

L'escadre ? Et en même temps ces gens mystérieux qui, dans la nuit, viennent de fabriquer on ne sait quelles besognes louches ! Contre l'escadre peut-être, justement ? Après tout, l'amiral est inquiet de ces mystères puisqu'il a détaché le *Forbin* avec des ordres précis.

— Moriani, tout de suite après la gargousse à poudre, un obus paré, hein ?

— Compris.

— Et si je dis de cogner, tir à volonté.

— Entendu.

Mais où sont passés les mystérieux signaleurs qui, à l'instant, rôdaient dans les ténèbres ?

Mérour et Moriani, leurs hommes les cherchent à nouveau. Et soudain un cri :

— Là... là...

Au ras de l'eau, beaucoup plus près, une fusée vient de monter, pas très haut : serpent de feu qui file obliquement en sifflant, se termine en un bouquet de vingt étoiles qui retombent et s'éteignent. Evidemment, le cargo mystérieux donne sa position à quelqu'un qui en a besoin.

— A rentrer l'ancre... en vitesse...

Le cliquetis de la chaîne embraquée dans son puits couvre instantanément la voix du lieutenant de vaisseau. Et, en même temps du côté de la terre, le bruit du moteur repart, mais cette fois plus net.

— Il nous ont tournés en douce, annonce Jean-Pierre Moriani, et, leur besogne faite, ils repartent à fond de train.

François Mérour se hausse au sommet de la tourelle :

— Attention... Projecteur...

Sous la main d'un timonier, une barre blanche étincelante surgit du kiosque, passe en coup de faux, balaie la nuit, et toute proche, si proche qu'elle paraît presque toucher l'avant du sous-marin, une embarcation est soudain découpée en silhouette noire dans cet étincellement. A bord, quatre silhouettes qui se courbent comme rasées le long du bordage, pour offrir moins de résistance au vent de la marche.

— Semonce... Feu !

La détonation sèche du canon claque brutalement, gargousse à blanc qui lâche un long jet de feu en direction du canot-automobile. Mais les occupants se sont encore plus courbés derrière leur bord ; et ils poussent le moteur à telle puissance que l'embarcation bondit, fait une brusque embardée sur bâbord, échappe au projecteur et fonce dans la nuit vers le large.

— A obus... Pour encadrer l'adversaire... Machines : trois cents tours... Droite la barre, ordonne Mérour.

En même temps, quelque part sur la terre, il y a un crépitement irrégulier de fusillade lointaine ; et, surgissant des profondeurs de son poste, le maître-radio passe sa tête par le panneau du kiosque et crie :

— Commandant, l'amiral signale en clair que le canot-moteur est contrebandier en fuite et qu'il y a ordre de le rattraper ou de le couler.

— Canonniers, pour encadrer... un coup devant un coup derrière, crie Mérour.

Et Jean-Pierre Moriani achève :

— Pour encadrer, un long, un court... envoyez !

Deux claquements secs ; deux bruits sifflants de projectiles qui se vissent dans l'air.

Et, presque en même temps, une à quelques mètres de l'avant du fuyard, l'autre presque à toucher l'arrière, deux gerbes d'eau surgissent de la mer ; et, geysers que le projecteur fait étinceler en pluie de diamants, deux panaches d'écume s'étalent largement.

— Troisième feu, à couler bas ! ordonne Jean-Pierre.

Mais les occupants du canot ont compris l'inutilité de la résistance ; ils stoppent.

De son ceinturon l'enseigne décroche son revolver, tandis que le pointeur continue de garder sous son feu l'embarcation maintenant presque immobile.

— Arrive en grand, ordonne Mérour. Et à accoster tout droit.

Le projecteur a baissé sa casserole, et son foyer inonde de clarté aveuglante la prise à bord de laquelle les quatre silhouettes se sont redressées, mains hautes en signe de reddition.

— Deux femmes !...

Le mot a jailli de plusieurs bouches à la fois, si haut qu'il couvre l'exclamation stupéfaite et douloureuse de Jean-Pierre :

— Elle...

EMBOUTEILLÉ EN ÉCOSSE

Ballantine's

LE WHISKY D'ÉCOSSE À SON MIEUX

Le whisky qui a fait du "Scotch" une tradition

IDENTIFIÉ DEPUIS PLUS D'UN SIÈCLE PAR L'EMPAQUETAGE CARRÉ BIEN CONNU PORTANT CETTE SIGNATURE

George Ballantine & Son Limited
DISTILLATEURS
GLASGOW ÉCOSSE
FONDEE EN 1827

Mothersills
Agit rapidement pour prévenir et soulager les malaises en voyage.
Pour adultes & enfants
Aux pharmacies
PAR TOUT LE MONDE
MOTHERSILL'S TRAVEL REMEDY
53

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE. C. P. 11, Station Delorimier Montréal, Qué.

Si vous avez aux alentours de Montréal...
PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN
à vendre
Adressez-vous à
ROMEO AUGER
CR. 9363 762, rue St-Denis, Montréal

Vos Fausses Dents
tombent ou remuent-elles ?
FASTEETH, une poudre améliorée qu'on saupoudre sur le dentier du haut ou du bas pour les faire tenir en place plus solidement. Finis les glissements, chutes ou remuements. Pas de goût ni sensation gommeuse, pâteuse d'aucune sorte. FASTEETH est *alcaline* (non-acide). — Ne surit pas. Enraye l'odeur des dentiers". FASTEETH se procure dans toutes les pharmacies. 3

Avez-vous des cadeaux à faire ?
Ne cherchez pas plus longtemps.
Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.
Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Il y a présentement dans la province de Québec six grandes écoles techniques : à Montréal, Québec, Trois-Rivières, Hull, Shawinigan Falls et Rimouski. Ces écoles préparent par un cours technique de quatre ans, aux fonctions supérieures de l'industrie. L'Ecole Technique de Montréal est la plus importante de tout le Commonwealth Britannique aussi bien pour l'outillage mis à la disposition de ses élèves que par le nombre de ces derniers.

•

Leslie Owen Bailey a acheté en 1945, au coût de $89,600, une propriété de 750 acres située à 100 milles de Sydney. *Hopewood* abrite aujourd'hui 86 orphelins de guerre, de pères inconnus, dont les âges varient de un à sept ans. Bailey, un commerçant, dépense $70,000, chaque année, pour maintenir cet orphelinat, et ne reçoit du gouvernement que la modique somme accordée par l'allocation familiale. Tous les enfants sont, comme leur bienfaiteur, végétariens et semblent bénéficier de ce régime. C'est au personnel de l'institution qu'il est plus difficile de l'imposer.

•

Les sources d'énergie hydraulique du Congo belge sont potentialement plus puissantes que celles de tout autre pays au monde, l'U.R.S.S. exceptée. Leur développement est prévu par le Plan Décennal élaboré pour la mise en valeur des ressources congolaises.

•

Les Iles Maldive sont un groupe d'îles de corail situées à 400 milles au sud de Ceylan, dans l'Océan Indien.

•

Le mouvement démographique de la Province de Québec, depuis l'origine de la colonie, peut se retracer par les registres de l'Etat civil. Dès leur arrivée au pays, les missionnaires continuèrent à inscrire régulièrement dans les registres de l'église les baptêmes, les mariages et les sépultures, comme ils l'avaient fait en France. Cette coutume fut par la suite corroborée par une ordonnance de Louis XIV.

•

Le cinquième Dalai Lama commença la construction du Potala en 1641. L'érection de ce palais fut aussi difficile que celle des Pyramides. Car ce triomphe architectural fut réalisé avec des outils primitifs encore en usage aujourd'hui. Chaque pierre dut être transportée, une à une, à dos d'homme, de femme ou de mulet. A la mort du Lama, en 1680, le palais n'étant pas terminé, le premier ministre réussit à cacher ce décès pendant neuf ans, afin de compléter l'édifice et d'obtenir des fidèles ces durs labeurs, sans rémunération, puisqu'ils croyaient travailler pour le Dalai Lama, leur chef spirituel.

•

Au Canada, la loi reconnaît trois sortes de testaments : le testament anglais qui doit être signé par le testataire en présence de deux témoins désintéressés, qui perdent ainsi leur droit à tout legs pour eux et pour leurs épouses; le testament olographe qui doit être écrit de la main du testateur et signé par lui; enfin le testament devant notaire, légal sous le Code civil français. Ce document doit être exécuté devant deux notaires ou devant un notaire et deux témoins. Il est particulier à la province de Québec.

Lorsqu'en 1816, Stevenson construisit sa première locomotive appelée «la fuséee», en raison de sa prodigieuse vitesse, il ne se doutait pas des conséquences et du développement que devaient prendre en un peu plus d'un siècle les chemins de fer. Ces premiers chemins de fer à vapeur devaient servir aux transports de la houille, en Angleterre et, en 1823, dans les mines de Saint-Etienne, Mais deux ans plus tard, il y avait déjà en Grande-Bretagne des gens assez intrépides pour confier leur vie à ce nouveau mode de locomotion.

•

Le prince Murat, président de la Ligue Française pour la protection des oiseaux, s'est élevé avec vigueur contre l'emploi des insecticides. L'opération *hanneton* tue plus d'abeilles et d'oiseaux que de hannetons. Aucun insecticide ne remplace l'oiseau qui mange, chaque jour, son poids d'insectes.

•

Il existe tellement de différentes peuplades à Assam qu'un voyageur traversant 3,300 milles de territoire se vit obligé d'employer les services de quinze interprètes qui parlaient un total de trente langues.

•

Comme la Guyane pour ses plants de café, le Brésil tenait jalousement à son monopole du caoutchouc. L'exportation des graines d'hévéa était prohibée sous peine de mort. Mais un jeune Anglais réussit à corrompre des fonctionnaires et s'enfuit en Europe avec 70,000 graines. De ces graines naquirent les immenses plantations de Malaisie, d'Indo-Chine et de Ceylan. L'arrêt de mort du caoutchouc naturel était signé.

•

Conrad Limbaugh, un étudiant en océanographie de l'université Scripps, en Californie, a passé 700 heures au fond de la mer, depuis trois ans, afin de préparer une thèse sur la vie des poissons et quel effet la récolte des plantes marines peut avoir sur leur existence.

•

Un ingénieur italien a mis au point un dispositif qui, affirme-t-il, supprime tout danger d'éblouissement par le soleil ou par les phares des voitures venant en sens inverse, tout en assurant une parfaite visibilité. Il s'agit d'un disque de matière plastique opaque, divisée en huit parties, chacune dotée d'une ouverture. L'ensemble fonctionne au moyen d'un petit moteur électrique et interrompt la vision du conducteur périodiquement, de façon à ne pas impressionner trop longtemps la rétine.

•

Des expériences qui viennent d'être effectuées à Monaco ont montré l'importance du rôle de l'avion dans les opérations de sauvetage. Sur le point signalé l'avion peut intervenir très rapidement et parachuter vivres, médicaments. Il peut aussi expédier un ou plusieurs canots pneumatiques, de dimensions variables, qui premettront aux naufragés d'attendre qu'on les mette définitivement hors de danger. Le canot pneumatique est conçu de manière à fournir à ceux qui s'y réfugient un abri contre la tempête, même prolongée.

Mérour n'a rien entendu.

Uniquement préoccupé de remplir jusqu'au bout sa mission, il veut essayer de rattraper le cargo mystérieux avant que le maltôtier n'ait pu prendre sa vitesse.

Il ordonne :

— Jean-Pierre, le maître Le Bihan, et quatre hommes, passez à bord de la prise ; allumez les feux de position ; ralliez la terre et attendez-moi. Le premier qui bouge, abattez-le.

Et, l'ordre exécuté, le sous-marin, son projecteur fouillant la mer à la recherche du cargo dont il finit par saisir la silhouette sous un panache de fumée, part à la poursuite de cette seconde proie.

•

Lourdement chargé maintenant, le canot-moteur a fait demi-tour. Les deux hommes ont des faces de bandits ; en un tournemain le second maître leur enlève couteaux et revolver et les force à s'étendre sur le rouf, où, par précaution, les matelots les amarrent solidement.

Les deux femmes se sont serrées à l'arrière, l'une contre l'autre ; la plus âgée, mafflue et pesante, est effondrée et claque des dents ; l'autre dresse une tête altière dont les yeux et les lèvres semblent défier.

Jean-Pierre Moriani a pris la barre, ses matelots le moteur, et il ordonne :

— En avant doucement.

Puis, quand l'embarcation a pris du tour et repéré sa marche, l'enseigne ramasse un falot qu'il a fait allumer pour éclairer l'arrière ; il le dresse à bout de bras, en projette la lueur sur le fier visage insolemment dressé en face du sien, et contemple avec une sorte d'horreur les traits sur lesquels se fige une raillerie pleine de mépris.

— Hé bien ! oui, c'est moi... Et puis après ?

Il sent un poids écraser ses épaules et ne sait plus que dire : La coquette laissée avec désespoir à Paris était l'aventurière de haut vol retrouvée avec plus de honte que de douleur à Bizerte.

Lentement, le canot va de l'avant, en direction du port. Là-bas dans le large, un faisceau de lumière virant sur lui-même, des coups de canon espacés disent l'acharnement de Mérour et du *Forbin* cherchant dans la nuit une proie qui semble bien leur échapper.

La jeune femme a un petit rire sec :

— Ah ! mais dites donc, je ne fais rien de déshonorant, moi. La contrebande ce n'est pas un crime, après tout... C'est du risque... du jeu.... de l'aventure. Chez vous, à vos frontières, il y a des quantités de gens qui raisonnent ainsi...

— Ne cherchez pas à me tromper : vous êtes une espionne venue ici à Bizerte pour assister à l'arrivée de l'escadre...

— Moi ? Qui a dit cela ?

— L'inspecteur Thierry qui vous surveille, qui vient d'attaquer votre villa, qui nous a mis en surveillance ici.

Elle éclate de rire, un rire dont la fraîcheur et la gaieté étonnent dans cette circonstance :

— Votre inspecteur Thierry est le curieux qui a si bien examiné mon passeport l'autre jour à la poste, sans doute ? Je l'avais bien jugé : il est idiot. Espionne ?... Il m'insulte !

— Pourtant vous êtes bien la femme recherchée, Nadine Vogler ?

— A en croire le passeport, évidemment... Mais qui vous prouve, à vous, que ce passeport soit bien le mien ?

Elle a insisté sur le mot « vous ». Et l'enseigne hésite, ne comprend plus.

De sa vareuse, elle a tiré un étui, pris une cigarette :

— Du feu, voulez-vous ?

Ce calme, cette ironie achèvent de désarçonner Moriani.

A l'avant du canot, un quartier-maître se dresse :

— Lieutenant, voilà les feux du *Forbin*, il revient sur nous.

Là-bas, dans l'ombre, ayant abandonné une chasse infructueuse, le sous-marin rentre au port, vers les jetées de Bizerte dont les phares piquent l'obscurité à un mille à peine. Vers la terre, du côté de la villa *Embarek*, il n'y a que le silence.

La jeune femme dit d'une voix basse :

— Vous êtes Corse. Vous savez ce que c'est qu'une vendetta : il n'y a là rien qui entache l'honneur... Ma contrebande, moi, je la considère comme une manière de vendetta... J'ai perdu : je paie...

Un mouvement de côté brusque. Avant que l'enseigne ait pu étendre le bras, la jeune femme s'est renversée par-dessus le bastingage et s'est laissée glisser dans la mer qui se referme sur elle.

Au bout d'une heure de recherches, le canot capturé, le sous-marin et deux vedettes accourues avant, en râteau, fouillé toute l'étendue d'eau étalée en avant des jetées de Bizerte, et les projecteurs et les sondages n'ayant rien révélé, il faut rentrer dans le lac de Bizerte, ramenant pour toute proie la grosse femme effarée et les deux prisonniers : trois comparses qui se révèlent obtus et ignorants, à la grande fureur de l'inspecteur Thierry, ivre de rage à la pensée que la villa n'a livré aucun secret, que le cargo fantôme a plongé dans la nuit insaisissable, et que la contrebandière aura préféré le suicide à la captivité.

Au petit jour, il a fallu renoncer à toute recherche ; et l'on a eu quelque peine à faire taire les journaux déjà pressés de consacrer d'abondantes hypothèses à l'« inconnue du Ras Guardia ».

Sur le pont du *Forbin*, Mérour et Moriani se tiennent accoudés, leur petit bâtiment mouillé en face de l'Amirauté.

— Jean-Pierre, il n'y a que moi qui sois au courant. Et je te comprends. Donc tu ne vas pas faire ça : me quitter ?

— Si, François ; je ne veux pas rester ici. D'abord, j'ai fauté en ne la surveillant pas mieux. Je dois me punir moi-même...

— Mais, mon vieux, elle aurait aussi bien échappé à n'importe qui. Mais quel prétexte donner à l'amiral pour demander ta permutation après cet embarquement au choix ici ?

— N'importe lequel. Arrange-toi.

•

Le lieutenant-colonel Edward Rufus, des méharistes soudanais a mis sa main sur l'épaule du marin français, et, au milieu du salon tout envahi par les invités du vice-roi d'Egypte, il présente :

— Pour fêter le troisième galon reçu aujourd'hui même à bord du croiseur *Cosmao*, en rade d'Alexandrie, par notre jeune ami le lieutenant de vaisseau Jean-Pierre Moriani, qui rentre de deux ans de campagne en Océanie, je ne saurais mieux faire que de le présenter à la reine incontestée de ce bal : Miss Helena Goldschmidt ?

La jeune femme s'est levée toute souriante d'abord, puis les traits soudain figés dans une émotion immédiatement domptée ; et quand, d'abord incliné pour cette présentation, l'officier se redresse, lui aussi devient très pâle.

Mais elle s'est déjà ressaisie ; le sourire se déploie sur ses lèvres en même temps qu'une étrange imploration passe dans ses prunelles vert de mer.

[*Lire la suite page 50*]

Rapportez le "documentaire" le plus fascinant qui soit...un film en couleurs de vos vacances

Camera Brownie Movie

Nouveau prix plus bas **$47.50**

Pour commencer cet été, et continuer toute votre vie, à faire de la ciné-photo. Fabrication Kodak . . . prix Brownie . . . pour ciné-photo plus simple, plus sûre, plus économique, sur film de 8mm.

Cela ne pourrait être plus facile. Aujourd'hui, faire de la ciné-photo est tout aussi simple que de prendre des instantanés. De plus—avec l'objectif rapide *f*/2.7 de la "Brownie", vous pouvez faire de la ciné-photo tout aussi facilement en couleurs qu'en noir-et-blanc . . . à l'intérieur ou à l'extérieur . . . le jour ou la nuit.

Vous pouvez commencer avec $47.50 seulement. Le chargement et la manipulation d'une Camera Brownie Movie sont aussi simples que pour une Brownie rigide. Un seul réglage à faire suivant la lumière. Puis, visez et pressez simplement sur le bouton. Et vous faites de la ciné-photo . . . *merveilleuse!*

Le prix des films est également bas. Un simple rouleau de Film Kodachrome de 8mm., en couleurs, à seulement $5.20, donne 30 à 40 scènes animées de longueur normale . . . ($4.25 pour film en noir-et-blanc) . . . et ceci *comprend* le tirage du film, prêt pour la projection. C'est difficile, n'est-ce-pas, d'admettre que vous *ne* puissiez vous permettre de faire de la ciné-photo!

L'équipement Kodak pour ciné-photo est en vente chez les principaux marchands d'articles de photographie—partout.

Pour compléter votre Ensemble Brownie Movie

Economique du début jusqu'à la fin. Il y a maintenant un Projecteur Brownie Movie (C.A.—60 cycles) à seulement $82.50. Projette nettement et clairement toutes les vues animées sur bande de 8mm. . . . est assez puissant pour projection dans le salon. Projection vue par vue et inversée également!

Il y a même un Ecran Brownie pour Projection—un écran perlé de 30 pouces de large, avec chevalet, *vôtre* pour seulement $5.75.

Mais, obtenez de votre marchand Kodak, tous les détails passionnants concernant la ciné-photo. Ou bien, envoyez par la poste, à Kodak, le coupon pour obtenir votre exemplaire gratuit du livret "Let's Make Movies" (en anglais seulement).

Les prix sont sujets à changement sans préavis.

Canadian Kodak Co., Limited, Toronto 9, Ontario

Attention Dept. 4

"Let's Make Movies"

Un livret gratis et passionnant qui vous indique en termes clairs et simples comment faire de la ciné-photo en couleurs . . . à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur . . . comment choisir la camera qui correspond à vos besoins. Il vous permettra de faire de la ciné-photo de la façon la plus facile et la plus satisfaisante. Remplissez simplement ce coupon et envoyez-le à Kodak.

Veuillez envoyer un exemplaire gratis du livret "Let's Make Movies", à:

Nom _____

Rue _____

Ville _____

Prov. _____

Kodak
MARQUE DÉPOSÉE

DES FABRICANTS DE LA "JEEP", CONNUE, AIMÉE ET RESPECTÉE DANS LE MONDE ENTIER

Aero Willys

Le modèle "Hardtop" Aero-Eagle

Chaque caractéristique est un Avantage pour vous !

ÉLÉGANCE L'élégance distinguée de chaque ligne inspire la fierté de possession de cette voiture durable.

CONFORT Pour les courses ou les voyages, vous goûtez le confort d'un fauteuil.

SILENCE Pas de bruit de vent ni de bruits ennuyeux dans la carrosserie, grâce à la construction aéro-cadre.

PERFORMANCE Agile dans la circulation, elle maintient une vitesse de croisière à 50 et une grande réserve de puissance au besoin.

AMÉNAGEMENT Les draps et la ferronnerie sont conçus en vue de la beauté et de la durée.

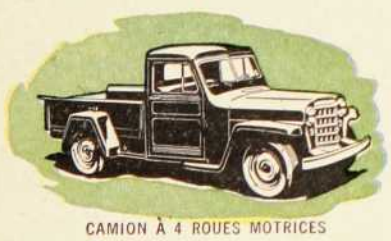
ÉCONOMIE 35 milles au gallon et une économie d'entretien prouvée, voilà qui vous épargne de l'argent!

SÉCURITÉ Le cadre et la carrosserie soudés en un même tout donnent plus de sécurité pour toute la famille.

VISIBILITÉ Les quatre ailes sont visibles du siège du conducteur pour une vue panoramique et manoeuvre de stationnement plus facile.

L'assortiment Willys de voitures à passagers et de véhicules utilitaires est conçu pour répondre à tous les besoins de transport. Il comprend le superbe modèle Aero-Eagle Hardtop; dans les séries à 2 et à 4 portes, il y a l'élégante Aero-Ace, la brillante Aero-Falcon et l'Aero-Lark économique.

Dans l'assortiment utilitaire, Willys présente la 'Jeep' de renommée mondiale, des camions sûrs à 4 roues motrices ainsi que des voitures de service d'hôtel à 2 et à 4 roues motrices.



CAMION À 4 ROUES MOTRICES

JEEP UNIVERSELLE

VOIT. DE SERV. D'HÔTEL À 4 ROUES MOT.

WILLYS MOTORS OF CANADA LIMITED

LE RENDEZ-VOUS

[*Suite de la page 12*]

la voyait ainsi jetée, elle en ferait une maladie !

Tandis que la femme de chambre s'emparait avec précaution de la belle robe neuve, un papier glissa à terre.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Janine.

— Ce devait être dans une des poches, supposa Blanche.

Le coeur de Janine se mit à battre la chamade. Elle rougit et dit très vite :

— Donnez ! Je sais ce que c'est.

En vrai, elle était surtout curieuse de savoir.

Elle prit des mains de la soubrette une feuille de papier pliée en quatre, simple feuille de carnet de poche, sur laquelle ces mots avaient été hâtivement griffonnés au crayon :

« *Après cette exquise soirée, j'aimerais vous revoir. Voulez-vous venir prendre le thé dimanche, vers cinq heures, chez* Teddy, *rue Caumartin ? J'y serai !* »

— Mademoiselle ne désire pas autre chose ? demanda la femme de chambre, qui s'était approchée curieusement du lit.

— Non, merci, Blanche. Du reste, je me lève.

Aussitôt seule, Janine reprit le billet, le lut et le relut. Elle s'expliquait maintenant le regard interrogatif de Jean-Pierre. Sans doute pensait-il qu'elle avait déjà pris connaissance de son message, et il attendait la réponse.

« Dans pareil cas, que ferait Lucette ? », se dit Janine. Elle se rendrait sûrement à ce rendez-vous ! Après tout, pourquoi pas ? Il n'y a pas plus de mal à danser avec Jean-Pierre dans un salon de thé que chez Suzanne Monnerais !

Au-dessus de la zone d'ombre de sa vie monotone et fastidieusement quotidienne, Janine voyait s'entrouvrir un large horizon.

Sur-le-champ, sa décision fut prise : elle irait.

III

CHAQUE jour, et plus spécialement le dimanche, il y avait foule chez Teddy, à partir de quatre heures. Clientèle choisie, surtout en semaine, mais plus mélangée le dimanche. La salle était archicomble, lorsque à cinq heures et demie Janine en poussa la porte. Quand elle eut, d'un coup d'oeil, jugé du genre de l'établissement, elle eut un recul et hésita à entrer. C'était, en effet, la première fois qu'elle pénétrait dans un *dancing*. Jusqu'alors elle fréquentait assidûment le cours Pradines, rue de Ponthieu, salon de danse familial, où elle ne rencontrait que des jeunes gens de son monde et presque tous connus d'elle. Elle ne s'y rendait jamais seul. C'était la règle de la maison.

Cependant cet établissement où, pour la première fois, elle se risquait et qui, pour elle, n'était qu'une sorte de brasserie, impressionna désagréablement Janine. Cette ambiance bruyante et tout embrumée par la fumée des cigarettes était loin de l'idée qu'elle se faisait d'un *dancing* correctement tenu. Du regard elle chercha Jean-Pierre et, à la pensée qu'elle ne serait pas seule, elle reprit courage. Crânement elle s'engagea parmi les tables à la recherche de son ami ; mais elle ne l'aperçut nulle part.

Quelque peu déçue, elle allait se retirer, lorsque le gérant, aux allures de vieux clerc de notaire, lui désigna aimablement une table libre au fond de la salle. Sans mot dire, elle le suivit et, quelques instants plus tard, elle se trouvait installée devant un goûter copieusement servi, qu'elle tint à régler sur-le-champ.

Une valse préluda. Aussitôt deux jeunes gens, s'étant en souriant inclinés devant elle, l'invitèrent. Elle refusa l'un et l'autre.

— J'attends quelqu'un, leur dit-elle, de plus en plus gênée.

Trois danses se succédèrent ainsi et, à chaque fois, elle dut décliner une ou plusieurs invitations. Elle se jugeait ridicule. Aussi se disposait-elle à partir au plus vite, lorsqu'aux premières mesures d'un boston, une voix demanda près d'elle :

— Aurais-je plus de chance que les autres, mademoiselle Janine ?

Cette voix !... mais elle la connaissait !

— Vous ! s'écria-t-elle en rougissant.

Claude Gallois était devant elle et la fixait d'un air moqueur.

— Moi !... Oui, je sais !... vous attendez quelqu'un ! ironisa-t-il. Mais il me semble que vos amis parisiens ne sont guère plus polis que ceux de La Baule... quant à l'exactitude, tout au moins.

Janine, interloquée, ne parvenait pas à stabiliser ses impressions. Elle se sentait tiraillée par la colère, le désagrément d'être surprise seule en un tel endroit et le plaisir certain de revoir Claude. Ah ! pourquoi fallait-il que ce fût dans de telles circonstances ? Qu'allait-il penser ? Elle fut tout de suite renseignée sur ce point, car il poursuivit :

— Quoi qu'il en soit, vous avez beaucoup évolué depuis notre dernier entretien. Mais je ne puis que me réjouir de cette transformation, encore que je ne m'attendais point à vous retrouver dans un *dancing*. Et puisque

[*Lire la suite page 43*

LA CULTURE DU TABAC AU CANADA

L'HISTOIRE DE LA CULTURE DU TABAC AU CANADA date des premiers jours de l'occupation française. L'habitude de fumer, empruntée aux Sauvages, fut d'abord lente à se répandre parmi les colons français établis sur les rives du St-Laurent, un peu parce que le gouvernement s'y opposait, mais à la longue elle se généralisa et les colons se mirent à planter du tabac. Ce n'est cependant que vers 1735 que le gouvernement encouragea cette culture au Canada. Vers cette époque, le gouvernement de la mère patrie tenta d'utiliser le produit canadien, et à partir de ce moment et jusqu'à la cession du Canada à l'Angleterre, on s'efforça d'améliorer la qualité du tabac offert à l'exportation, mais sans grand succès. Le produit domestique était très employé au pays cependant, et il remplaça en grande partie les tabacs importés à cause des droits d'importation dont ceux-ci étaient frappés.

On continua à cultiver du tabac sous le régime anglais, et cette culture s'implanta dans les districts qu'elle occupe actuellement lorsque le territoire que l'on appelle aujourd'hui la province de l'Ontario fut colonisé. Il est probable que les Loyalistes de l'Empire-Uni qui s'établirent au Canada après la révolution américaine de 1770 apportèrent avec eux de la graine de tabac des districts du sud. On sait qu'il s'est expédié du tabac du comté d'Essex, Ontario, peu après la guerre de 1812 - 14. Ces expéditions étaient à destination de la Nouvelle-Orléans, sur le Mississippi. En 1871, quatre ans après la réunion des provinces en confédération le premier recensement décennal du Canada révéla qu'il se produisait 399,870 livres de tabac dans l'Ontario et 1,195,345 livres dans le Québec. La production ne cessa de croître depuis lors ; en 1901, elle atteignit un total de 11,267,000 livres ; en 1911 elle était de 17,632,-000 livres. Elle atteignit son maximum en 1938, avec une récolte de quelque 96 millions de livres. Les droits protecteurs imposés sur les tabacs importés en 1897 et relevés de temps à autre depuis, ainsi que la préférence accordée aux tabacs de l'Empire par le gouvernement britannique en 1918, ont été pour beaucoup dans les progrès de cette culture au Canada.

La culture du tabac demande des soins constants. Chaque pied doit être nettoyé périodiquement et épuré d'un certain nombre de feuilles. La maladie s'infiltre souvent dans ces plantes délicates qu'il convient de traiter en temps utile à l'aide d'insecticides. (*Photos Imperial Tobacco*). On voit ici une des fermes florissantes de la région de Joliette.

Types et variétés

A l'heure actuelle les tabacs cultivés au Canada se composent principalement des mêmes types et variétés qu'aux Etats-Unis. Seuls, les tabacs à pipe produits dans la province de Québec font exception à la règle. Ceux-ci comprennent un groupe de variétés assez dissemblables, dont l'origine remonte aux premiers jours du régime français au Canada, mais il y a aussi d'autres espèces dont la graine a été importée d'Europe plus récemment. Voici ces types et variétés d'après les relevés du Ministère de l'Agriculture à Ottawa :

Tabac jaune ou séché à l'air chaud (Flue-cured). — Bonanza, Mammouth Jaune, Duquesne, Virginia Bright, White Stem Willow Leaf, Gold Tip, White Stem Orinoco, Jamaïque et Warne.

Burley. — Harow Velvet, Judy's Pride, Spécial de Halley, Kelley Standup White Burley, Standup Resistant et Station Standup.

Tabac foncé, séché à l'air et au feu. — Greewood, Little Crittenden, Rudolph Improved, Little Hill, Improved Yellow Mammouth (Mammouth Jaune Amélioré), et One Sucker.

A cigares. — Comstock Spanish, Connecticut Havana 38 et Resistant Havana.

Gros tabac à pipe. — Belge 3007, Grand Rouge no 4, Little Dutch, Parfum d'Italie et Obourg Vincent.

Petit tabac à pipe. — Petit Havane, Canelle et Rose Canelle.

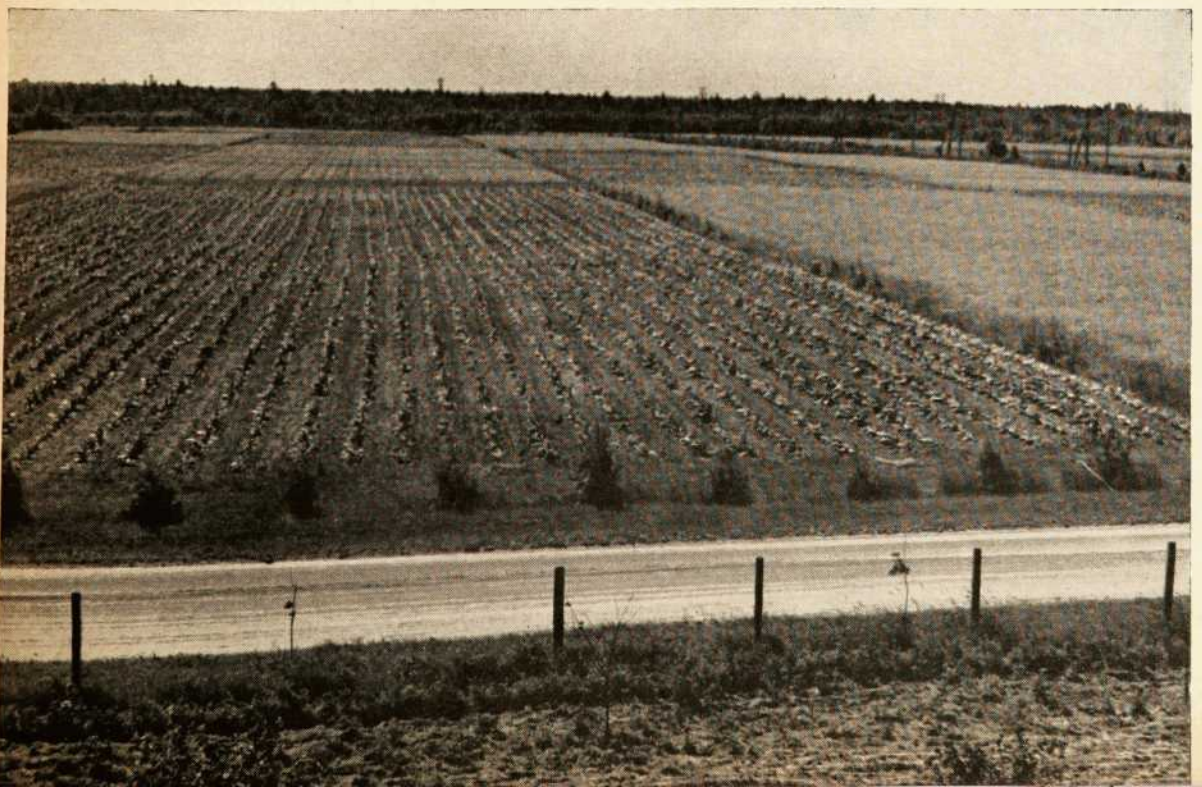
D'autres variétés ont été et sont encore cultivées, mais la liste qui précède comprend toutes celles qui font l'objet d'une culture tant soit peu importante. Les plus répandues sont données en premier lieu sur la liste dans chaque cas. La production du tabac du type turc a été essayée mais sans grand succès jusqu'ici.

Les caractères individuels des types qui précèdent les rendent spécialement désirables pour la fabrication de certains produits. Le mode d'emploi des tabacs séchés est réglé par leur qualité, leur saveur et leur arôme. Le voici d'une façon générale :

Tabac jaune : cigarettes, mélanges à pipe et plaquettes *(plugs)*.
Tabac burlez : cigarettes, mélange à pipe, torquettes *(twists)*.
Tabac foncé : torquettes, torquettes noires et tabac à priser.
Tabac à cigare : enveloppes et tripes de cigares.
Tabac à pipe : mélange à pipe, tripes de cigares, torquette française et tabac en feuille.

Régions et production

Il se cultive du tabac dans presque toutes les provinces du Canada mais les principales régions où cette production se fait sur une échelle commerciale se trouvent dans l'Ontario et le Québec et dans quelques endroits de la Colombie-Britannique. Le district de l'Ontario s'étend le long des comtés qui bordent le lac Erié et notamment ceux d'Essex, de Kent, d'Elgin, de Norfolk et un peu aussi dans les comtés de Brant et d'Oxford. Dans les années à forte production les comtés de Lambton, Middlesex, Haldimand, Welland, Lincoln et Prince Edward ont fait partie de la zone à tabac. C'est dans l'Ontario que se cultive la majeure partie des tabacs jaunes, Burley et foncés. Le type de sols varie beaucoup. Les terres sableuses légères et sablo-argileuses de Norfolk, Oxford, Elgin et des parties de l'Essex et de Brant produisent le tabac à cigarette jaune clair et le tabac à pipe ; les terres graveleuses du sud du comté de Kent, le tabac Burley mince clair à cigarettes ; les parties nord et ouest de l'Essex, la partie nord de Kent et [*Lire la suite page* 39]



Une autre exploitation joliétaine fort bien soignée. Il ne suffit pas seulement de récolter. Les feuilles doivent ensuite être convenablement enfilées et séchées. La récolte donne lieu à un véritable exode de travailleurs. De très nombreux Québecois vont ainsi chaque année en Ontario où les exploitants apprécient grandement la qualité de leur travail.

Simplicity
4371

Simplicity
4369

Simplicity
4368

LA COLLÉGIENNE À LA PAGE

No 4371 — Robe-fourreau qui peut aussi servir de jumper. La jaquette-cardigan complète l'ensemble. Grandeurs 12 à 20 Métrage requis pour taille 16 : Robe : 3 v. en 35″, 2⅝ v. en 39″, 2⅛ v. en 54″. Jaquette : 2⅞ v. en 35″, 2⅜ v. en 39″, 2 v. en 54″. Prix 35¢

No 4369 — La robe de base idéale : corsage ajusté et jupe ample. Grandeurs 11 à 18. Métrage requis pour taille 12 : 4¼ v. en 35″, 3¾ v. en 39″, 3 v. en 54″. Prix 35¢

No 4368 — Un ensemble à double fonction : comme jumper ou comme robe accompagné d'une blouse. Grandeurs 11 à 18. Métrage requis pour taille 11 : Jumper ou robe : 3⅜ v. en 35″, 3⅛ v. en 39″, 2⅝ v. en 44″, 2¼ v. en 50″, 2⅛ v. en 54″. Blouse : 2 v. en 35″, 1⅜ v. en 39″, 1⅛ v. en 54″. Prix 35¢

TOUS CES PATRONS SIMPLICITY SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Samedi", Dominion Patterns Ltd., 74 Yorkville Ave., Toronto 1, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Ave., New-York City, U.S.A.

Les automates des horlogers . . .

[*Suite de la page* 14]

nouveau, levé sa baguette, il regagne sa chaise pour attendre la question suivante.

Une section entière de l'exposition avait été réservée aux oiseaux automates dont le chant s'orne de trilles, de roulades et de modulations d'un naturel auquel se méprendrait l'oreille la plus experte. Ils battent des ailes, déploient les plumes de leur queue, remuent la tête, ouvrent et ferment le bec. Certains volètent même d'un perchoir à l'autre. Les oiseaux automates ont atteint le sommet de leur popularité au 18ième siècle, lorsque les jeunes femmes de la société avaient coutume d'apprendre à chanter aux canaris. Les inventeurs d'automates créèrent des oiseaux mécaniques, ceux-ci demandant un minimum de soins. Plusieurs de ces oiseaux sont de grandeur naturelle, tandis que d'autres, n'atteignant pas un pouce de long, sont suffisamment petits pour s'introduire dans des montres, des boîtes à prise et des bracelets. L'un des plus intéressants fait partie d'un groupe automate appelé la « Leçon de Chant » et se présentant sous la forme d'un boudoir miniature. Une jeune fille est assise d'un côté, l'autre côté étant occupé par un oiseau minuscule sur son perchoir. La jeune fille joue une mélodie en tournant la manivelle d'une serinette — ou petit orgue mécanique. L'oiseau reprend l'air en l'imitant à peu près. La jeune fille mécontente, hoche la tête et tourne de nouveau la manivelle. Cette fois, l'oiseau répète parfaitement la mélodie.

Parmi les automates de joaillerie, on remarquait une minaudière, à peu près de la taille d'un briquet pour cigarettes renfermant une montre, une boîte à musique, et une scène de marionnettes pas plus grande que l'ongle d'un doigt. Il y avait également une montre en or et émail agrémentée d'une scène rurale animée sous le couvercle de fond. Une jeune fille tournait un orgue à main, un homme marquait la mesure sur un tambour et un jeune garçon dansait au son de la musique. Parmi les autres automates, on trouvait une grenouille d'or qui s'égosillait à coasser et sautillait sur ses pattes arrière, une souris animée couverte d'une rare collection de doubles perles, et une chenille sertie de pierres qui se tortillait en ondulant du dos.

Il convient de mentionner un autre groupe d'automates, notamment, un éléphant qui, en marchant, enroulait et déroulait sa trompe, battait des oreilles, remuait la queue et était monté par un cornac qui marquait la cadence avec les bras et tournait la tête ; une vieille sorcière qui marchait avec deux cannes en boitillant et traînant un pied derrière l'autre ; une jeune Chinoise qui alternativement buvait du thé et s'éventait ; un magicien qui jouait un jeu compliqué avec des coquilles ; et un équilibriste qui se relevait de la position horizontale pour se dresser parfaitement sur une main les pieds en l'air.

Les quelques automates dignes d'intérêt qui n'ont pas figuré à l'exposition étaient malencontreusement retenus ailleurs. Parmi eux, on note un artiste créé par Jaquet-Droz qui, aux dernières nouvelles, languissait, privé des soins d'un expert dans un musée de Pékin. On signalait aussi une joueuse française de tympanon qui, comme le disait le programme, « n'était pas en forme ni suffisamment en bonne santé pour accomplir le voyage de Paris à Genève ». Et, finalement, il y avait le fameux canard de Jacques de Vaucanson qui avait disparu. Présenté pour la première fois en 1738, le canard avait, selon les rapports de l'époque, la faculté d'exécuter 400 mouvements différents. Il mangeait, buvait, faisait couin-couin, se baignait et chacune de ses plumes était articulée séparément. Selon un témoin visuel, au moins, le canard prouvait « de la façon la plus convainquante » qu'il digérait sa nourriture.

A l'ouverture de l'exposition, Alfred Chapuis, historien suisse et autorité éminente en automates, a résumé ainsi son importance : « En mettant en pratique les théories de la géométrie et en établissant les premières données de la science mécanique, Pierre Jaquet-Droz introduisit des méthodes inconnues à son époque. L'étude approfondie de son oeuvre le révèle comme premier inventeur de machines automatiques aux multiples combinaisons. Les méthodes sont les mêmes ; seuls les buts diffèrent. A notre ère « pratique », on produit des machines qui imitent non les gestes, mais les actes de l'homme, et le remplacent dans l'accomplissement de ses tâches ».

La culture du tabac au Canada

[*Suite de la page* 37]

et le centre d'Elgin, à terres plus lourdes, les tabacs foncés et séchés à l'air ou au feu et les gros Burley rouges d'exportation.

Les districts du Québec produisent les tabacs à cigares (enveloppes et tripes) et les tabacs à pipe qu'une quantité encore faible mais croissante de tabac à cigarettes. Au sud de Montréal, le long de la vallée de l'Yamaska et au centre du comté de Rouville, se trouve une région qui produit quelques-unes des plus belles enveloppes à cigares. Ce sol varie d'un sable foncé sur les bords de la rivière à une terre franche légère sur les endroits plus élevés. Au nord de Montréal, les comtés de l'Assomption, Montcalm, Berthier et Joliette produisent des tabacs à cigares et à pipe, sur terre sablonneuse légère, ou graveleuse et franche ainsi qu'un peu de tabac à cigarettes sur les sols sablonneux. En Colombie-Britannique l'industrie du tabac est actuellement réservée au district de Sumas dans la vallée de la basse Fraser où il se produit du tabac jaune clair.

Le développement de la nouvelle zone de l'Ontario (Norfolk-Oxford-Elgin) a été phénoménal. En 1924 l'étendue en culture dans cette région ne dépassait pas 30 acres ; elle était de 56,000 en 1938. La production des tabacs foncés a beaucoup décru en ces dernières années proportionnellement à la diminution de la demande à l'étranger. La culture du Burley est sujette à des périodes de surproduction qui reviennent régulièrement. Le Burley se cultive principalement sur les fermes à culture mixte et les nombreux planteurs abandonnent cette culture ou y reviennent suivant les fluctuations qui se produisent dans les prix de vente. La production de tabac à cigares a été remarquablement uniforme, quels que soient les prix offerts, mais en 1934 les conditions de climat et le marasme dans lequel se trouvait le marché ont occasionné une réduction de 40 pour cent ; la production s'est relevée graduellement depuis cette date.

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE...

Si vous aimez Le Samedi, vous aimerez sûrement aussi La Revue Populaire et Le Film. Offrez-vous ce luxe parfaitement à la portée de votre bourse et ce, sans bousculer votre budget. Une véritable aubaine dont vous vous féliciterez, ainsi que toute votre famille. Un abonnement à nos trois magazines :

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

est l'économie en même temps que la simplicité même. Vous n'avez qu'à remplir le coupon d'abonnement ci-dessous et nous nous occupons du reste.

REMPLISSEZ CE BULLETIN D'ABONNEMENT À VOTRE CHOIX

LE SAMEDI – LA REVUE POPULAIRE – LE FILM

	UN AN Canada	UN AN Etats-Unis
☐ LES TROIS MAGAZINES	$5.50	$8.00
☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

Veuillez trouver ci-inclus la somme de $..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)

IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

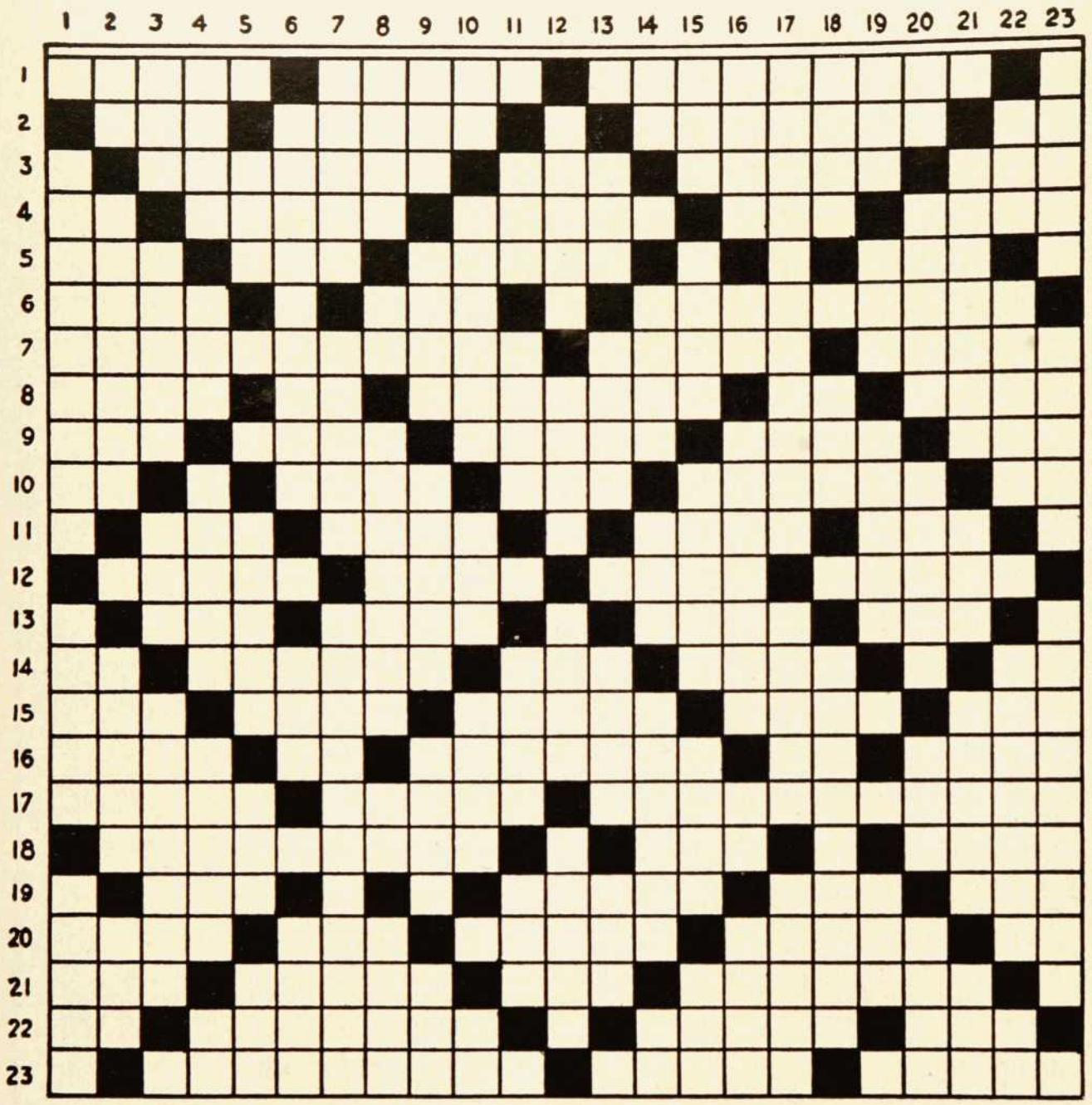
Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18

Les Mots Croisés du Samedi

Problème No 1130



HORIZONTALEMENT

1—Genre principal des crustacés décapodes. — Fourneau de chauffage. — Chacune des régions que l'on distingue dans une ville (pl.).

2—Partisan. — Quantité d'oeufs pondus. — Mésintelligence. — Fleuve d'Italie.

3—Ce qui constitue la nature d'une chose. — Funeste. — Ville d'Italie (Vénétie). — Assemblée où l'on danse.

4—Particule du dialecte provençal. — Substance aromatique. — Fruit du figuier. — Genre de légumineuses. — Nom de certaines poires.

5—Un des cantons suisses. — Mammifère à longues oreilles. — Arbre forestier à bois blanc. — Animal contractile.

6—Chef-lieu de canton (Cher). — Femme bavarde. — Vase à goulot étroit.

7—Femme qui cherche des aventures. — Elévation arrondie. — Ce qu'il y a de plus distingué.

8—Guide. — Nom du soleil chez les Egyptiens. — Jeune fille vertueuse. — Mesure itinéraire chinoise. — Ville de Turquie, en Thrace.

9—Se suivent dans *déesse*. — Plante de la famille des papilionacées, à graine comestible. — Tissu mince, léger et transparent. — Poème allégorique d'Alfred de Vigny. — Prédestiné.

10—En les. — Prénom masculin. — Condiment. — Affectés d'un excès d'embonpoint. — Article espagnol.

11—Gros nez. — Haussé. — Difficiles à entamer. — Courant de mer très violent.

12—Interjection, pour engager à garder le silence sur un fait. — Archevêque de Reims, né à Cerny. — Jeux de cartes qui se joue à deux. — Premiers pas dans une carrière.

13—Au bout de peu de temps. — Opinion. — Enlever. — Gaz stomacal.

14—Avant-midi (abr.). — Galerie souterraine pour donner passage à une voie. — Homme avare. — Condition. — Particule.

15—Déposé. — Filet pour prendre des oiseaux. — Région de l'ancienne Palestine, à l'Est du Jourdain. — Quote-part de chaque convive. — Durillon.

16—Chef-lieu de canton (Eure-et-Loire). — Tellement. — Organe de l'ouïe. — Patrie des frères Anguier. — Protection, surveillance.

17—Inspection exacte. — Table consacrée où l'on dit la messe. — Qui se souillent facilement.

18—Femmes qui ont des revenus. — Grand fleuve d'Afrique. — Direction.

19—D'un verbe gai. — Puissance d'action physique. — Parole vide de sens. — Sainte (abr.).

20—A une faible distance. — Singulier du présent de l'indicatif de *gésir*. — Gros poisson du genre *gade*. — Attaquée par les mites. — Possédé.

21—Peigne qui garnit le métier de tisserand. — Tout ce qui arrête. — La plus vile populace. — Démonstration d'amitié.

22—Conjonction. — Bouts aigus et piquants. — Amener vers soi. — Bison d'Europe.

23—Terre ou autre matière en poudre très fine Vendre trop cher. — Tentent.

VERTICALEMENT

1—Jeunes poules engraissées. — Bonbon laxatif. — A la suite.

2—Coup de baguette. — Eclatées. — Creuser lentement. — Rôti.

3—Principe de la vie. — Prénom féminin. — Marmite de cuisine. — Sans indulgence.

4—Vent du nord. — Dans la Rose-des-Vents. — Aussi promptement. — Capitale de la Tunisie. — L'Eridan des Anciens.

5—Ville de Belgique, prov. de Liège. Avenir. — Saison. — Ancien nom du hêtre.

6—Enduire de couleur. — Créés. — A moitié ivre.

7—Encre composée d'huile et de noir de fumée. — Auteur d'un célèbre *Boléro*. — Utilisés contre les avions de combat.

8—Seizième partie d'un livre. — De l'alphabet grec. — Qui ont les nerfs agacés. — Ville de Chaldée. — Gamin de Paris.

9—Saison. — Arrogant. — Action de sortir de son repos. — Pris. — Venue au monde. —

10—Chemin de halage. — Petit frère. — Ville de Prusse, près de Coblenz. — A proximité. — Symbole chimique du strontium.

11—Partie intérieure du pain. — Dieu de la guerre, chez les Gaulois. — Qui existe. — Contraire à la raison.

12—Lieu où sont enfermés les forçats. — Petite île. — Epoux. — Ouvrier d'une houillère.

13—Parcourue des yeux. — Un des inventeurs du téléphone. — Semblables. — Chemin de ville.

14—Premier mot de l'hymne de saint Jean-Baptiste. — Corps simple, voisin du carbone. — A Dieu, en latin. — Mince, svelte. — A toi.

15—Gros perroquet. — Fleur. — Interjection qui s'emploie pour chasser quelqu'un. — Prophète juif au temps d'Achab. — Poil des paupières.

16—Tourne autour en épiant. — Usages. — Ivresse. — Lui. — Petit amas d'eau dormante.

17—Mollusques gastéropodes renfermant des animaux marins. — Catégories de personnes. — Regarder en visant.

18—Genre d'oiseaux échassiers des régions chaudes de l'Ancien Monde. — Une des Cyclades.— Tousser souvent et faiblement.

19—Roi d'Israël. — Biographie. — Exposer au bon air. — Qui sont à toi.

20—Ile de l'Atlantique. — Agréable à la vue. — Chaussure grossière. — Vieillesse. — Dieu de la guerre.

21—Chariot à houille, dans les mines. —Interjection qui exprime le dépit. — Villes importantes. — Epoque.

22—Mouvement de l'homme. — Ornement sacerdotal. — Triste, plaintive. — Dans.

23—Paquet. — Espèce d'euphorbe. — Qui n'aime pas le travail.

Solution du problème No 1129

D	E	G	A	T	■	E	F	F	O	R	T	S	■	V
■	R	A	B	A	T	■	A	I	S	E	E	■	M	A
C	■	P	A	L	E	S	■	N	E	O	■	C	A	R
E	S	■	S	E	N	T	I	E	R	■	P	R	I	E
N	E	T	■	R	I	E	N	S	■	B	L	A	N	C
T	A	O	P	■	R	A	S	■	S	E	A	N	T	■
R	A	T	E	L	■	M	U	S	E	T	T	E	■	C
A	S	■	P	I	L	E	■	A	N	O	R	■	A	H
L	■	D	E	S	I	R	E	R	■	N	E	T	T	E
■	P	E	R	S	E	■	V	I	N	■	R	I	E	N
S	A	N	I	E	■	T	O	G	E	S	■	C	L	E
E	R	I	N	■	C	R	E	U	S	E	R	■	E	T
T	E	S	■	B	L	E	■	E	T	R	E	S	■	S
O	R	■	N	A	I	V	E	■	E	P	A	I	S	■
N	■	B	O	N	N	E	T	S	■	E	L	L	E	S

Chanceux que vous êtes...

Pontiac

Un clair de lune, une paisible nuit d'été—et vous au volant d'une Pontiac. Imaginez le tableau agréable! Car la Pontiac est tout ce qu'une bonne voiture devrait être. Nulle autre voiture ne vous offre un choix de 29 beaux modèles, nulle autre ne vous apporte cinq grandes séries—Pathfinder, Pathfinder Deluxe, Laurentian, Chieftain et Chieftain Deluxe. Chaque Pontiac est d'une beauté éclatante et d'un style inimitable qui est reconnu et acclamé partout. Et quelle performance que celle de la Pontiac! Les deux moteurs Pontiac à haute compression—le huit renommé et le six économique—vous donnent plus de puissance que vous n'en aurez jamais besoin. Quand vous joignez cette beauté et cette puissance à toutes les autres merveilleuses caractéristiques de la Pontiac, vous comprenez pourquoi elle excelle en tout sauf le prix!

Nulle autre auto n'a monté si vite en faveur auprès du public

Illustré—Coupé sport Laurentian—*Une valeur General Motors*

"La ville de Québec", peinture éxécutée pour la Collection Seagram par Lorne Bouchard A.R.C.A.

Seagram

ATTIRE
L'ATTENTION
DU MONDE
sur
les villes
canadiennes

La vitalité de la race canadienne et son sens du progrès se retrouvent dans les villes de notre pays; l'une après l'autre, elles sont le reflet vivant de la vigueur du Canada et de la puissance de son économie.

Aussi, la Maison Seagram est-elle fort heureuse d'annoncer la parution dans le monde d'une série de reproductions de peintures signées par nos meilleurs artistes canadiens et représentant les principales villes du Canada.

La Maison Seagram reste ainsi fidèle à sa politique de mieux faire connaître à l'étranger notre merveilleux pays, son peuple, ses produits et son brillant avenir.

Dans le but de répandre la culture canadienne dans le monde, cette magnifique collection de peintures sera exposée dans plusieurs grandes villes, nommément San Juan, La Havane, Mexico, Caracas, Rio de Janeiro, São Paulo, Buenos Aires, Montevideo, Rome, Paris, Genève, Stockholm, Madrid et Londres.

Une fois de plus, la Maison Seagram manifeste sa confiance inébranlable dans tout ce qui est canadien!

LORNE BOUCHARD, A.R.C.A., est reconnu pour ses pittoresques impressions du Québec. Ses toiles font partie de nombreuses collections en Amérique du Nord, en Amérique du Sud, en Angleterre et aux Indes. En 1943, l'Académie Royale Canadienne l'admettait comme membre associé.

La Maison Seagram

LE RENDEZ-VOUS

[*Suite de la page* 36]

votre partenaire vous fait faux bond, peut-être aurai-je quelque chance...

Janine était si troublée qu'elle ne trouvait rien à répondre. Par surcroît, elle redoutait l'arrivée de Jean-Pierre. Quelle attitude aurait-il ?

— Je vous prie de me laisser, dit-elle enfin. J'attends en effet un ami... et nous n'avons, vous et moi, rien à nous dire.

— Croyez-vous ? Moi, je pense au contraire, puisque le hasard nous remet en présence, que nous pourrions profiter de l'occasion pour renouer connaissance..., à moins que votre... ami ne me fasse l'honneur d'être jaloux !... C'est votre fiancé, peut-être ?

Janine était au martyre. Elle leva les yeux et lut, dans le regard de Claude, la même expression que pendant les vacances, à La Baule. Elle allait céder à l'envoûtement de cette contemplation tendre et passionnée, quand le souvenir de leur dernier rendez-vous lui revint brutalement en mémoire, et les mots cruels tintèrent à son oreille : « Vous ai-je dit que je vous aimais ? je vous désire, c'est vrai ! » Elle retrouva, avec toute leur ampleur, ses impressions d'alors, et la réplique suivit, cinglante :

— Quand cela serait !... Il n'y a pas que des mufles en ce bas monde !

Claude accusa le coup sans sourciller.

— En tous les cas, fit-il sarcastique, c'est un fiancé bien imprudent, pour ne pas dire plus. Pour ma part, il ne me viendrait point à l'idée d'exposer seule ma fiancée dans un *dancing*.

Claude parlait sans élever le ton, et son calme apparent ne faisait qu'exaspérer Janine.

— Mais d'abord, répliqua-t-elle, que faites-vous ici vous-même ? Peut-être attendez-vous quelqu'un aussi ?

La question ainsi posée lui parut si naïve que Claude ne put se retenir de sourire. Il retrouvait là la Janine de La Baule. Il avoua :

— En effet, j'attendais quelqu'un. Comme à vous, on me pose un lapin... un lapin dans les règles... Pourquoi pas nous consoler ensemble ?... Ne m'avez-vous donc pas pardonné ?

Délibérément, il avait approché une chaise et s'asseyait près de Janine.

— Voyons, Claude ! fit-elle indignée et prête à céder la place.

Il posa sa main sur la sienne et la retint en disant :

— Si vous ne m'avez pas complètement oublié, vous devez savoir que je suis très tenace.

Cette instance déplut à Janine, de plus en plus inquiète de la tournure prise par les événements.

— Tenace et... mal élevé... Oui, je me souviens.

Claude ne sembla nullement décontenancé. Il la dévisageait comme s'il venait seulement de la découvrir et, dans ses yeux, elle crut surprendre une lueur de tristesse, mais ce ne fut que fugitif. Lui prenant de nouveau la main, en dépit de sa résistance, il l'amena jusqu'à ses lèvres.

Instinctivement, Janine regarda autour d'elle, honteuse de ce geste, qu'elle jugeait déplacé dans ce lieu et devant tous ces gens ; mais, à une table voisine, un jeune homme à la chevelure outrageusement pommadée, en faisait autant, ce dont la dame paraissait ravie.

Claude avait remarqué le coup d'oeil de Janine.

— Que vous êtes bien toujours la même ! constata-t-il. A la fois prude et imprudente !

Il l'observait, s'amusant de son trouble. Il ajouta :

— Vous êtes plus jolie encore que l'année passée, petite Janine, et mes sentiments pour vous n'ont pas varié.

Elle sursauta. Décidément son audace ne connaissait pas de limites ! Sans doute allait-il rééditer sa profession de foi cynique. Et Lucette qui osait prétendre que peut-être il l'aimait vraiment ! Quelle pitoyable comédie ! Non, certes, il ne l'aimait pas, ou du moins ce n'était pour elle qu'une abominable parodie de l'amour.

Et ce fut la pensée de Jean-Pierre Aubert qui s'interposa. Ce ne serait pas lui qui oserait la traiter avec cette désinvolture ! Cette réflexion soudaine en provoqua une autre : ce Jean-Pierre, qu'elle choisissait pour exemple, ne venait-il pas de lui manquer à son tour en n'étant pas au rendez-vous fixé par lui ?

Tout compte fait, si elle tirait la morale de sa propre expérience, tous les hommes, quoi qu'en pensât Lucette, étaient à ses yeux égaux en muflerie.

Une fois de plus, elle allait remettre Claude à sa place, lorsqu'elle le vit saluer un couple qui, passant à les frôler, se dirigeait vers la piste. La jeune femme, en lui serrant la main, eut un coup d'oeil vers Janine ; puis, comme si elle voulait marquer que Claude était un de ses familiers, elle lui demanda :

— On vous voit ce soir ?

L'interpellé parut visiblement contrarié, mais il dut néanmoins se lever et engager une courte conversation avec l'inconnue et son compagnon. Mettant à profit cette diversion, Janine, à son tour, quitta sa place ; puis, avisant un garçon qui passait, elle s'informa ostensiblement :

— La toilette, s'il vous plaît ?

Et elle s'éloigna dans la direction indiquée. Arrivée à destination, elle gratifia la préposée d'un solide pourboire et lui demanda :

— Je voudrais sortir sans passer par la salle. C'est possible ?

— Parfaitement, Mademoiselle. Cette porte donne directement sur la rue Boudreau.

Une minute plus tard, Janine était dehors. Elle courut plutôt qu'elle ne marcha jusqu'au boulevard de la Madeleine tout proche. Là, elle hésita. Ayant dit à ses parents qu'elle allait au cinéma, elle ne pouvait rentrer si tôt. Ce prétexte l'inspira. Tournant à gauche, elle entra à l'Olympia.

. . . . . .

— Ah ! c'est toi, Lucette ! Entre, ma petite. Tu vas trouver Janine dans sa chambre. Elle est malade depuis dimanche. Elle a dû attraper froid... Tu apportes son tailleur, je pense ?

— Oui, Madame, et, en même temps, je venais vous offrir, avec ces quelques fleurs, mes meilleurs voeux.

Lucette tendait à Mme Duval une magnifique gerbe d'oeillets.

— Tu as fait des folies !... mais je suis très sensible à cette attention. Moi aussi je te souhaite une bonne année et la réussite de tous tes projets, ma petite Lucette.

Ce disant, Mme Duval embrassait affectueusement sa protégée.

— Je vais te laisser avec Janine. J'ai une course à faire ; tu m'excuseras. Je pense être de retour avant ton départ.

En habituée, Lucette s'en fut frapper à la porte de son amie et entra. Sur son lit-divan celle-ci était allongée et dès le seuil, la petite vendeuse remarqua les traits tirés, les yeux battus. De toute évidence, elle avait pleuré.

Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. D'emploi facile, économique et à la portée de toutes :

Les Pilules
MYRRIAM DUBREUIL

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL *(POUR LE CANADA SEULEMENT)*
6880, rue Bordeaux
Case Postale, 1391, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... **Province** .....

Le Samedi

est conçu pour passionner toute la famille.

Chacun y trouve de quoi lire agréablement. Chaque semaine vous y trouverez des portraits de nos vedettes et pénétrerez dans leur intimité, de l'actualité mondiale, de la vie, des articles de fond. Chaque semaine il vous donnera un point de vue original sur les problèmes de l'heure, vous distraira par ses nouvelles et ses romans illustrés.

S'abonner, c'est savoir économiser en s'assurant d'être toujours servi au jour dit.

Coupon d'abonnement **Le Samedi**

Canada		Etats-Unis	
1 an	$3.50	1 an	$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

☐ **IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.**

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... **Province** .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE 975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

— Alors, fit Lucette, comme si elle n'avait rien vu, c'est au lit que tu vas terminer l'année ?

— Tu vois !... Je te l'ai toujours dit que je n'avais pas de chance.

Lucette s'approcha, dévisagea son amie, puis tout de go, déclara :

— Toi, ma petite, ta maladie s'appelle cafard, tracassin ou papillons noirs, comme tu voudras... Qu'est-ce qui ne va pas ?

Pour toute réponse, Janine se tourna du côté du mur et fondit en larmes, ce qui venait confirmer les dires de la jeune vendeuse.

Cependant celle-ci ne laissait pas d'être surprise. Huit jours plus tôt, la veille de Noël, elle avait quitté Janine toute joyeuse à l'idée d'aller réveillonner. Que s'était-il donc passé ?

Ayant jeté son chapeau et son manteau sur un fauteuil, Lucette s'assit sur le rebord du divan.

— Voyons, dis-moi si vraiment tu es souffrante ou si quelqu'un t'a fait de la peine ?

— Je voudrais être morte !... Depuis dimanche, je lutte contre le désir d'en finir.

Loin d'effrayer Lucette, cet aveu la fit rire aux larmes, ce qui eut le don d'arracher Janine à sa torpeur.

— Tu trouves ça drôle ? s'indigna-t-elle.

— Ma foi oui ! parce que je me doute bien qu'à l'origine de cette dramatique résolution, il ne doit y avoir qu'une scène de comédie. Ma pauvre Janine, tu as l'art — c'est même du génie ! — de te mettre l'esprit à la torture pour des enfantillages. Allons, vas-y, raconte-moi ça !... Nous sommes tranquilles, ta maman vient de sortir.

En apprenant que sa mère était absente, Janine se mit sur son séant. Un changement brusque se produisit dans son attitude. Du revers de la main elle s'essuya les yeux et déclara :

— J'ai voulu suivre tes conseils et cela ne m'a pas réussi... Voilà tout !... Cela n'a fait que contribuer à aggraver singulièrement mon cas !

— Si sérieux que ça ? s'étonna Lucette incrédule.

— Tu peux te moquer !... Je commence à croire que c'est toi qui ignores la vie, et non pas moi !... Ecoute plutôt.

Et Janine conta sa soirée chez les Monnerais, son succès près de Jean-Pierre Aubert, l'hésitation de ce dernier, au moment du départ, comme s'il voulait exprimer quelque pensée secrète ; enfin elle en arriva à la découverte du billet tombé de la poche de sa robe.

— Ouvre mon sac !... Là, sur la table ; tu vas le trouver.

Depuis un instant, Lucette semblait plus attentive. Sans doute s'expliquait-elle enfin le désarroi de sa petite amie. Très vite, elle découvrit le document, sous l'entassement des objets familiers.

— Et tu es allée à ce rendez-vous ? demanda-t-elle surprise, après avoir lu.

— Oui !... Ne m'avais-tu pas conseillé toi-même de ne pas rebuter comme d'habitude mes courtisants éventuels ?

— Tout de même !... Chez *Teddy* !... ce n'était pas ta place.

— Tu connais la maison ?

— Parbleu !... mais toi et moi, ma petite, ça fait deux... Enfin, continue... Il n'est pas venu, je parie ?

Janine eut l'air si étonné que Lucette se mit à rire.

— Dame ! fit-elle, ce sont des choses qui arrivent !

« Eh ! bien, c'est, en effet, ce qui s'est produit, mais cette défection a eu des conséquences que, malgré ton flair, tu es incapable de deviner. J'ai rencontré là le dernier homme que je m'attendais à y voir.

— Celui de La Baule, sans doute ?

— Décidément on ne peut rien te cacher... Claude Gallois en personne.

— Claude Gallois ? répéta Lucette, marquant une vive surprise.

— Oui !... Ah ! c'est vrai, je ne t'avais pas dit son nom. Il se nomme Claude Gallois. L'an dernier, il étudiait la médecine à Angers.

— Ça, c'est drôle en effet ! murmura Lucette qui, de toute évidence, n'avait pas prévu cet épilogue, en dépit de ses airs avertis... Et... il t'a parlé ?

— Hélas ! ce qui m'a permis de constater qu'il était toujours le même... plus mal élevé peut-être.

— Il est de fait qu'après ton attitude à La Baule, il a dû être plutôt surpris de te retrouver dans cette boîte !

— C'est justement ce qu'il m'a déclaré. Sur un ton plein d'ironie, il a eu le toupet de me dire que j'étais plus jolie encore que l'année dernière et que ses sentiments pour moi n'avaient point changé. On n'est pas plus cynique !

Janine paraissait si troublée que Lucette, qui la connaissait à fond, avait la certitude qu'elle aimait toujours ce Claude Gallois, et que tout son mal provenait de là.

— En somme, dit-elle, si je comprends bien, tu as une fois de plus raté l'occasion de mettre les choses au point... et vous vous êtes quittés fâchés ?

— Pas précisément, mais le résultat est le même... parce que je me suis sauvée pendant qu'il parlait à quelqu'un.

— Tu t'es sauvée ! Veux-tu que je te le dise ?... Tu n'est qu'une sotte ! Tu ne sauras jamais toute seule mettre ta montre à l'heure !... La roue de la chance tourne, ma petite. Elle s'arrête à portée de ta main. Au lieu de la saisir, tu lui donnes un coup de pouce !

A cette sortie qu'elle n'escomptait pas, Janine eut un haussement d'épaules découragé. Lucette insista :

— Parfaitement, j'ai bien dit « une sotte !... » parce qu'enfin le hasard bon enfant te procurait là le moyen inespéré de donner suite à tes projets dont, quoi que tu en dises, tu n'as pas désespéré depuis bientôt dix-huit mois. Que tu le veuilles ou non, tu l'aimes ce garçon.

Mise au pied du mur, Janine n'avait plus le courage de nier.

— Eh ! bien oui, là ! c'est vrai !... Quand je l'ai revu devant moi, je me suis sentie d'abord toute déconcertée... et puis, le premier moment de surprise passé, je n'ai plus pensé qu'à la joie que j'éprouvais... Ah ! s'il ne s'était pas montré aussi... comment dirai-je ?... aussi sarcastique, je...

— Dame ! s'il t'aime, comme il le prétend, rien d'étonnant qu'il n'ait piqué une petite crise de jalousie en te voyant attendre un autre soupirant que lui !... Et tu sais, ma chère, la jalousie est un poison qui rend parfois méchant !

Se souvenant de certaines attitudes de Claude au *dancing*, Janine se rendait compte que Lucette devait avoir raison, que la sagesse parlait par sa bouche et qu'elle-même, une fois de plus, avait sottement gâché son bonheur. Pas une minute, depuis cette rencontre, elle n'avait pensé à Jean-Pierre, pas même pour lui en vouloir de sa défection qu'elle jugeait pourtant d'un inconcevable sans-gêne. A cette heure, pour elle, seul Claude comptait, et elle venait de le perdre définitivement.

— C'est vrai, avoua-t-elle, je ne suis qu'une idiote ; mais maintenant, que veux-tu que je fasse ?... rien !... Je ne connais même pas son adresse et il ignore la mienne.

— Evidemment !... Tu n'as plus qu'à t'en remettre cette fois encore au hasard. En tout cas, sois bien certaine que, s'il t'aime vraiment, tu le reverras... et avant peu.

Lucette semblait si sûre d'elle que Janine retrouva subitement son sourire. L'espoir n'est-il pas du bonheur en bouton ?

— Allons ! fit-elle toute ragaillardie, tu me redonnes confiance et, c'est curieux, cela m'a guérie tout d'un coup !

— Tant mieux ! Souhaitons qu'il n'y ait pas de rechute, car j'ai l'intention de t'inviter à tirer les rois dimanche soir avec quelques amis... Marcelle, que tu connais, et son mari, puis...

— Ton béguin de l'autre jour, peut-être ? plaisanta Janine.

Lucette réfléchit une seconde et partit d'un éclat de rire.

— Tiens ! c'est une idée ! répondit-elle. En tous les cas, mets-toi chic, parce qu'il semble s'y connaître, le gaillard !... Mets ta robe bleue, celle que je t'ai livrée à Noël !

Janine avait sauté du lit et, tout en enfilant un kimono, elle dit rêveuse :

— Peut-être d'ici là aurai-je des nouvelles de Claude.

— Sait-on jamais, repartit Lucette d'un petit air moqueur.

IV

« Allô !... Oui, c'est moi, Janine ! Bonjour Suzanne !... Non ! c'est-à-dire une minute de plus et tu ne me trouvais pas. Je sortais... Je vais chez mon amie Lucette tirer les rois... Je regrette... Qui est-ce qui sera là ?... Oui, bien sûr, tous nos amis... Qui ?... Ah ! oui, Jean-Pierre Aubert... Comment, il est parti ?... Ah ! bah ! Il ne m'a rien dit de cela... Non, non, j'ignorais, je t'assure... Allons, allons, tu plaisantes ! Que veux-tu que cela me fasse ? je le connais si peu !... Bon ! entendu mercredi... Excuse-moi pour aujourd'hui, mais je ne voudrais pas froisser Lucette, tu comprends ; elle est si gentille !... Oui, au revoir !

Nerveusement, Janine raccrocha.

— Ça, alors ! murmura-t-elle, c'est plus fort que tout ! Quel mufle !

Ce qualificatif, dépourvu d'ambiguïté, désignait Jean-Pierre Aubert. Son amie Suzanne venait de lui apprendre que, le lendemain du réveillon, il était parti pour Chamonix, où il devait séjourner un mois. Or, non seulement il ne s'était pas donné la peine de l'en informer, mais il avait eu l'aplomb de lui fixer un rendez-vous pour le dimanche suivant !

A moins que...

Arrivée à ce point de ses réflexions, Janine se heurta brusquement à une hypothèse jamais envisagée. Elle s'y heurta comme on butte contre un obstacle imprévu. Si, en dépit de toute vraisemblance, ce n'était pas Jean-Pierre qui avait glissé dans la poche de sa robe le billet mystérieux ?... Mais alors, qui ?... Peut-être le facétieux Guy Monnerais ?... Non ! car lui serait venu chez *Teddy*... et puis ce n'était pas sa manière.

Quoi qu'il en soit, ce coup de téléphone jetait un jour nouveau sur cette histoire, déjà énigmatique en soi.

En achevant de s'habiller, Janine passa en revue tous les jeunes gens qui assistaient au réveillon chez les Monnerais ; mais Jean-Pierre Aubert mis à part, aucun d'eux ne lui parut être l'auteur de cette sotte plaisanterie. En effet, pour elle maintenant, il ne pouvait s'agir que d'une mystification de mauvais goût ayant eu des conséquences imprévisibles, en la remettant en face de celui qu'elle ne pouvait oublier.

Qu'adviendrait-il de cette aventure ?

Tout en se rendant chez Lucette, Janine se posait cette question sans trouver la réponse. Arrivée à destination, la solution du problème était restée aussi obscure.

— Comme tu viens tard ! s'écria son amie en l'accueillant.

— Suzanne Monnerais m'a téléphoné juste comme j'allais partir. Je suis la dernière ?

— Oui !

— Oh ! excuse-moi !

Janine se laissa débarrasser de son manteau. Elle portait, selon le désir de Lucette, sa robe de taffetas bleu. A l'instant où elle se plantait devant la glace de la chambre, son regard glissa jusqu'à la poche d'où s'était échappé le fameux billet qui, depuis une heure, lui semblait de plus en plus énigmatique. Suivant sa pensée, elle allait faire part de ses doutes à son amie, quand celle-ci lui parut soudain bizarre, comme si quelque souci venait l'assaillir.

— Qu'as-tu ?... Tu es contrariée ?

— Mais non.

Cela fut dit sans conviction. En hâte elle prit la main de Janine et fit entrer son amie dans la salle à manger.

Une seule personne s'y trouvait... et cette personne était Claude Gallois ?

Janine s'expliquait maintenant le trouble de Lucette. Sa stupeur fut telle que, tout d'abord, elle ne trouva rien à dire. Ainsi Lucette avait eu l'audace d'aller relancer Claude ! Que devait-il penser ? A l'idée qu'il pourrait la croire capable d'être du complot, son orgueil se révolta. Furieuse, elle jeta :

— Comment as-tu pu faire une chose pareille ?... et sans me consulter !... Je ne resterai pas ici une minute de plus !

Elle allait regagner la chambre pour prendre ses affaires, mais Claude l'avait devancée. Il la saisit par le bras, doucement, mais fermement.

— Ah ! non ! dit-il en souriant. Aujourd'hui je ne vous laisserai pas partir ainsi.

Dès qu'elle eut entendu cette voix qui, tant de fois déjà, l'avait charmée, Janine se calma.

— J'ignorais votre venue, dit-elle... Vous me croyez, n'est-ce pas ?

— Mais oui, petite orgueilleuse, je vous crois... Je sais trop bien, hélas ! que Janine Duval ne relance pas ses amis... Elle vient seulement aux rendez-vous qui ne lui sont pas fixés.

Il riait, mais on le sentait très ému. Il examinait sa robe et jetait un coup d'oeil à Lucette qui, à quelques pas d'eux, se montrait fort inquiète de la tournure prise par les événements.

— Je comprends tout maintenant, dit-il... C'est bien dans cet amour de petite poche, qui s'entrouvre comme pour la tentation, que j'ai glissé certain papier.

— Vous !... c'était vous ! s'écria Janine, incrédule et stupéfiée.

— C'était moi... Et ce qu'il y a de plus fort, c'est vous qui avez répondu à mon invitation, vous, Janine, que je désespérais de revoir jamais.

Mais Janine ne pouvait comprendre. Sûrement Claude était fou ! Comment avait-il pu, lui, Claude Gallois, glisser un billet dans la poche d'une robe qu'elle mettait pour la première fois à l'occasion du réveillon ? Lucette leva brusquement le voile du mystère :

— Janine, dit-elle, tu vas me pardonner, j'espère. J'avais mis ta robe pour aller au théâtre, et c'est à moi que M. Gallois fixait un rendez-vous chez *Teddy*.

Janine devint si pâle qu'un moment on put craindre qu'elle allait s'évanouir. Avec la soudaineté de l'éclair, le souvenir des paroles de Lucette lui narrant sa soirée au théâtre, fondit sur elle : « J'ai fait une touche, autrement dit j'ai foudroyé d'un direct au coeur un pauvre type en mal de *spleen*. »

Claude aimait donc Lucette ! Cette clarté brutale, qui l'attirait comme la

flamme d'une lampe attire les phalènes, la bouleversa. Mais Lucette, qui lisait ses pensées, poursuivit :

— Ce n'est pas du tout ce que tu crois, ma petite Janine. Ne va pas encore te monter la tête ! C'est à l'Opéra-Comique que j'ai rencontré M. Gallois. Il était triste, tout seul à Paris. Il a passé le reste de la nuit avec nous. Ma gaieté lui a plu, et il a éprouvé le désir de me revoir, voilà tout. Du reste, réfléchis. Si je n'avais pas eu la certitude qu'il t'aime aussi profondément que tu l'aimes toi-même, je ne serais pas allée le chercher.

Très émue, la petite vendeuse, s'étant approchée de son amie, l'embrassa spontanément et, dans cet élan qui ne trompait pas, Janine trouva une preuve de plus de son affection et de son désintéressement.

— Quand vous m'aurez permis de m'expliquer à mon tour, intervint Claude, vous comprendrez, petite fille, que depuis le 22 août de l'année dernière, jour mémorable où vous m'avez proprement remis à ma place, votre souvenir ne m'a plus quitté. Seules les circonstances m'ont tenu éloigné de vous.

— Ecoute-le, conseilla Lucette, et crois tout ce qu'il te dira. C'est un brave garçon. Je vous donne une demi-heure, pas plus, pour vous mettre d'accord. Moi, je file chez le pâtissier, chercher la galette des rois que j'ai retenue.

— Mais, protesta Janine, si tes invités arrivent ?...

En souriant, Lucette désigna la table où trois couverts seulement étaient dressés.

— Je n'attends plus personne, répondit-elle.

Dès qu'ils furent seuls, Claude, d'ordinaire si entreprenant, parut avoir perdu tous ses moyens. Il restait là, en contemplation devant Janine, immobile tel le dieu Terme, comme s'il doutait encore de la réalité. Ce fut cette attitude qui, mieux encore que toute parole, convainquit la jeune fille. Lucette disait vrai, Claude l'aimait ! Aussi bien, abandonnant toute contrainte, ce fut elle qui renoua l'entretien.

— Asseyons-nous, dit-elle. Ces émotions m'ont coupé littéralement les jambes.

Claude, qui l'avait suivie, et s'était assis près d'elle, la tourna vers lui.

— Janine ! avant toutes choses, dites-moi que c'est bien vrai, que vous non plus ne m'avez pas oublié ?

Ne songeant plus à dissimuler, elle lui abandonna le mystère de son regard.

— C'est vrai ! affirma-t-elle. J'ai beaucoup essayé, croyez-le...

Claude, ayant resserré la douce étreinte de son bras, leurs visages se touchaient presque. La tentation pour lui était trop forte de baiser ces lèvres qui s'entrouvraient maintenant dans un délicieux sourire, mais il n'osa pas, craignant de l'effaroucher à nouveau.

Très tendre, il dit simplement :

— Chérie ! je vous aime plus que tout au monde. Ah ! si vous consentiez à unir pour toujours votre vie à la mienne, quel bonheur serait le mien ! Mais ma joie m'entraîne trop vite et trop loin. Je dois d'abord vous dire ce qui m'a éloigné de vous et mes craintes d'aujourd'hui.

Blottie contre la poitrine de l'aimé, Janine se laissait griser par ces paroles si douces à son oreille. Aux derniers mots, elle eut peur d'une nouvelle séparation et, sans fausse pudeur, sans honte, elle fit l'aveu de ses propres sentiments :

— Moi aussi, je vous aime. Maintenant, je ne peux ni ne veux plus lutter, et je me sens incapable de vivre désormais sans vous.

DÉCOUVERTE D'UN NOUVEAU CAFÉ

Non pas une poudre, ni une mouture! Mais des millions de **PARTICULES SAVOUREUSES** de vrai café . . . prêtes à libérer en un instant cette fameuse **SAVEUR MAXWELL HOUSE**

Tout à fait différent des anciens cafés "instantanés" . . . aussi facile à infuser mais de goût combien différent!

Ce café merveilleux, fraîchement torréfié, est infusé spécialement pour vous dans les impeccables cuisines Maxwell House. Grâce à une procédé spécial à Maxwell House, on en retire ensuite l'eau à l'instant même où il atteint la perfection, et il reste ces SAVOUREUSES PARTICULES de vrai café!

SAVOUREUSES PARTICULES de vrai café! CAFÉ 100% PUR—SANS AUCUNE ADDITION

Ajoutez simplement de l'eau chaude . . . et les PARTICULES SAVOUREUSES libèrent la saveur de vrai café. Vous obtenez à l'instant le meilleur café qui soit. Goûtez-y et vous ne voudrez plus jamais reprendre les anciennes méthodes de préparer le café!

ÉCONOMIQUE! Le gros pot économique équivaut à trois livres de café moulu et vous épargne plus de $1.

Voyez comment les particules savoureuses "s'animent" dans votre tasse!

VUE GROSSIE des *savoureuses particules*, tout à fait différentes des poudres ou moutures.

À L'INSTANT où l'on y ajoute de l'eau chaude, les *savoureuses particules* libèrent la saveur Maxwell House, riche et délicieuse.

Vous le reconnaîtrez à ces étoiles!

Le seul café instantané qui soit "bon jusqu'à la dernière goutte"!

Un produit de General Foods

IM-353F

RIEN DE SÉRIEUX

Un homme subissait son procès pour vol.

— Coupable ou non coupable ? demande le Juge.

— Non coupable !

— Est-ce la première fois que vous paraissez devant le tribunal ?

— Oh ! fait l'homme avec indignation, mais certainement ! la preuve c'est la première fois aussi qu'il m'arrive de voler quelque chose.

•

Cet homme vient de lâcher un sou sur le trottoir et il le cherche en vain depuis une demi-heure déjà dans les fissures des pavés. Un petit gars cherche avec lui mais sans plus de succès. A la fin, de guerre lasse, notre homme abandonne la partie mais non sans regret. Il est prodigieusement embêté de perdre un sou mais, comme il croit avoir bon coeur, il voudrait d'autre part récompenser le petit gars de son intervention.

— Cherche encore, dit-il au petit gars avant de s'en aller ; et si tu trouves le sou tu me le rapporteras et si tu ne le trouves pas, tu le garderas pour toi.

•

— On dit que le nombre des chômeurs diminue.

— Encore un bon métier qui se perd !

— Figure-toi, mon vieux Jacob, que ce maudit Isaac prête son argent à vingt-cinq pour cent en hiver et à trente pour cent en été.

— Pourquoi cette différence ?

— Il prétend qu'en été les jours sont beaucoup plus longs !...

•

— Docteur, je ne peux plus dormir.

— Prenez un bon verre de whisky toutes les demi-heures.

— Cela me fera dormir ?

— Je ne sais pas, mais le temps passera d'une façon bien plus agréable.

•

Un professeur parle de mythologie à ses élèves et leur explique ce qu'était le Centaure.

— C'était, leur dit-il, un être moitié homme et moitié cheval.

— Je comprends, dit un des élèves, c'était un homme chevaleresque.

•

Une cliente entre chez le boucher et demande un jambon.

— J'en veux un, dit-elle, qui provienne d'un cochon noir.

— Hein ! fait le boucher estomaqué ; en voilà une idée !

— C'est tout naturel, répondit la femme ; je suis en deuil.

LA VIE COURANTE . . .

— Je dois me composer un plateau bien garni du premier coup, car mon régime m'interdit d'y revenir.

Elle crut voir une larme briller aux yeux de Claude, une larme timide, cette rosée du coeur, a dit Stendhal. Il la serra fortement contre lui ; puis, brusquement il se pencha et, dévotement, cueillit la fleur des lèvres qui tremblaient. Quand il la libéra, il eut peur de l'avoir froissée, mais elle souriait, visiblement heureuse.

Rassuré, il parla :

— Pardonnez-moi, petite Janine, mais j'ai passé de si rudes moments depuis dimanche, que maintenant, vous ayant là, près de moi, et sentant battre votre coeur à l'unisson du mien, je perds la tête.

— Comme jadis à La Baule, osa répondre Janine en veine de taquinerie.

Mais Claude restait grave.

— Ce jour-là, dit-il, je n'avais nullement perdu la tête. J'agissais à bon escient, et c'est ce qui causa mes remords. Oui, Janine, je vous aimais alors autant qu'aujourd'hui, mais je fus mal conseillé.

— Mal conseillé ?... et par qui donc ? demanda Janine intriguée.

— Par des camarades qui avaient eu l'occasion de constater que certaines jeunes filles, dont vous faisiez à La Baule votre compagnie habituelle étaient loin d'être farouches.

— Oh ! Claude ! Que prétendez-vous là ?

— La vérité, ma chérie. Aussi, lorsque je déclarai à l'un de ces augures mon intention de vous épouser, il se mit à rire et me conseilla de tenter, moi aussi, une expérience. Je m'y refusai d'abord. Je suis un provincial, élevé par une mère et des tantes aux principes rigides, et j'ai pour toute femme digne du nom le plus grand respect. D'ailleurs, si vous voulez bien vous souvenir, jamais, jusqu'au soir fatal, je n'ai dit un mot ou esquissé un geste susceptibles de vous froisser.

— J'en conviens, et c'est pourquoi j'acceptai ce rendez-vous sur la plage, ce que je n'aurais consenti à personne d'autre.

— Ah ! combien de fois ai-je maudit mon inconséquence ! Aussi soyez généreuse ! Epargnez-moi tout rappel de cette scène qui n'a rien de glorieux. L'expérience fut concluante ! Ah ! certes j'eus la preuve... frappante que vous étiez bien la jeune fille que l'on peut associer à sa vie et dès votre départ, je me jurai de vous convaincre de ma sincérité.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir cherché à me revoir ?

— Je crois vous avoir dit alors que, venant d'être reçu docteur, je me disposais à venir à Paris pour m'y spécialiser. Mon père exerçait lui aussi la médecine à Livrais, mon pays natal, une petite bourgade de deux mille habitants, et je n'avais pas l'intention de lui succéder. Comme toujours, l'homme propose et Dieu dispose. Ce soir-là, où vous me traitâtes comme je le méritais, je trouvai en rentrant à l'hôtel mon beau-frère, avocat à la cour d'Angers. Il venait me chercher d'urgence, mon père venant d'être terrassé par une attaque de congestion. Cette nouvelle me fit pour un moment oublier tout le reste. J'adorais mon père et, à l'idée que je pouvais le perdre, je m'affolai. C'est pourtant ce qui arriva. Il mourut quelques jours plus tard, le coeur usé n'ayant pas résisté à la secousse, et je dus consentir à prendre sa succession pour ne pas causer à ma mère, déjà fort éprouvée, un surcroît de chagrin.

« Depuis ce temps j'exerce dans ce petit trou de campagne, où mon père a laissé les regrets unanimes d'une clientèle nombreuse et fidèle. Mais, actuellement, je fais un stage de trois mois à l'Ecole dentaire. Un médecin de campagne doit être à même de soulager tous les maux de sa clientèle.

— Evidemment ! approuva Janine pince-sans-rire. Mais il faut à des études sérieuses quelques diversions salutaires. On s'offre le théâtre, voire même le *dancing*. On glisse des billets doux dans la poche d'une jolie fille.

— Voulez-vous savoir ce qui me fit remarquer Mlle Lucette ? Ce fut d'abord sa gaieté, en effet, gaieté de bon aloi ; puis, je ne sais si vous l'avez remarqué, vous avez le même accent. Il y a certains mots que vous prononcez de la même façon. Ce détail m'a frappé, alors que j'étais à cent lieues de penser qu'elle était votre amie et que mon billet serait découvert par vous, Janine, vous que je désirais tant revoir, et que je tremblais de retrouver, dans la crainte de souffrir davantage.

— Pourtant vous n'avez pas été très aimable, chez *Teddy*.

— J'étais furieux et jaloux ! Furieux de vous découvrir dans cette ambiance ; jaloux, parce que vous attendiez quelqu'un. Si vous n'étiez pas partie, je vous aurais fait comprendre tout cela !

— Lucette savait donc votre adresse ?

— Je lui avais dit que je suivais les cours de l'Ecole dentaire. Astucieuse, elle a téléphoné pour s'en assurer. La chance lui a permis de me joindre au bout du fil. Votre nom prononcé par elle, m'a tout de suite mis en éveil et, dès le soir, c'est-à-dire jeudi, nous avons dîné ensemble. C'est alors qu'elle m'a tout raconté et m'a invité pour aujourd'hui.

— Cette cachottière !... Je comprends maintenant pourquoi elle me disait l'autre jour : « S'il t'aime vraiment, tu peux être sûre que tu le reverras. »

— Et tout cela n'est arrivé que parce que Lucette emprunta pour un soir cette robe ravissante. Dire qu'elle avait si peur que vous ne soyez contrariée en apprenant cela !

— Non seulement je ne suis pas fâchée, mais je compte la lui offrir. Elle l'a bien méritée !... Qui sait : Peut-être un jour y découvrira-t-elle un autre billet qui, cette fois, décidera pour de bon de son avenir.

Claude avait repris Janine dans ses bras.

— C'est donc bien vrai, chérie, que le mien a décidé du vôtre ? Vous consentirez à vivre dans mon petit pays, loin de ce merveilleux Paris, de ses plaisirs, de son grouillement, de sa fièvre ?

— Dans votre petit pays, que je m'imagine reposant de douceur et de charme, il y aura mon mari. Qu'est-ce qu'une femme peut désirer de plus ?... Et puis vous aurez une voiture, je pense ?

— Il y en a deux à la maison. Pour la clientèle de campagne, c'est indispensable. Notre *home* est vaste et confortable. Ma mère nous le laissera et ira vivre chez ma tante. Elle en a décidé ainsi pour le jour où je me marierais.

Jusqu'au retour de Lucette et même quand elle fut rentrée, les deux amoureux firent des projets. Il fut convenu que Claude se trouverait comme par hasard, la semaine suivante, à une vente de charité, où Janine et sa mère tiendraient un comptoir. Il ne faisait aucun doute qu'il serait invité à dîner par Mme Duval, à laquelle il avait été présenté à La Baule.

En somme, en épousant le docteur Claude Gallois, Janine réalisait le rêve de son coeur, mais aussi, du point de vue pratique, elle faisait un parti enviable. La vie de campagne était conforme à ses goûts simples et, dès lors, il apparaissait certain qu'aucun obstacle ne viendrait entraver désormais la route du bonheur.

. . . . . .

Tout se passa le mieux du monde et, trois mois plus tard, le mariage fut célébré en grande pompe en l'église Saint-Ferdinand des Ternes. Lucette, comme il se doit, était première demoiselle d'honneur. Son cavalier, ami de Claude, et riche propriétaire terrien, semblait la trouver fort à son goût. Aussi Janine, au fond de son coeur, formait-elle des voeux pour que la chance daignât sourire à son amie, grâce à qui elle réalisait, ce jour-là, le rêve magnifique, dont trop longtemps elle avait désespéré.

ANNIE PIERRE HOT.

BEN-HUR

d'après l'oeuvre célèbre de LEWIS VALLACE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — QUARANTE-TROISIEME EPISODE

Intrigué par la tranquille assurance de Sanballat, Messala consent à lire le mystérieux papier. Les quelques mots qui y sont inscrits sont signés de Simonide, et attestent que Sanballat est à la tête d'une fortune immense. — Les amis de Messala en sont stupéfaits. Drusus, particulièrement vexé par l'attitude ironique de Sanballat, approche, furieux et menaçant. Quant à Messala, non moins irrité, mais plus maître de lui, il tient à éviter une querelle inutile. — L'adresse de son intervention lui ramène sur-le-champ la faveur de chacun. D'ailleurs, il ne rejette pas l'offre de Sanballat de parier à six contre un, et l'importance de l'enjeu ne paraît pas l'effrayer. Avec calme, il demande simplement à son interlocuteur de le ramener à cinq talents.

Sanballat et Messala ont finalement parié six talents, à six contre un, en faveur de Messala. Ils viennent d'échanger leurs signatures, lorsque Sanballat, connaissant à fond la mentalité des hommes qui l'entourent, leur fait à tous une nouvelle proposition. — Après le pari engagé personnellement avec Messala, Sanballat adresse un nouveau défi à tous ses amis. Il pariera bien entendu en faveur de Ben-Hur, mais cette fois à égalité. Un silence gêné accueille ses propos. Certes, personne ne doute de la victoire de Messala, mais cinq talents, c'est de la démence. — D'ailleurs, il est probable qu'en additionnant tous leurs biens, ils seraient encore loin du compte. Mais Drusus, ulcéré par le mépris qu'affiche Sanballat à leur égard, se chargera de trouver la somme nécessaire. Le nouveau pari est conclu. — Sanballat a décidément fait du bon travail. Il a parié avec ces Romains qu'il hait, une somme suffisante pour les ruiner tous demain, dans le cas où celui dont il porte les couleurs gagnerait la course. Comble d'ironie, pendant l'épreuve, il sera aux côtés du Consul, en sa qualité de fournisseur officiel de l'armée romaine.

Dans quelques heures, à minuit exactement, les portes du Cirque seront ouvertes. Malgré ses deux cents cinquante mille places, nombreux seront ceux qui, comme cela se passe chaque année, ne pourront y pénétrer. Aussi, bien avant minuit, une foule déjà très dense, se presse-t-elle à ses abords. Pas le moindre signe de fatigue ou d'impatience. D'ailleurs, les sujets de conversation ne manquent pas. — Dans toute la ville, la nouvelle des fantastiques paris de Sanballat s'est rapidement propagée. Simonide, pour sa part, n'en est pas tellement surpris, et pour cause, Sanballat étant de ses amis. Malluch, de son côté, est parvenu à obtenir ce qu'espérait Ben-Hur : pour tout le monde, la course n'aura que deux concurrents dignes d'intérêt. Esther, seule, ne partage pas l'enthousiasme général. Elle pense trop à Ben-Hur pour ne pas avoir peur. — Depuis que la tribu du cheik a quitté le Verger des Palmes, Ben-Hur ne s'est pas éloigné du char et des chevaux. Il est sur ses gardes, sachant trop bien à quel point Messala est un rival sans honneur. Et c'est dans une sorte de hangar où il repose en compagnie de ses quatre fidèles amis, que Malluch le rejoint pour lui annoncer les prodigieux paris dont s'entretient toute la ville.

(Lire la suite au prochain numéro)

LES CHERCHEURS DE TRÉSORS

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — VINGT-HUITIEME EPISODE

1 — Tandis que les sauvages s'apprêtaient à brûler Pierrot sur l'autel du dieu de la lune, les deux bandits avaient fait Kitty prisonnière. La reine de la jungle ne pouvait plus alors secourir son ami déjà sur le bûcher. Heureusement que son fidèle petit singe songea à Zamba, le grand lion.

2 — Ami de Kitty, Zamba, roi incontesté de la jungle ne se fit pas prier pour suivre le petit singe. Dès qu'il comprit que la fille des hommes était en danger il se précipita en rugissant. Son arrivée fit sensation. Les deux malfaiteurs qui faisaient les courageux dès qu'ils s'attaquaient à une pauvre jeune fille sans défense...

3 — ...prirent immédiatement la fuite devant l'animal furieux. Ils abandonnèrent volontiers Kitty, pensant que Zamba en ferait son déjeuner. Mais la jeune fille appela tranquillement le fauve par son nom. Le terrible animal se calma soudain et marcha vers la jeune fille avec la docilité d'un petit chien.

4 — Alors Kitty sembla expliquer dans le tuyau de l'oreille une longue histoire au lion qui parut plein de compassion. Elle avait dû lui dire toute son affection pour ce pauvre Pierrot. Zamba offrit aussitôt ses services. Il prit Kitty sur son dos et partit à plein galop, terrible, vers le village des sauvages.

5 — Pendant ce temps, les sauvages avaient fini leurs prières prosternés et ils s'étaient relevés pour activer un peu le feu qui bientôt lécherait les jambes de ce pauvre Pierrot. Et ils se mirent à danser tandis que la lourde fumée faisait suffoquer leur victime qui courageusement souriait à la mort.

6 — C'est alors que Kitty et le lion Zamba firent une entrée tapageuse pour la plus grande frayeur des sauvages qui se débandèrent aussitôt. Le petit singe suivait très fier car, au fond, c'était son idée. Pierrot n'en croyait pas ses yeux enfumés et il débordait déjà de reconnaissance envers son amie.

7 — Laissant sa monture improvisée continuer à affoler les sauvages — et Zamba aimait leur mordre les mollets — Kitty se précipita pour défaire les liens de Pierrot. Il était temps, déjà son pantalon avait commencé de brûler. Encore une fois nos jeunes explorateurs échappaient à un terrible danger.

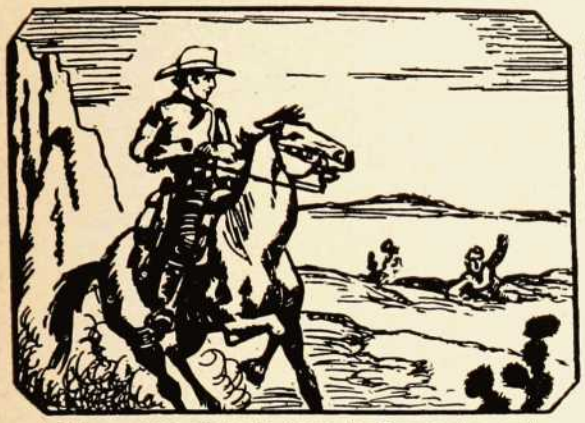
8 — Sans plus s'inquiéter de ce qui se passait au village, sûrs que Zamba faisait du bon travail, nos deux amis, tout heureux de se retrouver ensemble se dirigèrent vers la rivière pour reprendre leur expédition là où elle en était quand le sauvage est intervenu. Ils avisèrent donc un bateau...

9 — ...Une pirogue appartenant aux sauvages et décidèrent de l'emprunter sans attendre de permission. La légère embarcation fut vite à l'eau et tous deux se mirent à pagayer dans le courant. Après avoir parcouru plusieurs milles ils se croyaient enfin libres de nouveau quand... *(à suivre)*

LISEZ CHAQUE SEMAINE LES CONTES ILLUSTRES DU "SAMEDI"

LE SENTIER DE LA GUERRE

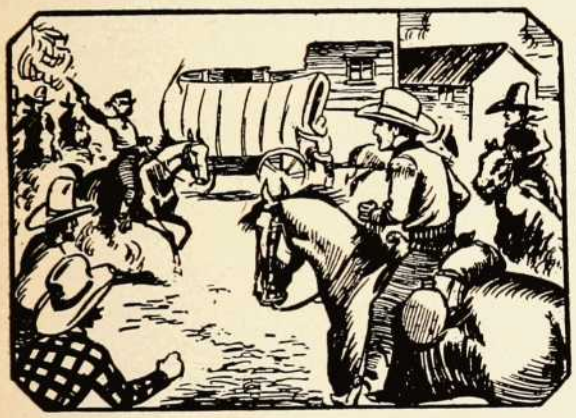
CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — DEUXIEME EPISODE



1. Bob venait de quitter la ferme des Dupère et partait se tailler pour lui et pour eux une exploitation dans les territoires distribués par le gouvernement en Orégon quand il entendit un appel au secours.

2. N'écoutant que son courage il alla au secours du malheureux qui s'avéra être un jeune homme à la mine sympathique. Il lui donna tout de suite à boire et le ranima. Le jeune homme, Joe Jackson, en fut très reconnaissant.

3. Joe apprit à Bob qu'il comptait lui aussi entreprendre l'expédition pour l'Orégon mais refusa de prendre place sur le cheval : "Je peux aller à pied" dit-il courageusement. Bob salua aimablement et reprit sa route.



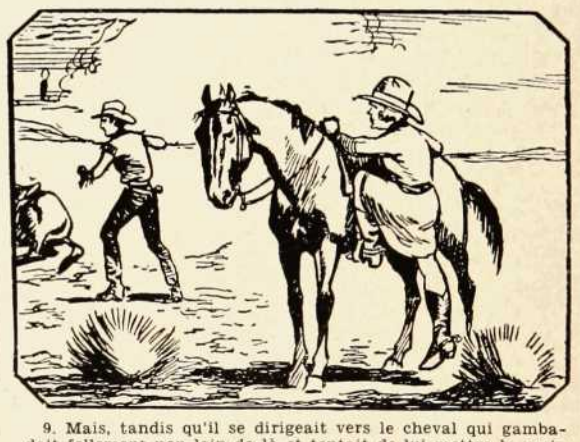
4. Quand il arriva à Deneville, la caravane du départ était déjà en formation. La plus surprenante agitation régnait parmi ces gens pleins d'espoir. — "Formez la colonne" hurla le shérif qui était lui aussi du voyage.

5. Tout en prenant sa place dans la colonne, Bob ne pensait qu'à Jeannot Dupère pour l'amour de laquelle il se promettait bien de réussir l'expédition. Soudain retentit un coup de feu : c'était le signal du départ.

6. La mine tendue, fermement attaché à sa résolution, Bob poussait son cheval fidèle vers la tête du convoi. Mais soudain, regardant par-dessus son épaule, il vit une cavalière sur une monture emballée foncer vers lui.

7. Le cheval de la jeune femme glissa sur une rocaille et allait entraîner sa cavalière dans une chute presque fatale si Bob n'était pas intervenu rapidement. Lançant son cheval il réussit à soulever l'inconnue avant qu'elle ne roule à terre.

8. Toute la colonne passa près d'eux sans prendre garde à l'accident. Bob arrêta sa monture et, en douceur, remit la jeune femme sur ses pieds. Refusant tous les remerciements, il s'offrit même à rattraper le cheval échappé.



9. Mais, tandis qu'il se dirigeait vers le cheval qui gambadait follement non loin de là et tentait de lui mettre la main au col. il ne vit pas la jeune fille ingrate monter sur son propre cheval.

10. Quand Bob se retourna il se rendit compte du mauvais tour que l'ingrate s'apprêtait à lui jouer et éclata soudain de rire. Le cheval ne bougeait pas — "Il n'obéit qu'à son maître !" hurla-t-il pour la plus grande rage de la voleuse.

11. Horriblement honteuse, la femme dut descendre du cheval qui commençait à ruer sur les ordres de Bob. Sans plus un mot elle tenta de rattraper sa propre monture. Sans plus attendre, Bob, galopa vers la colonne qui disparaissait au loin.

12. Comme il allait s'arrêter pour boire et faire boire son cheval à un puit non loin de la route, il se trouva nez à nez avec Jules Ledur, bandit réputé dans tout le pays : — "Vous allez payer pour boire" déclara celui-ci...

(à suivre)

Pour une meilleure santé mentale

[*Suite de la page* 16]

provinciaux accordés en vertu de la Loi d'Assistance publique, section de l'adoption. L'oeuvre qui s'occupait au début du placement des enfants dans les foyers nourriciers et dans les institutions, de l'assistance sociale aux filles-mères et de l'assistance aux familles évolua et ses initiatives se multiplièrent. Vers 1947, la nécessité s'imposait de faire appel à la psychologie. Un psychologue fut d'abord attaché à l'oeuvre et en août 1948 se forma une équipe de spécialistes. Enfin, en 1949, le Programme national de Santé apportait le moyen d'établir un institut sur des bases vraiment scientifiques par des octrois qui assuraient l'engagement de spécialistes et l'achat du matériel scientifique requis.

Le but premier de l'Institut Psycho-social des Trois-Rivières consiste à dépister, diagnostiquer et traiter les troubles mentaux simples, qui rendent difficile l'adaptation de la personne autant à elle-même qu'à son milieu. L'équipe de spécialistes de l'Institut apporte à cette tâche toutes les ressources humaines et professionnelles dont elle dispose en vue de ramener à un équilibre sain les personnalités troublées qui y viennent chercher secours. Cette équipe comprend un théologien, un sociologue, un psychologue, un psychiatre, un pédiatre, un psychotechnicien et trois assistants sociaux.

La clinique reçoit les personnes mésadaptées, surtout les enfants dont le comportement à l'école ou en société présentent les symptômes d'une personnalité troublée. Le cas est diagnostiqué après une entrevue personnelle avec chacun des spécialistes qui se réunissent ensuite en consultation, établissent le diagnostic et décident du traitement qui, selon la gravité du cas, sera donné dans une institution ou à l'Institut. Les traitements donnés à l'Institut se divisent en trois catégories selon les techniques employées : psychothérapie profonde par voie directe ; changement de milieu ; conseils et suggestions. Toutes les pratiques modernes de la psychothérapie sont mises en jeu autant pour diagnostiquer que pour guérir.

Jusqu'ici ce que nous avons rapporté de l'Institut s'applique à la majorité des cliniques modernes d'hygiène mentale. L'Institut psycho-social offre cependant quelque chose de nouveau : c'est son travail de prévention et d'éducation en hygiène mentale. Dès les débuts de l'Institut, cet aspect de l'hygiène mentale a reçu une attention sérieuse et l'oeuvre de prévention et d'éducation se poursuit auprès de ceux et celles qui ont charge d'enfants : les institutions, les instituteurs et institutrices et les familles.

L'enfant que les circonstances forcent à vivre dans une institution subit, de par le fait même, un choc émotif qui peut amener le développement de troubles émotifs et mentaux dont les conséquences sont impossibles à prévoir. Les spécialistes de l'Institut Psycho-social ont organisé dans les institutions du diocèse des Trois-Rivières les services suivants : examen psychiatrique et psychologique de chaque enfant entrant dans l'institution, suivi de l'observation continue de son comportement ; utilisation des méthodes modernes d'enseignement et d'éducation ; organisation et surveillance de classes destinées à la formation des enfants arriérés mentalement ou affectivement, et surtout, des sessions d'études intensives à l'intention du personnel des maisons de protection de l'enfance pour lui faire connaître l'évolution des méthodes d'éducation et le persuader de ce principe important que l'institution doit fonctionner en raison de l'enfant et non vice-versa.

En collaboration avec le Département de l'Instruction publique, l'Institut a aussi organisé une série de cours hebdomadaires répartis en trois années, à l'intention des instituteurs et institutrices. L'instituteur, versé dans la psychologie de l'enfance, qui saura découvrir la différence entre un comportement normal et l'anormal et qui sera au courant des ressources disponibles pour résoudre les problèmes mentaux naissants fera oeuvre féconde dans la prévention des maladies mentales.

A l'aide d'articles dans les journaux, de conférences publiques, de présentations de films, comme Dépression, Hostilité, Dépendance, Les Bannis Imaginaires, réalisés par le ministère fédéral de la Santé pour illustrer des problèmes fréquents de déséquilibre mental, l'Institut contribue à faire l'éducation du public en hygiène mentale.

Les troubles de la personnalité restent un domaine obscur où il y a encore beaucoup à découvrir. L'Institut consacre à la recherche un temps considérable et emploie toutes les méthodes modernes de comparaison, de détection et d'évaluation et publiera bientôt les résultats obtenus afin que tous ceux qui se consacrent à l'hygiène mentale puissent en profiter.

L'Institut Psycho-social des Trois-Rivières a toutes les raisons de croire qu'il poursuit une oeuvre productive et féconde, et exprime avec une bonne grâce évidente sa gratitude « tant pour la vision dans l'élaboration et le fonctionnement du Programme national de Santé, que pour l'appui nécessaire qu'il a accordé à l'Institut ».

ALBERTE SÉNÉCAL.

TINO ROSSI

[*Suite de la page* 13]

Tout en poursuivant sur d'heureux augures une carrière cinématographique, Tino continuait à chanter pour les « fidèles auditeurs » radiophoniques et à créer de très jolies chansons telles que *Ecris-moi, Sérénade sans espoir, J'attendrai, Bohémienne aux yeux noirs, Un jour je te dirai, Maître Pathelin, Paradis du rêve, Sérénade portugaise* et tant et tant.

En 1938, il tourna *Lumières de Paris* avec Michèle Alfa alors inconnue et la dynamique Conchita Montenegro.

Après la grande tourmente de juin 1940, on demanda à Tino, pour le Jour de l'An 1941, de préciser son voeu pour cette année grisâtre qui venait de naître, il répondit simplement, ce que pensaient alors tous les siens :

« Que la Corse reste toujours française ».

Tino reprit son activité cinématographique avec *Le soleil a toujours raison* où il chantait *Toi que mon coeur appelle* à Micheline Presle.

Enfin, arriva son grand triomphe : *Fièvres*. Dans cette bande, Tino se révéla comme « comédien », servi par un scénario fait sur mesure et épaulé par des comédiennes de talent : Ginette Leclerc, Jacqueline Delubac et la douce Madeleine Sologne qui incarna si merveilleusement « Maria ».

Tino n'arrêta plus de tourner et ce fut : *Mon amour est près de toi* avec Annie France et la trépidante Mona Goya ; *Le chant de l'exilé* avec Ginette Leclerc et une des plus jolies artistes du cinéma français, Gaby Andreu ; *L'Ile d'amour* avec Josselyne Gaël ; *Le gardian* avec Lilia Vetti qui allait devenir sa femme et Loleh Bellon ; *Destins* avec Mila Parély et Micheline Francey.

Dans ce film, Tino créa la chanson *Petit papa Noël* qui restera comme une des plus jolies chansons de Noël.

Le chanteur inconnu avec Maria Mauban et Lilia Vetti ; *Sérénade aux nuages* avec Jacqueline Gauthier ; *La belle meunière*, sous la direction de Marcel Pagnol, dans lequel Tino fut, avec bonheur, Schubert ; *Deux amours* où Tino joua un double rôle.

« Marlène » nous présenta un Tino détective ; *Envoi de Fleurs* nous le montra en « Paul Delmet. Dans ces deux films, il eut Micheline Francey pour partenaire.

Dans *Paris chante*, Tino incarna son propre personnage auprès des vedettes les plus en vogue du tour de chant.

Enfin, dans *Au pays du soleil*, il reprit le rôle et les chansons du regretté Alibert.

Tino vient de terminer *Son dernier Noël*, avec les petits chanteurs à la Croix de Bois et la mignonne vedette enfant « Yannick Malloire », dont le scénario est tiré d'un fait divers émouvant et réel.

A Hollywood, la mode est aux biographies filmées des grandes vedettes de la scène ou de l'écran américain.

Tino va lancer cette mode en France, en jouant le rôle de « Tino Rossi » dans *Ma vie et mes chansons*.

Ses fervents admirateurs et ses nombreuses admiratrices suivront ainsi, en sa compagnie, les plus belles étapes de sa prodigieuse carrière.

Cela ne les empêchera pas de fredonner ses derniers succès tels que : *Trop jeune, Luna Rossa, Va, mon ami, va, Blondine, Mon coeur est amoureux, Jolie pluie d'été*, et tant d'autres qui savent si bien parler d'amour et évoquer le bonheur d'aimer.

LÉOPOLD MASSIÈRA.

LA VIE COURANTE . . .

— Je pensais qu'en le laissant faire sa cuisine il apprendrait à m'apprécier, mais il a seulement appris comment faire la cuisine.

• *Peu m'importe la religion de mon médecin ou de mon avocat. Cette considération n'a rien de commun avec les offices et l'amitié qu'ils ne doivent... Je ne cherche pas à savoir si un valet est chaste mais s'il est diligent.*

MONTAIGNE.

• *Tant que j'aurai mon bon sens, il n'est rien que je puisse comparer à un tendre ami.*

HORACE.

L'INCONNUE DE . . .

[*Suite de la page* 34]

En dansant, elle dit à voix très claire quelques phrases banales. Puis le jazz cesse ; le couple se sépare sur un salut. Et quand, à la reprise, le lieutenant de vaisseau, qui a dompté tant bien que mal les mouvements de son émotion, veut rechercher sa danseuse, il ne la retrouve plus nulle part.

Le *Cosmao* va lever l'ancre. Quelques canots accostent encore le croiseur, remettant des commissions, du courrier. Moriani va quitter sa chambre pour aller prendre le quart. Un timonier frappe à sa porte.

— Un bicot qu'a apporté ça pour vous, capitaine.

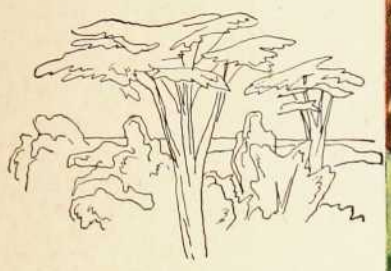
C'est une enveloppe longue, avec le nom, le grade écrits d'une écriture élégante : à l'intérieur, une feuille de papier avec ces lignes signées : l'ex-Nadine du Ras Guardia :

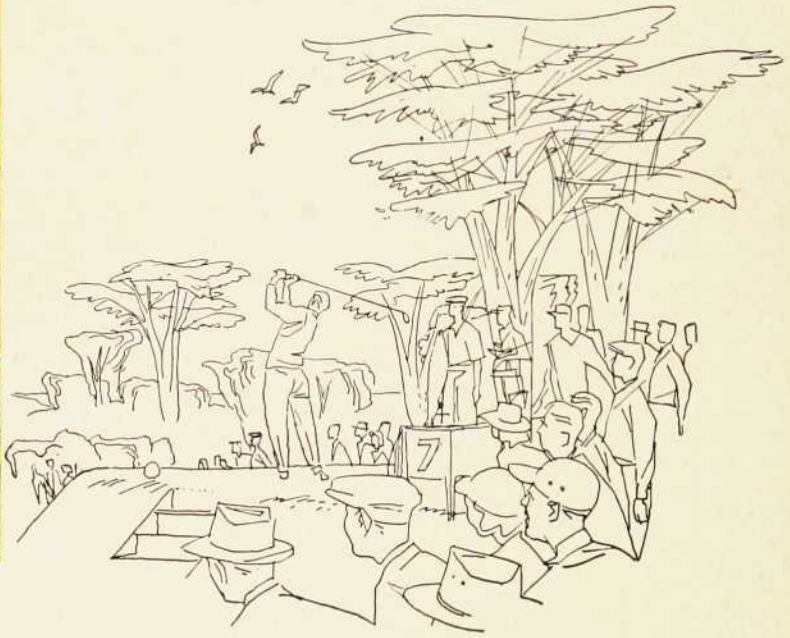
Vous êtes décidément un vrai gentleman : à quand notre quatrième rencontre ?...

GEORGES G.-TOUDOUZE.

LE "CANADIAN OPEN"

Une foule de fervents amateurs de golf a envahi les pelouses du Scarboro Golf and Country Club, à Toronto, pour applaudir plusieurs des grandes vedettes de ce sport qui s'y disputaient les honneurs de la classique, le "Canadian Open".





Pour qui recherche la perfection... Monarch

La "Monterey" Monarch

Commande automatique, surmultiplication, pneus à paroi blanche et bavolets, facultatifs moyennant supplément, selon les disponibilités.

Quelle que soit l'occasion, la Monarch—ce chef-d'oeuvre d'élégance ultra-moderne—apporte au décor un surcroît de distinction . . . procure un sentiment de fierté et de satisfaction à son propriétaire. Elle dénote chez lui la recherche d'une beauté et d'une qualité indiscutablement supérieures. Au volant d'une Monarch, conduire devient un réel plaisir . . . grâce à la puissance fougeuse et à la docilité de son moteur V-8 de 125 CV . . . au confort intégral qu'assure sa merveilleuse tenue de route . . . à la sensation de parfaite sécurité que procure son incomparable facilité de conduite, brillantes réalisations d'une technique sans égale. Quel que soit l'état de la route, vous vous prélasserez au volant d'une Monarch.

Prélassez-vous dans une Monarch V-8

UN DEMI-SIÈCLE D'EXPÉRIENCE EN CONSTRUCTION AUTOMOBILE

Ford MONARCH FAITES VOUS-MÊME L'ESSAI D'UNE MONARCH—VOYEZ UN VENDEUR AUTORISÉ FORD-MONARCH

29 col

Jeu...Set...et Coke

Les gens actifs se ménagent . . .
font une pause de temps à autre pour se détendre en
prenant un Coke et être à nouveau eux-mêmes.
Voici le rafraîchissement dont la saveur
est bien distincte—pétillant et délicieux.
Quand vous vous arrêtez un moment, rafraîchissez-vous
donc avec un Coca-Cola glacé . . . puis reprenez votre jeu.

COCA-COLA LTÉE

"COKE" EST UNE MARQUE DÉPOSÉE